Ital.
626
a

Hal. 626 a

Duplum

LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

Par le Sieur de VARILLAS.

A LA HAYE,
Chez ARNOUT LEERS.
M. D.C. LXXXVII.

Bibliotheca Georgii de Lucca
à Turin.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

PREFACE.

SI Procope, qui eſt le ſeul Auteur, dont il nous reſte des Anecdotes, avoit laiſsé par écrit les régles de ce genre d'écrire, je ne ſerois pas obligé de faire une preface, parce que l'autorité de de cét excellent Hiſtorien, que l'Imprimerie Royale vient de nous donner ſi correct, ſufiroit pour me mettre à couvert de toutes ſortes de reproches, ſuposé que je les euſſe obſervées avec exactitude.

Mais comme l'art d'écrire l'Hiſtoire Secrete eſt encore inconnu, preſque dans toute ſon étenduë, & que juſqu'à preſent il ne s'eſt point trouvé de Philoſophe qui ſe ſoit donné la peine d'en dreſſer la métode, ni de Critique qui en ait oſé montrer les défauts; je me crois reduit, comme ceux qui s'engagent dans de nouvel-

les routes, je veux dire, à prendre toutes les precautions neceſſaires pour n'étre pas condamné dés l'entrée de mon ouvrage, à m'impoſer les loix moi-même ſur leſquelles je prétens étre jugé par un équitable Lecteur, à condition que je ne les emprunterai ni de ma raiſon, ni de mon caprice; mais ſeulement des exemples du même Procope, que j'aurai toûjours devant les yeux, puiſque je ne ſaurois trouver d'autre guide.

C'eſt donc avec ſon aprobation, que je ſupoſe pour fondement de ce diſcours, qu'il n'eſt pas ſi facile d'écrire des Anecdotes qu'on ſe le pourroit figurer, parce que d'un côté l'on ne ſauroit ſe diſpenſer d'aucune des régles qu'Ariſtote, Ciceron, Plutarque, & les autresMaîtres de l'art ont ſi judicieuſement preſcrites, pour l'hiſtoire publique; & de l'autre côté il y en a beaucoup d'autres, que je raporterai dans la ſuite de cette preface, qu'on n'eſt pas moins indiſpenſablement obligé d'obſerver: d'où je tire deux raiſonnemens qui tiennent du paradoxe. Le premier eſt, que quelque liberté, pour ne pas dire libertinage, que l'on attribuë aux

Anecdotes, il n'y a point de genre d'écrire plus contraint, ni plus reſervé; puiſqu'il n'a pas le quart de l'étenduë que les Hiſtoriens les plus ſcrupulex ſe propoſent. Le ſecond eſt, qu'il n'y a point d'eſclavage plus grand pour un écrivain d'Anecdotes, que d'eſtre obligé de dire la verité dans toutes ſes circonſtãces, lors même qu'il traite des matieres les plus delicates.

Je m'explique par un exemple ſi connu & ſi mémorable, qu'il ne ſauroit eſtre conteſté. Il eſt certain que Procope s'eſt aquité du devoir d'un fidéle Hiſtorien, lors que recherchant la cauſe qui avoit porté l'Empereur Juſtinien à rapeler Belizaire de l'Afrique, d'où il avoit chaſsé les Wandales en trois mois, quoi que la preſence de ce grand Capitaine fût abſolument néceſſaire pour afermir ſa nouvelle conquête. Il écrit que ce ſervice étoit de telle conſideration, que Juſtinien, ne ſe ſentant pas capable de la recompenſe, craignit que Belizaire, ayant les armes à la main, ne ſe fit lui-même juſtice.

Procope en demeure là, parce qu'il croit avoir ſatisfait aux loix de l'Hi-

ſtoire, & certainement il y auroit eû de l'injuſtice à lui demander alors quelque choſe de plus. Mais quand il s'aviſa long-temps aprés de travailler à ces Anecdotes. il crût qu'il n'y avoit plus rien à déguiſer ſur un fait ſi bizarre, qu'il en faloit expliquer les particularitez les plus cachées, & que la curioſité de ſon Lecteur ne ſeroit pas pleinement ſatisfaite, à moins que de lui revéler ce miſtere de Cour, que ce qu'il avoit fait paſſer dans le ſecond Livre de la guerre des Wandales pour un éfet de l'ingratitude & de la jalouſie d'un Souverain à l'égard d'un de ſes ſujes, que la fortune élevoit trop haut, n'étoit à proprement parler, qu'une intrigue d'amour d'Antoniene, femme de Belizaire, qui ſe hâtoit de retourner à Conſtantinople pour y revoir l'infame objet de ſa paſſion.

Procope en avoit usé de même, dans ſes livres de la guerre Gotique, lors qu'il avoit parlé de la ſeconde & de la troiſiéme diſgrace du même Belizaire : Car aprés avoir exageré avec toute la vigueur de ſon ſtile, le préjudice que Juſtinien aporte à ſes pro-

pres afaires, en dégradant ce brave Général au moment qu'il venoit de prendre Rome & de délivrer l'Italie de la domination des Goths par le gain d'une bataille, où le Roi & toute la famille Royale étoient demeurez prisonniers, il s'étoit contenté d'écrire que les énemis de Belizaire furent assez puissans à la Cour Imperiale pour y procurer son rapel.

Mais il en parle bien plus à fond dans ses Anecdotes, où il soûtient que la principale & la plus véritable cause de cette dégradation vint de l'Imperattice Théodore femme de Justinien, qui voulant faire achéter à Belizaire la continuation de son emploi, le fît revenir à Constantinople, où elle lui proposa d'obtenir son rétablissement, à condition que sa fille qui devoit étre unique héritiere des richesses immenses qu'il possedoit, épousant le neveu de l'Imperatrice qui n'avoit ni bien, ni vertu, ni naissance, Belizaire sacrifiât sa fille à son ambition & recouvrit le Généralat à ce prix. Mais il ne le garda que deux ans: & c'est ici où je fais une troisiéme observation sur la conduite de Procope.

Car encore qu'il avoüe que Belizaire s'étoit surpassé lui-même, en recouvrant la ville de Rome & le reste de l'Italie, dont les Barbares s'étoient emparés pendant son absence; encore qu'il déclame contre la dureté de Justinien & l'infidélité de Théodore, qui le rapelerent à contre-temps pour la troisiéme fois, il ne laisse pas neanmoins, lors qu'il en examine le sujet, vers la fin de son second livre, d'avoir recours à la même calomnie, dont il s'étoit servi pour expliquer la disgrace précedente. Et ce n'est que dans ses Anecdotes, que représentant Belizaire encore une fois sur le bord du précipice, il tire le rideau & avoüe nettement que ce qui acheva de le pousser dedans, fut que l'Imperatrice se mit en tête de faire revenir sa femme à Constantinople, pour avoir une confidente & même une compagne de ses desordres. La raison d'une si diferente conduite dans un même Auteur vient, si je ne me trompe, de ce que l'Historien considére presque toûjours les hommes en public, au lieu que l'écrivain d'Anecdotes ne les examine qu'en particulier. L'un croit

s'acquiter de ſon devoir lors qu'il les dépeint tels qu'ils étoient à l'armée ou dans le tumulte des villes, & l'autre eſſaïe en toute maniere de ſe faire ouvrir la porte de leur Cabinet ; l'un les voit en cérémonie, & l'autre en converſation ; l'un s'attache principalement à leurs actions, & l'autre veut étre témoin de leur vie interieure & aſſiſter aux plus particulieres heures de leur loiſir. En un mot l'un n'a que le commandement & l'autorité pour objet, & l'autre fait ſon capital de ce qui ſe paſſe en ſecret & dans la ſolitude.

Ce n'eſt pas que l'écrivain d'Anecdotes ne faſſe une peinture des perſonnes auſſi exacte & auſſi fidéle pour le moins que ſauroit faire l'Hiſtorien, mais il la fait à ſa mode. Il ne repréſente le dehors de l'homme qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour en connoître le dedans : & comme les bonnes ou mauvaiſes diſpoſitions de l'ame ne ſe découvrent que dans les mœurs, c'eſt auſſi pour les mœurs qu'il reſerve les plus vives couleurs & ſa plus fine matiere.

Il eſt ſi ſcrupuleux en ce point qu'il

ne se soucie ni d'irriter sa colére, ni d'encourir l'indignation des personnes intereſsées. Mais il est d'ordinaire si malheureux qu'on lui fait un crime de ce qui doit passer pour vertu. Il suppose pour un de ses principes ce beau secret que Plutarque a le premier découvert dans la Philosophie Morale, savoir qu'il n'y a point d'état dans la vie où l'on soit plus négligent à cacher ce qui se passe dans le fond du cœur que quand la passion qui le domine est arrivée jusques dans l'excés.

Cependant lors qu'il suit pas à pas les diverses agitations que causent, par exemple, la fureur de l'amour & le desespoir de la jalousie, on lui reproche d'abord qu'il est un médisant, & qu'il n'écrit qu'une Satire; en quoi sa condition est beaucoup plus malheureuse que celle du Peintre qui se justifie pleinement, lors qu'il peut montrer que son portrait ressemble tout à fait à l'original, au lieu que l'écrivain d'Anecdotes n'a jamais plus de sujet de craindre d'étre maltraité, que lors que ce qu'il raconte de vicieux est plus veritable.

J'insiste sur ce point, parce qu'il est

peut-être celui qui a détourné les Historiens avant & depuis Procope de ce genre d'écrire, & qui par conséquent me devroit faire trembler. Je m'engage à faire le portrait du Pape Clément VII. & si je veux réüssir il faut que je découvre sa passion dominante, & que j'en examine jusques aux moindres simptomes. Personne, que je sache n'a encore dit, quelle elle étoit, & je suis le premier à soûtenir, qu'elle consistoit dans un désir aveugle & bizarre, dont il fut toûjours possédé, de ravir la liberté à ses compatriotes pour éléver à la souveraineté de Florence deux bâtars de sa Maison, quoi qu'elle ne manquât pas alors de plusieurs enfans legitimes, dont les actions héroïques pouvoient avoir mérité le choix, & que tout le monde jugeoit plus capables sans comparaison, de remplir cette place.

Je n'apréhende point que l'on me chicane sur cette proposition, parce que je suis assûré qu'on ne sauroit trouver de circonstance importante dans la vie de ce Pape qui n'y ait été raportée. Et je pense même, que si je m'en tenois là je serois peut-être assez

heureux pour éviter l'ateinte des Critiques. Mais que n'ai je point à craindre lors que la neceſſité de mon ſujet m'obligera de paſſer outre, & de mettre la vérité dans tout ſon jour; lors que le fâcheux deſtin des Anecdotes, qui ne peuvent ſoufrir qu'on laiſſe à la poſtérité rien de miſtérieux ſans l'expliquer, ni rien de ſecret ſans le révéler, m'engagera inſenſiblement à ôter le fard, que les Hiſtoriens avoient mis ſur la plûpart des actions de Clément, pour montrer combien de foibleſſes & de fautes contre la bonne politique pululerent de cette premiere irrégularité, & pour expliquer le détail de ces manquemens, qui paſſerent enfin juſques à la préference du cadet de ces deux bâtars à l'aîné, quoi que le cadet n'eut aucune des qualités néceſſaires pour le commandement, & que l'aîné les poſſédat toutes du conſentement de ceux qui le connoiſſoient, & juſques à l'expoſition de Catherine, fille unique & ſeule héritiere de ſa Maiſon, dans une ville forcenée & rebelle dont il avoit reduit les habitans au déſeſpoir, par un ſiége de dix-huit mois.

De plus, l'écrivain d'Anecdotes fait scrupule de se charger des matieres pompeuses, & comme il tend principalement à connoître ce qu'il y a de particulier dans les inclinations, il s'arrête quelquefois à ramasser les choses que l'Historien aura rebutées. Une réponse imprévuë lui sert à pénétrer le fond des intentions. S'il se fut trouvé à Florence avec Alexandre de Medicis, une seule parole de ce Duc lui auroit suffi pour en faire le portrait. Il eût supposé que l'impénétrabilité du secret étoit lui-même son véritable caractére aussitôt qu'il auroit oüi dire qu'il étoit lui-même le concierge de ses desseins, mais un concierge si jaloux qu'il ne leur permettoit jamais de sortir un moment de son cœur pour prendre l'air sur le bord de ses lévres.

J'avoüe ingenûment que l'Historien ne fait pas de même, & je le laisse volontiers en possession de la belle maxime d'Adrian Marcellin, *Discurrere per negotiorum celsitudines non humilium minutias indagare causarum.* Je sçai bon gré à Lucien de s'être raillé de ceux qui en vouloient user d'une autre maniere, & je blâme Guichardin de l'avoir si

ſouvent violée ; mais je prétens auſſi, qu'on me laiſſe à mon tour joüir paiſiblement du privilége des Anecdotes, & de raporter d'un air ſerieux les plus petites bagatelles lors qu'elles auront été l'origine ou l'ocaſion des plus grands afaires.

L'on conteſtera peut étre la validité de ces priviléges ſur ce que Procope, qui s'en eſt prévalu ſi ſouvent ne s'eſt mis nulle part en peine de l'établir. Mais je répons en premier lieu, que quand cela ſeroit, il me reſteroit toûjours une poſſeſſion de plus de douze cens ans, qui en bonne Juriſprudence égale du moins un titre plus nouveau. Je ſoûtiens en ſecond lieu, que le ſilence de Procope ne me ſauroit étre deſavantageux, puis qu'il eſt contredit par l'uſage contraire du même Auteur, ſuivant la maxime des Philoſophes qui ne donnent de force à l'argument négatif que lors qu'il n'y a rien d'oposé au même lieu, d'où il eſt tiré ; & je remarque en troiſiéme lieu, qu'on ne ſauroit étre bien fondé à tirer un raiſonnement de cette nature du livre des Anecdotes de Procope, parce que cét ouvrage n'a

pas été conſervé tout entier, comme il eſt aiſé de juger par les endroits cités dans Suidas & dans Evagrius, qui ne ſe trouvent aujourd'hui dans aucune de nos editions, ni de nos manuſcrits. Ce qui me donneroit toûjours lieu de pretendre que Procope auroit parlé dans les fragmens qui nous manquent de ce que l'on veut qu'il ait oublié.

Mais aprés tout, quand je ſerois privé de l'authorité de Procope il me reſteroit encore une raiſon, qui doit à mon avis paſſer pour fondamentale dans la matiere que je traite; ſavoir, que nonobſtant que l'écrivain d'Anecdotes ne ſoit pas moins obligé que l'Hiſtorien de dire la vérité, il n'eſt pourtant pas obligé de la dire de la même maniere; car l'Hiſtorien n'eſt proprement obligé de la dire que lors que les faits qu'il raporte ſont tellement vrais qu'ils ſont vrai-ſemblables, & Guichardin ſera toûjours blâmé d'avoir raconté le fait de deux freres rivaux dont l'un ayant ſçu que l'autre étoit mieux aimé, parce qu'il avoit de plus beaux yeux, les lui arracha, & les envoia dans une boëte à

Dans le 5. Livre de ſon Hiſtoire.

ſa Maitreſſe. Il en faloit demeurer là, & non pas ajoûter, que ces mémes yeux furent remis en leur place par une main ſi délicate qu'ils recouvrerent l'uſage de la vüë.

Je ne ſuis pas neanmoins du ſentiment de ceux qui croient que cette ſeule particularité ſufit pour faire le procés à Guichardin, & le convaincre non ſeulement de fauſſeté, mais encore d'erreur manifeſte contre le ſens commun. Je veux bien ſupoſer avec les adorateurs de cét Hiſtorien, que les deux perſonnes dont il parle étoiét aſſez illuſtres dans l'Italie pour étre connuës, & que le lieu de l'aveuglement & de la guériſon qu'ils veulent ſoûtenir, n'étoit pas ſi éloigné de Florence, qu'on ne s'en pût informer en peu de temps, & ſans dificulté. Ce que je trouve maintenant à redire, eſt qu'un évenement ſi tragique, & ſi bizarre, encore qu'il pût étre vrai, n'étoit pas vrai-ſemblable, du moins dans ſa derniere particularité qui devoit étre omiſe ou raportée avec les précautions néceſſaires pour perſuader le Lecteur qu'on ne vouloit point abuſer de ſa crédulité.

L'écrivain d'Anecdotes au contraire a pour objet le vrai dans toute ſon étenduë, il le conſidére également ſoit qu'il ſoit vrai-ſemblable, ſoit qu'il ne le ſoit pas, & le même Procope qui s'étoit ſi fort mis en peine pour être crû, lors qu'il racontoit dans ſon hiſtoire qu'un ſeul Cavalier Iſaurien avoit mis en déroute une armée entiere de Gots, le même Procope dit, je n'uſe ni de precaution, ni de preambule dans mes Anecdotes, lors qu'il eſt queſtion de décrire les étranges poſtures de l'Empereur Juſtinien pendant la nuit.

Au premier livre de la guerre Gotique.

C'eſt à ſon exemple que je prendrai la liberté d'examiner tous les ſimptomes de la maladie du grand Coſme de Medicis, & que je tâcherai de pénétrer par quels accidés de fatigue ou de débauche le corps de ce Prince perdit les trois fonctions de l'ame l'une aprés l'autre pendant le trois dernieres années de ſa vie, & fut privé par une alteration ſucceſſive de ſes organes. Premierement de la raiſon, enſuite du mouvement, & du ſentiment ; & enfin de la vie.

Mais ſi l'écrivain d'Anecdotes a de ce côté plus de liberté que l'Hiſtorien

il ne l'a pas d'un autre qui lui ſeroit bien plus important, car il ne ſe ſauroit propoſer ni l'interêt, ni la gloire pour la fin de ſon entrepriſe, & le champ qu'il cultive lui eſt tellement inutil qu'il ne lui produit que des ronces & des épines; il court riſque de tout perdre, au lieu de profiter, & le meſme Conaſtagio à qui on avoit promis dix mille écus, outre une groſſe penſion viagere, pour écrire l'Hiſtoire de la réünion du Portugal à la Couronne de Caſtille, fut menacé de coups de bâton dés que l'on ſçut qu'il cherchoit ailleurs que chés l'Ambaſſadeur d'Eſpagne à Gênes, des mémoires pour écrire les dernieres revolutions des Païs-bas.

Il n'oſeroit pas même eſpérer de tirer ſon nom de l'oubli, en faiſant revivre les autres, & j'ay lû dans la Bibliotéque du Roi pluſieurs manuſcrits, qui infailliblement ne ſeront jamais imprimés, parce qu'ils font le portrait, un peu trop au naturel de quelques perſonnes illuſtres, en qui l'Hiſtoire n'a pas trouvé de défauts juſques à préſent, ou du moins n'y en a pas voulu trouver.

Il ne sauroit faire briller ni son éloquence, ni son esprit, parce que ces sortes de vérités qui lui sont échuës en partage, doivent nécessairement paroître toutes nuës, & je ne pense pas qu'on puisse gueres trouver dans l'antiquité de stile plus négligé dans ce genre d'écrire qu'est celui de Procope.

Enfin il n'oblige ni le siécle dont il raconte les égaremens, ni celui dans lequel il vit. Ceux qui devroient le mieux profiter de ses instructions sont ceux qui s'irritent davantage en les lisant, & si la République de Venise n'eût ofert un azile à l'infortuné Boccoliny, il n'y auroit point eû de sûreté pour lui dans le vieux, ni dans le nouveau monde, tant étoit alors redoutable la puissance de ceux dont il s'étoit atiré la haine par sa Pierre de touche.

Livre intitulé la Pierre de touche.

Je passe bien plus outre, & je dis, qu'il n'y a presque point de paradoxe dans la Philosophie Stoïque qui ne se vérifie à contre sens dans la destinée d'un écrivain d'Anecdotes; il recherche la verité avec un soin infatigable, mais il la recherche toûjours

inutilement, il croit arriver à la félicité en y arrivant, & il s'éloigne de son propre bonheur, à mesure qu'il en aproche, il combat pour elle avec beaucoup de peine, & cependant il ne triomphe jamais aprés avoir vaincu. Enfin il est esclave de la verité comme Epictete l'étoit de la vertu, il faut qu'il la cheriſſe pour l'amour d'elle-même, & qu'il ne se plaigne jamais des maux qu'elle lui fera soufrir, pourvû qu'il soit flaté de l'espoir de la posséder.

Il y a d'excelens Peintres, qui font des portraits dans toutes les régles de l'art; & ces portraits neanmoins ne sont pas tout à fait ressemblans, ils ajoûtent toûjours quelque chose aux visages qu'ils représentent, & quoi qu'ils n'en omettent aucun des traits, ni des lineamens, ils en rehaussent tellement l'air & le coloris qu'on les trouve plus beaux sur la toile qu'ils ne sont dans l'original. Je ne pense pas qu'il y ait jamais eû d'Historien qui ait entierement évité ce défaut, & c'est ce qui m'empéche de l'apeler une faute. J'en pourrois aporter une infinité d'exemples anciens & modernes : mais

je me reduis à celui de Leon X. parce qu'il eſt de mon ſujet.

Il y a trois célébres Hiſtoriens qui ont emploié toute la force & la délicàteſſe de leur ſtile, pour exprimer au vif le genie de ce Pape ; ſavoir Paul Jove, Guichardin & le Pere Paul Sarpy de l'Ordre des Sarpites. Cependant ils s'expliquent ſi diverſement, que les trois principaux héros de l'Italie ne ſont pas plus diférens entr'eux de mœurs & de conduite que Leon X. l'eſt de lui-même dans les écrits de ces trois Auteurs.

Dans ſon Livre & dans l'éloge particuliere de Leon X.

Paul Jove le faît paſſer pour un homme haut à la main, & qui vouloit toûjours emporter les choſes de vive force. Il lui impute la même humeur guerriere dont avoit été agité Jules II. ſon prédéceſſeur, il lui fait concevoir avant même ſon exaltation un mépris dédaigneux de tout le reſte du ſacré Colége, fondé ſur une préſeance imaginaire de la Maiſon de Medicis ſur les autres d'Italie; il fait intervenir ce mépris dans toutes les actions d'éclat, & méme dans les plus auguſtes cérémonies, il le prend pour la ſource & le fondemẽt de la guerre obſtinée contre

le Duc d'Urbin,& des autres querelles qui ſurvinrent dans toute l'étenduë de ſon Pontificat, en un mot, il veut que la vanité, mais une vanité fiere & choquante ait été ſa plus forte inclination.

Si vous étiez en peine de ſavoir comment Paul Jove a pénetré ſi avant dans l'eſprit de Leon pour en prononcer un jugement ſi déciſif, il vous répond luy même par avance qu'il a été la créature de ce Pape, que ce fut lui qui lui fit quiter la profeſſion de Médecine & la prétention d'une Chaire à Padoüe pour s'engager dans l'Etat Eccléſiaſtique, qui le fit Evéque de Coſme, qui le choiſit pour étre ſon confident & pour aſſiſter aux conſeils, où ſe prenoient les réſolutions les plus importantes & les plus ſecretes, qui l'engagea à écrire l'hiſtoire de ſon temps, qui fit faire des ofices pour lui en France & en Eſpagne, afin qu'on lui communiquât les piéces autentiques dont il croioit avoir beſoin, pour la perfection de ſon ouvrage: & qui ſe découvroit à lui tout entier dans les entretiens frequens & familier. Ne diroit-on pas à l'entendre par-

ler de la ſorte, qu'il a fait le veritable portrait de Leon X.

Cependant Guichardin, qui y travailloit en même temps, en a fait un directement contraire. Il nous donne ce Pape pour un modele achevé de la politique moderne, & pour le plus grand homme de cabinet de ſon ſiécle; il le met au deſſus du Roi Ferdinand le Catholique, & le fait triompher en ſa jeuneſſe des ruſes de ce vieil uſurpateur. C'eſt à lui qu'il atribuë le ſecret de faire bon gré malgré ſeconder tous ſes deſſeins par le conſeil d'Eſpagne. *Dans les 12. premiers art. de ſon Hiſtoire.*

Aprés avoir établi ces merveilleux principes, il n'eſt point de vertus éclatantes qui ne relevent la peinture de Leon X. Il forme dés l'âge de douze ans, qu'il fut fait Cardinal, ces vaſtes projets qu'il exécuta depuis lors qu'il fut élevé ſur la Chaire de S. Pierre. Il négocie avec les Etats de Veniſe pour ſauver les débris de ſa Maiſon, qui avoit échoüé contre la fortune de nôtre Charles VIII. Il ne change point de reſolution pour avoir vû périr ſon frere au paſſage d'une riviere. Il n'a de penſée que pour élever le fils uniqne que ce frere avoit laiſsé dans le ber-

ceau, & là-dessus il retourne à Rome où ses intrigues lui donnent accés à la faveur du Pape Jules II. & le font élire Légat dans l'armée destinée pour chasser les François d'Italie; il est fait prisonnier à la bataille de Ravenne, mais il se sauva dans une conjoncture fatale pour lui, puis que Jules venoit d'expirer; il entre dans le Conclave où il profite si bien du caprice des jeunes Cardinaux qui s'étoient mis en tête de faire un Pape de leur âge, qu'il fait pancher leurs suffrages en sa faveur. Il se joint aux Espagnols & ménage leur amitié tant qu'elle lui est utile pour rétablir sa Maison dans les principales fonctions de la Magistrature à Florence, mais dés que la fortune leur tourne le dos, & qu'il découvre que leur Conseil n'est pas d'humeur à soufrir qu'il usurpe le Duché d'Urbin pour en investir son neveu. Il traite avec les François à cette condition; il dresse le fameux Concordat, dans lequel il se jouë des stratagemes & de la longue expérience du Chancelier du Prat, il caresse François premier tant que ce Roi est en état de lui faire du bien;

mais

mais il n'en a pas plûtôt tiré tout ce qu'il pretendoit qu'il le quitte pour se réconcilier avec Charles-Quint. Il projette avec celui-ci une ligue pour rétablir les Sforces dans le Duché de Milan. Il réüssit plûtôt qu'il ne pensoit, & reçoit de la nouvelle qui lui en est aportée une joïe qui lui donne la mort

Voilà le Leon X. de Guichardin, qui ne ressemble en rien à celui de Paul Jove. Cependant on ne sauroit douter qu'il n'ait été pour le moins aussi bien informé : car il étoit sorti d'une Maison entiérement dévoüée à celle de Medicis, il étoit presque de même âge que Leon, il avoit été élévé auprés de lui, il l'avoit acompagné dans la bonne & dans la mauvaise fortune, il avoit conduit les intrigues les plus subtiles de son exaltation, il en avoit reçû des honneurs & des bienfaits extraordinaires, ensuite il étoit retourné par son ordre a Florence, où il avoit achevé de ruiner la faction populaire, & ménagé les esprits de ses compatriotes avec tant d'adresse, que ce Pape par son moien avoit commandé neuf années dans cette ville malgré sa liberté.

Sa Sainteté l'avoit tiré de là pour l'honorer d'une charge, dans laquelle elle avoit été obligée de lui confier les plus importans de ſes ſecrets en le faiſant Commiſſaire général des armées de la ligue contre les François, qu'il exerçoit encore lors que ce Pape mourut.

Aprés cela peut-on reprocher à Guichardin d'avoir manqué de ſufiſantes inſtructions ? & trouvera-t'on d'autres Hiſtoriens dans le ſiécle paſſé qui ne lui ſoient beaucoup inférieurs en ce point, bien loin de pouvoir étre comparés à lui. Neanmoins le Pere Paul qui a travaillé au portrait de Leon X. aprés Paul Jove & Guichardin, n'a imité ni les traits de l'un ni les traits de l'autre, il le repréſente comme un voluptueux qui s'étoit proposé de goûter toutes les douceurs de la Papauté, & d'en éviter toutes les amertumes ; qui ne ſe chargeoit d'aucune affaire dificile, qui renvoioit à des Miniſtres ſubalternes celles qui demandoient du temps & de l'aplication, qui enrichiſſoit ſes parens & ſes domeſtiques, non pas par amitié, mais afin d'en étre mieux

ſervi & plus careſſé ; qui fit une plaïe incurable à l'Egliſe par le Concordat avec François I. & apauvrit l'Egliſe par ſes profuſions ; qui ravit la liberté à ſa Patrie par un caprice, & ne ſe ſoucia pas de la lui rendre, quand aprés la mort de ſon frere & de ſon neveu décédés ſans enfans mâles, il ne reſta plus aucun de ſes proches capable de profiter du mal qu'il avoit fait ; qui fit préſent à ſa ſœur de l'argent que la pieté des Alemans avoit deſtiné pour faire la guerre aux Infidéles, qui confia la diſtribution des indulgences dans le Duché de la haute Saxe au plus avare de ſes Courtiſans, qui négligea l'héreſie de Luther dans ſon commencement, & ne ſe mit en devoir d'arrêter la gangrene que lors qu'elle fut devenuë incurable ; qui avoit de trop libres ſentimens de la Religion, & ne ſe mettoit gueres en peine de l'autre vie.

Je n'oſerois parler de la reſſemblance de cette peinture, mais je ſai pourtant que le Pere Paul a travaillé ſur les relations des Ambaſſadeurs, que la République de Veniſe avoit envoïés à la Cour de Rome ſous le Pon-

tificat de Leon, & que ces relations ſont d'ordinaire tres-exactes & tres-véritables, comme nous venons de voir par celle de Correro, quand même l'Hiſtoire du Cardinal Palavicin, qui s'eſt proposé de refuter celle du Pere Paul, & de ne dire rien contre ce qui regarde la perſonne de Leon, ne ſeroit point une approbation tacite de ce que je viens de remarquer.

Que fera donc un écrivain d'Anecdotes tel que je pourrois être : il prendra le pinceau aprés Paul Jove, Guichardin & le Pere Paul, mais il ne ſe ſervira, ni de leurs couleurs, ni de leurs idées Sa maniere ſera toute nouvelle, & au lieu que les autres avoient peint le Pape Leon dans ſon habit de cérémonie, il le repréſentera dans ſon des-habillé. Il ſe gliſſera parmi les dix ou douze beaux Eſprits qui aſſiſtoient d'ordinaire à ſon petit coucher, & il le prendra dans ſon humeur gaïe, où il etoit par exemple, lors qu'il leur donnoit le deſſein du Belle Grammat, & de quelques autres ſemblables piéces, qui n'ont peut-être pas été aſſez eſtimées, ni de leur ſiécle, ni du nôtre, vû la délica-

Il a été imprimé en Allemagne dãs le recueil d'Ornarius.

teſſe de leur invention. Il l'ira chercher dans un Vaſari, mais le Vaſari de la premiere édition : car ce que je vais dire a été retranché des autres, il l'ira chercher, dis je, lors qu'il prenoit plaiſir quelquefois à choquer, & d'autrefois à condécendre à l'humeur capricieuſe de Michel Ange, lors qu'il vouloit voir malgré lui ſon travail, avant qu'il fut achevé, & qu'il s'expoſoit à être accablé ſous l'échafaut que Michel Ange faiſoit tomber ſur lui par dépit, lors que ce peintre aiant pris la fuite, & n'oſant revenir, il l'avoit falu faire Ambaſſadeur de la République de Florence pour le raſſûrer par ce caractére inviolable, & qu'à la premiere audiance qui lui fut donnée en cette qualité dans une galerie où le Pape le reçût la cane à la main. La peur de Michel Ange ſe redoubla, mais en vain, parce que toute la colére de Leon & ſes coups de cane furent déchargés ſur un Camerier qui avoit voulu faire le fier dans une ſi bizarre converſation.

Enfin l'écrivain d'Anecdotes fera ſes extraits des excellentes lettres des Cardinaux Bembe & Sadolet & de

celles de Pierre Martyr, & de Silvius Antonianus.

Il en tirera des secrets qui seront échapés à la connoissance des Historiens les plus exacts, & de toutes ces lumieres ensemble il formera un caractére de Leon X. que s'il n'est pas aussi beau, que les précédens, il sera du moins aussi curieux.

Mais graces à la Bibliotéque du Roi, je ne suis pas obligé à me passer de peu de chose, & j'ai trouvé des mémoires encore plus amples, & des instructions plus autentiques. On sait que les premiers Souverains de la Maison de Medicis n'ont pû si bien cacher leurs principales avantures, ni si bien couvrir sous la cendre le feu de leurs amours & la fumée de leur ambition qu'il n'en ait volé quelques étincelles jusques au deça des Alpes. Ils n'ont pas toûjours agi sans témoins, & quoiqu'ils eussent aporté toutes les précautions imaginables pour tromper l'avenir, la guerre intestine qui s'est alumée quelquefois dans leur famille ne nous a laissé presque rien ignorer de leurs intrigues.

Il y a eu des Strozzis qui se sont

refugiés en France, & comme leur mere étoit la plus proche héritiere de Leon X. leur pere le meilleur ami de Clement VII. & qu'ils avoient eux-mêmes été mélés dans la plûpart des revolutions qui arriverent sous Cosme le Grand ; ils en ont assemblé des mémoires si particuliers qu'on a sujet de se loüer de leur exactitude.

Ce n'est pas que les mémoires ne doivent étre suspects en quelque chose, & qu'ils ne portent même en plusieurs endroits les impressions de la haine, du depit, de la jalousie, & de la vengeance dont on ne peut nier que les Auteurs n'aient été possédés. Mais c'est aussi pour cela que je m'en suis défié, & que je ne les ai jamais crû dans la moindre circonstance, à leurs seules paroles. Je les ai toûjours confronté avec les réponses de leurs adversaires, & je ne leur ai ajoûté de foi qu'autant qu'il m'a paru que ces réponses n'étoient pas sufisantes. En un mot je n'avance rien sans avoir examiné les contradictions, & quiconque se donnera la peine de lire les ouvrages de Ceni, d'Adiani, & de Manuce, qui sont les trois plus

fameux Panegyriſtes de Coſme le Grand, il y trouvera de quoi me juſtifier en ce point.

Que ſi j'ai profité des éclairciſſemens que l'un des deux partis me donnoit au deſavantage de l'autre, ſi j'ai pesé les divers interêts & les motifs diferens, ſi je les ai comparés avec les circonſtances, & ſi marchant à tâton, j'ai tâché de parvenir à la connoiſſance des choſes ſecretes par le moïen de celles qui m'étoient inconnües, je n'ai fait en cela que ce que font tous les jours les juges lors qu'il eſt queſtion de prononcer ſur la vie ou ſur la réputation des accuſés, dont les crimes ne ſont pas ſufiſamment averés.

C'eſt le Sophiſte Marcellin.

Et en éfet, un écrivain d'Anecdotes n'a preſque point d'autre ſecret, au raport de celui qui nous a laiſſé par écrit la vie de Thucidide, pour débroüiller les mémoires confus qu'il a ramaſſés, que d'examiner diligemment les faits dont ils conviennent, & de s'en ſervir enſuite comme des principes pour juger de la verité des autres, dont ils ne conviennent pas. Mais encore qu'il ne s'en raporte pas

aux Hîſtoriens quelques autorités qu'ils aient : d'ailleurs, encore qu'il faſſe profeſſion d'écrire preſque toûjours des faits, ou du moins des particularités qui lui ont été inconnuës, il ne ſe méle neanmoins ni de les reprendre, ni de les charger d'invectives cóme faiſoit Thimeé, qui les excuſoit au lieu de les noircir. Il diſſimuleroit leurs fautes s'il le pouvoit faire, ſans trahir ſes propres lumieres ; & lors que la verité, qui ſuivant l'expreſſion de Tertullien eſt la plus imperieuſe des vertus, le force de les mettre au jour, il ne le fait jamais ſans les amoindrir ou ſans s'excuſer lui-même par avance de ce qu'il va étre obligé de faire. Il ſait qu'il n'y a rien qui échape ſi-tôt, ni ſi facilement que cette verité, que celui qui nous a apris le premier qu'elle étoit au fond d'un puits pouvoit étre ſoupçonné de l'y avoir enſevelie toute ſa vie, & que le panchant qu'a la nature corrompuë vers le menſonge n'eſt pas moins gliſſant que celui qu'elle a vers l'amour.

La raiſon qui l'oblige d'en uſer ainſi eſt tirée de Diodore de Sicile, qui ſoûtient, que comme il, a de foibles ge-

Dans le 2 Livre de ſa Billiotéque.

nies qui ſont tentés de faire le mal dés qu'ils ſavent la maniere de le commettre, il y en a auſſi de forts, auſquels il ſufit de repréſenter le vice avec ſes plus vives couleurs pour les en détourner. C'eſt pour les ames de cette derniere trempe que travaille un écrivain d'Anecdotes, comme l'Hiſtorien pour celles de la premiere. Ils tendent tous deux à la même fin, quoi qu'ils prennent des ſentiers opoſés, & le Chimiſte qui donne à boire l'antimoine aprés en avoir corrigé la malignité, n'oblige pas moins le public que celui qui compoſe une médecine des ſimples les plus innocens.

Le jugement ſe forme, auſſi bien par la contemplation du mal, que par celle du bien, & ſi la Morale étoit privée de cette ſorte d'inſtructions qui ſe tirent des malices les plus ingénieuſes & les plus cachées, elle ſeroit de pire condition que les jeunes Gentilhommes Grecs qui aloient à Thebes chez Iſmenias pour aprendre à joüer de la Trompette, parce que ce grand perſonnage, aprés leur avoir montré le ſecret de l'embouchée, leur faiſoit

entendre un homme qui en joüoit tres-mal, afin de leur faire connoître les défauts de son art en même temps qu'il leur en donnoit les préceptes.

Quintilien agissoit de la même sorte à l'égard des enfans des Senateurs & des Chevaliers Romains qui venoient chez lui pour aprendre la Rétorique, car il les menoit entendre aussi souvent les mauvais declamateurs que les bons. Il leur faisoit remarquer les vices des harangues que le vulgaire admiroit le plus, les mots impropres, les façons de parler obscures, les stiles enflés, les lâches, les éféminés, & ceux qui choquent les oreilles chastes. *Dans le Chap 5. du 2. Livre*

Les Anecdotes sont des miroirs qui ne flattent point, & le même Diodore qui en recherche l'origine dans la derniere exactitude, remarque, que l'Egipte joüit d'une tres-longue & tres-profonde tranquilité tant qu'elles y furent en usage; car aussi-tôt que le Roi étoit mort, on exposoit son corps au milieu de la place publique où chacun avoit la liberté de le loüer autant qu'il le méritoit, & de lui re- *En son 2. Livre.*

procher toutes les mauvaises actions qu'il avoit commises, on mettoit en balance les plaintes & les aclamations, & s'il se trouvoit que ses vices l'eussent emporté sur sa vertu, sa mémoire étoit détestée & on lui refusoit l'honneur de la sepulture. Celui qui lui succédoit profitoit d'un exemple dont il avoit été le témoin, & gouvernoit l'Etat, avec toute la justice nécessaire, pour n'avoir rien à craindre de la haine publique aprés sa mort.

Certes ce ne seroit pas peu contribuer à la félicité des siécles à venir que de leur faire voir les choses, de la même maniere qu'elles ont été dans le nôtre, ou dans celui de nos Peres, sans y rien ajoûter, diminuër, ni changer. Ceux qui ont évité par bonheur ou par adresse les peines qu'ils avoient méritées, n'éviteroient pas l'infamie, & ceux que leur exemple pourroit attirer dans de semblables crimes s'acoûtumeroient de bonne heure à avoir pour la posterité quelque sorte de crainte mélée de respect. Ils apréhenderoient le juge-

ment de leurs neveux & se mettroient en devoir de faire des actions qui fussent aprouvées. Ils auroient peur aussi bien que Ciceron de ce qu'on diroit d'eux à six cens ans de là, ils prieroient comme lui les Auteurs Modernes de ne les pas maltraiter dans leurs écrits, & pour leur donner lieu de le faire, sans prejudice de la verité, ils leur mettroient en main des actes sinceres & des instructions autentiques.

Il s'est trouvé des gens sensibles à un trait de plume, quoi qu'ils ne le fussent, ni aux remors de la conscience, ni à la sévérité des loix; & l'on voit un Prince au commencement du siécle passé, qui ne pouvant étre détourné de commettre un inceste avec sa propre fille, par toutes les maximes de la Religion Chrêtienne, le fut éficacement par la refléxion qu'on lui fit faire, que la chose ne pouvoit étre si bien cachée que la posterité, ne le sçût.

Ce n'est pas qu'il ne se soit rencontré de temps en temps, des hommes assez généreux, pour n'étre portés à déguiser la vérité, ni par la qualité

dès préſens qu'on leur faiſoit, ni par la crainte des ſuplices dont ils étoient menacés. Mais c'eſt qu'il y en a eû ſi peu principalement dans les deux derniers ſiécles, que je n'en ai pû trouver que deux dont il ne ſera peut-être pas inutile d'en raporter ici l'exemple, pour la rareté du fait.

Il n'y eut jamais de Roi, qui ſe mit plus en peine de ce que l'on diroit de lui aprés ſa mort, que le dernier Alphonſe qui porta la Couronne de Naples. Il ne travailla pas ſeulement à gagner des batailles & à faire de ces ſortes d'actions qui tiennent du Roman : mais il eut encore ſoin de chercher des plumes dignes de les écrire, & capables de les embelir. Il n'y en eut point de fameuſe qu'il n'eſſaiât de gagner ou de corrompre, & tous ceux qui avoient de la réputation reçurent de lui des penſions ou dès preſens, dans quelque contrée de l'Europe que la naiſſance ou la fortune les eût confinées. Cependant il n'y a jamais eû de Monarque dont les défauts aient été mieux particulariséss que les ſiens. On n'ignore pas la

Il y en a un manuſcrit en la Bibliotéque du Roi.

moindre de ſes foibleſſes, & on a beau lire dans Pontanus, dans Panorme, dans Benedicty, & dans ſoixante quatre autres Hiſtoriens, qu'il poſſéda toutes les belles qualités qui forment les Héros, perſonne ne le croit, & l'on aime mieux ajoûter foi à Bernardin Cerico, qui ne lui attribuë que des afections tres communes, quoique ce Cerico ſoit d'ailleurs un tres-pitoiable hiſtorien.

Caſtruccio Caſtacrany au contraire, a été djfamé par trente célébres Hiſtoriens d'Italie, dont il y en a dix de Florence. On lui a reproché tous les excés, dont la tirannie eſt capable, quand elle n'a plus rien à craindre, & Machiavel en a fait un ouvrage exprés, d'un ſtile ſi malin, qu'il tourne en raillerie toutes les actions qu'il ne ſauroit blâmer. Il n'en a pourtant pas été crû, non plus que ſes compatriotes, & quoi que Nicolas Tegrinus, qui fit en même temps l'apologie de ce grand Capitaine, fût inférieur à Machiavel dans toutes les autres parties qui compoſent un parfait Hiſtorien, on n'a pas laiſſé de ju-

ger qu'il étoit plus ſincere que lui. On a aprouvé les contradictions qu'il met dans ſa préface pour deſabuſer ceux qui avoient été prévenus au prejudice de la vérité, & l'on demeure d'acord aujourd'hui, que ni le témoignage de Machiavel, ni celui des autres Florentins n'eſt pas recevable en ce qu'il touche Caſtacrani, parce qu'on les ſoupçonne d'avoir voulu venger leur Patrie, du moins avec la plume, des afronts, qu'elle avoit reçûs d'un Général d'armée, qui avoit été ſon plus redoutable énemi; quoi qu'ils fuſſent convaincus que ce Général n'avoit point eû d'autres défauts, que dans une conjoncture, où il n'étoit pas poſſible d'exercer les vertus militaires, par des voies legitimes.

Mais comme les deux évenemens que je viens de raporter ſont peut-étre les ſeuls où l'on ait fait une rigoureuſe juſtice à la vérité oprimée depuis que l'on décrit l'Hiſtoire, il ne s'y faut atendre que de bonne ſorte. Il faut éviter l'écueil où font d'ordinaire naufrage, ceux qui ne ſe figurent pas

que l'on puiſſe aporter trop d'exactitude à découvrir les choſes les plus ſecretes. Il faut ſe ſouvenir qu'encore qu'un écrivain d'Anecdotes ſoit plus ſouvent & plus étroitement obligé de dire la vérité qu'un Hiſtorien, il ne l'eſt pas neanmoins en toutes rencontres, à parler ſans exception, au contraire, il la doit ſuprimer par tout où il n'eſt pas poſſible de la révéler ſans agir contre les bonnes mœurs.

J'avoüe que Procope a manqué contre ce principe, & je ſuis trop ſincére pour ne l'abandonner pas en ce point. Je n'entreprens ni de l'excuſer, ni de le défendre, & je m'égarerois moi-même auſſi bien que mes Lecteurs ſi je ſuivois ſes traces. Je ſai bon gré à la pudeur de celui, qui en faiſant imprimer les Anecdotes en a retranché les endroits, où les infamies de l'Impératrice Théodore, lors qu'elle aſſiſtoit aux divertiſſemens publics, étoient trop vivement repréſentées. Je ſouhaite, que ce vuide ne ſoit jamais rempli, & que ceux qui le pourroient n'en aient ni la volonté, ni le loiſir.

C'eſt le Docteur Allemand.

Je n'ai gueres moins d'averſion pour

Il eſt dans la Galerie de la Bibliotéque du Roi.

l'éfronterie de Petrus Candidus December qui écrivoit il y a deux cens ans les vies des Ducs de Milan, & l'on ſe ſeroit bien paſſé de ſavoir pourquoi Philippe Viſconti faiſoit joüer ſi ſouvent à la paume les jeunes Gentilshommes du Milanois en ſa préſence.

L'art de la plus infame proſtitution ne doit pas s'aprendre dans les Anecdotes, non plus que dans l'Hiſtoire, & les loix de l'honêteté méritent bien d'être auſſi ſcrupuleuſement gardées, en l'une que dans l'autre. Il ne faut point imprimer de dangereuſes pensées dans les eſprits ſous prétexte de leur rendre le vice plus abominable, ni le remplir de honteuſes idées, lors qu'il ſeroit queſtion de les animer à la recherche de la gloire en leur repréſentant les plus éminentes vertus.

On ne doit pas ſoufrir ni dans les Anecdotes, ni dans l'Hiſtoire, qu'il paroiſſe en public des choſes, qui ne ſeroient point entenduës ſans horreur, dans une converſation bien réglée, & ſi les ordures qu'on lit dans

les anciens Romans ne laiſſent pas de produire de pernicieux effets, quoi que l'on ſoit prévenu de leur fauſſeté, que ne feront pas celles que la memoire eſſaïera de retenir, parce qu'elles ſont veritables.

Il n'y a jamais eû de Republique qui n'ait donné droit à des particuliers ſur la réputation d'autrui, & qui n'ait puni ceux qui aloient troubler les morts juſques dans leur ſepulchre. La Morale des Peres & des Conciles veut qu'on tienne pour homme de bien celui qui en avoit le bruit au moment qu'il a ceſſé de vivre, lors qu'on n'a point de preuves évidentes du contraire; & c'eſt principalement par cette derniere conſidération que je tirerai le rideau ſur les amours de Coſme de Medicis avec Camille Martelli, & ſur celles du Duc François ſon fils avec Blanche Capello. J'en laiſſerai les principales circonſtances dans les Mémoires, où je les ai vûës, & je n'en tirerai que celles, qui ont une liaiſon ſi particuliere avec les plus notables évenemens de la vie de ces deux Princes, que fau-

te de les avoir choisis, ni Manuce, ni Civi, ni les autres Historiens ne sont pas intelligibles, dans les endroits de leurs gros volumes, que l'on feüillete avec trop de curiosité. Mais c'est trop long-temps arrêter le Lecteur à l'entrée de celui ci, il faut l'introduire au dedans, & le rendre juge, si j'ai bien mis en pratique les speculations dont je viens de l'entretenir.

LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

Argument du premier Livre.

Les grandes richesses de Cosme de Medicis, surnommè le Vieux, aquises par le commerce, le rendant suspect aux Florentins, quatre des plus illustres Familles conspirent contre lui, & le font mettre en prison. Le dessein de l'empoisonner est pris, mais il profite de l'irresolution du Geolier, & de l'adresse d'un bouffon, par le moyen duquel il gagne le Gonfalonier, qui prend son temps, & le remet adroitement en liberté. Il se retire à Ve-

niſe, d'où il ménage ſon retour à Florence, & fait bannir ſes énemis. Il acheve ſa vie en repos, & ne laiſſe qu'un fils nommé Pierre, de peu de ſens & d'une ſanté confiſquée. Les Pitty conſpirent pour l'aſſaſſiner, & prénent aſſez bien leurs meſures; mais il leur échape par un caprice qui lui vint à propos. Leur conſpiration ſe découvre. Ils ſont exilés. Les Venitiens les apuïent. Ils entrent en armes dans la Toſcane, mais le deſſein mal concerté de ſurprendre Piſe, leur fait perdre l'occaſion d'entrer dans Florence, & de profiter du trépas de Pierre de Medicis, qui meurt de la goûte.

Auteurs imprimés & manuſcrits dont le premier Livre a été tiré.

LEs actes de la fondation de l'Egliſe de ſaint Laurens à Florence. Les peintures de la galerie du vieux Palais de Medicis. Le ſecond Tome de George Vaſavii. L'Eloge de Coſme le Vieux, parmi les petits éloges de Paul Jove. Les droits de la Maiſon de Savoye ſur le Royaume de Chypre. La cinquiéme partie des œuvres de Pogiode. La premiére Edition de la vie de Coleon. Antonius Companus dans la vie de Braccio. Manifeſte pour Philipe Strozzy & ſes enfans, contre Coſme de Medicis.

LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE PREMIER.

C'Est une choſe ſurprenante, qu'entre tant d'Auteurs, qui ſe ſont mélés d'écrire l'Hiſtoire de Florence, on n'en trouve pas un qui ſe ſoit tenu dans les bornes de la moderation, lors qu'il a traité de la Maiſon de Medicis, avant qu'elle fut élevée à la

ſouveraineté ; ceux que la jalouſie ou quelqu'autre paſſion maligne animoit contr'elle, ont eſſaïé de lui donner une origine ſi baſſe & ſi peu conforme à la grandeur où elle eſt maintenant, qu'il lui ſeroit plus avantageux de n'avoir point été connuë, que de l'être de cette ſorte. Les Auteurs ſe ſont imaginés qu'ils pouvoient paſſer juſques dans la flaterie, dans un ſujet où ceux qui les avoient précédés, s'étoient ſi facilement laiſſez emporter à la ſatyre, & nous ont repréſenté les Ancêtres du vieux Coſme de Medicis dans une fortune ſi haute au deſſus de ſes concitoiens, qu'on auroit de la peine a croire qu'ils euſſent vécu dans la condition privée, ſi on ne le ſavoit d'ailleurs.

Il y en eut même vers le milieu du ſiécle paſſé, qui pour faire mieux leur cour auprés de Catherine de Medicis, voulurent perſuader à cette Princeſſe, qu'elle étoit originaire de France des deux côtés, & que ce n'étoit que depuis trois cens ans qu'un Julien de Medicis avoit paſſé du Poitou dans la Toſcane, où il avoit mené une compagnie

pagnie de cavalerie au ſervice de la Republique de Florence.

Pour moi, comme je n'ai point d'autre deſſein que de ramaſſer ici les vérités que les autres Hiſtoriens ont omiſes à deſſein, ou faute de les avoir connuës, je me ſens obligé de dire, que la Maiſon de Medicis a toûjours été compriſe entre les Nobles de Florence, depuis que cette ville racheta ſa liberté de l'Empereur Rodolphe premier, & que le trafic dont elle faiſoit profeſſion, & qu'on lui reproche, en eſt la preuve, puiſque tous les Hiſtoriens de Florence avoüent que les gentils-hommes du païs étoient preſque tous engagés dans le commerce, & que les familles les plus conſidérables avoient des facteurs dans les meilleures villes de l'Europe.

Ce fut par cette voie que Coſme de Medicis, ſurnommé le Vieux, aquit de ſi grandes richeſſes qu'il n'y avoit pas mêmes de Prince en Italie qui lui fut comparable en ce point, car encore qu'on ait ſoupçonné, que le fameux Baltazar Coſſa, qui fut dépoſé de la Papauté lui avoit revelé en mourant le lieu où il avoit caché ſon tréſor;

cette bonne avanture peut bien avoir donné le commencement à ſa fortune mais non pas l'avoir pouſsée au point où l'on l'a vû dix ans aprés, lors qu'il n'y avoit point de contrée dans le monde, comme depuis la Perſe juſques dans l'Andalouſie, qui ne ſervit à ſon négoce.

La diverſité des Religions ne l'empéchoit pas de traiter avec les Infidéles, & la correſpondance qu'il eut toûjours avec les Empereurs Turcs, qui regnoient de ſon temps, obligea ces Princes à mettre ſes facteurs en la place de ceux de Gennes & de Veniſe, qu'ils avoient chaſſés pour des raiſons d'Etat, des places les plus marchandes de la Thrace, & de la petite Aſie. Les Emires de Babilone, & les Mammelus d'Egypte lui faciliterent la voiture des ſoïes, & des plus précieuſes marchandiſes de Mogol, & il profita ſi bien de l'indigence où les Paleologues Empereurs de Conſtantinople étoient reduits, qu'ils lui vendirent à vil prix la meilleure partie des pierreries, & des meubles magnifiques, qui leur étoient reſtés du luxe des Juſtiniens & des Porphirogenetes. En un mot, il

devint ſi puiſſant que ſes compatriotes en conçurent de la jalouſie, quoi qu'ils fuſſent accoûtumés à des gains extraordinaires.

Le gouvernement de Florence étoit alors populaire en aparence, mais il étoit tempéré de ſorte que les anciennes familles y avoient la principale autorité. Ces familles étoient celles de Strozzy, de Perruccy, de Barbadorus & des Albizzy. Elles n'étoient pas fort unies entre elles, mais elles avoient cela de commun qu'elles obeïſſoient à celui d'entre elles qui étoit l'aîné, & qu'elles en éxécutoient les ordres avec le même zéle que s'il eut été leur ſouverain. De là vient qu'il ne fut plus dificile à leur chef de les engager à la perte de Coſme de Medicis. Aprés qu'ils eurent eux-mêmes réſolu de le perdre, ils firent aſſembler extraordinairement le peuple, & lui remontrerent que Coſme étoit l'unique auteur de la miſére, où la Republique de Florence étoit alors reduite; que c'étoit lui, qui faiſoit travailler à Lyon & dans Anvers aux manufactures que la France, l'Eſpagne & l'Angleterre avoient acoûtumé de tirer de la Toſ-

cane, & qui par conſéquent ſous prétexte de meilleur marché ôtoit le pain à ſes concitoïens, pour enrichir les étrangers; qu'il n'y avoit plus de marchans à Florence, pour acreditésqu'ils fuſſent, dont il ne ruinât le trafic, par de prodigieuſes avances, qu'il faiſoit à tous ceux qui en avoient beſoin, & par l'adreſſe qu'il avoit d'acheter ſur les lieux les étofes & les épiceries les plus fines, & de les faire tranſporter à moins de frais, ce qui lui donnoit lieu d'y trouver mieux ſon conte, quoi qu'il les donnât à meilleur marché; qu'aprés cela ſes facteurs les diſtribuoient à moindre prix d'un tiers, & atiroient chez eux un ſi grand concours de marchans que les autres boutiques étoient déſertes.

Il n'en faloit pas davantage pour animer contre Coſme de Medicis un peuple que l'on prenoit par ſon foible, parce qu'il étoit extraordinairement avare. On décréta contre ſa perſonne, on s'en ſaiſit, & on le mit dans une priſon obſcure, dont on fit ſoigneuſement garder les avenuës.

Ses énemis en demeurerent là, parce qu'ils ne s'étoiẽt pas d'abord concertés de lui faire du mal, & qu'ils ſe figuroiẽt

que ce ſeroit aſſez de le mettre hors d'état d'agir pour interrõpre ſon commerce & rétablir le leur. Mais lorſqu'ils eurent fait reflexion qu'il n'y avoit point d'Euripe dont le flux & le reflux faſſent plus à craindre que l'humeur inconſtante des Florentins ; que ces peuples n'auroient jamais perſiſté huit jours dans une même réſolution, qu'ils ne ſeroient pas plus fermes en celle-ci qui leur avoit été inſpirée, & qu'en tout cas, cõme le ſouverain Magiſtrat qu'on appelloit Gonfalonnier, changeoit tous les deux mois ; il pourroit arriver que les ſufrages du peuple le déferaſſent à un ami de Coſme de Medicis qui ne manqueroit pas auſſi-tôt de le mettre en liberté. Alors la perte de ce priſonnier fut jurée, & l'on en chercha longtemps les expédiens.

Il y en eut dans l'aſſemblée qui propoſoient de lui faire ſon procés devant le peuple, & ſe chargerẽt de trouver des crimes & des témoins ſuffiſans pour le faire condamner à la mort. Mais les autres dont le nombre étoit plus grand, jugerẽt que la procédure en ſeroit trop longue, & que pendant qu'on y travailleroit il ſurviendroit infailliblement

quelque tumulte dans la ville, qui ouvriroit à Coſme de Medicis les portes de ſa priſon. Il fut donc arété que l'on s'en déferoit au plûtôt, & comme la voïe du poiſon étoit la plus ſecrette, elle fut préferée aux autres.

Rodolphe Perruccy chef de la famille & le plus conſiderable des énemis de Coſme eut la commiſſion de voir Federic Malavotta, qui avoit l'intendance des priſons publiques, & de le diſpoſer à ne donner à Coſme d'autre nourriture que celle qu'on lui feroit porter. Malavotta étoit à proprement parler un homme qui n'avoit ni bonnes, ni mauvaiſes qualités, & qui n'étant, ni des amis, ni de énemis de Coſme, ſembloit ne pas refuſer l'occaſion de faire ſa fortune, pourvû qu'elle lui fut oferte dans une conjoncture, où il y eut plus de gain à eſpérer que de péril à craindre. Perruccy le ſonda longtemps avant que de s'ouvrir, & il ne lui fit la propoſition, dont il étoit chargé que lors qu'il le vit en état de l'oüir ſans emportement. Mais en lui découvrant le ſecret, dont il étoit queſtion, il tomba dans une faute aſſez ordinaire à ceux qui ſont encore novices dans les grandes intri-

gues, je veux dire qu'il gâta ſon afaire, pour avoir trop témoigné de la vouloir faire réüſſir.

Il ofrit d'abord à Malavotta une ſomme ſi conſidérable, qu'encore qu'elle ne fut point exceſſive à l'égard des richeſſes des énemis de Coſme, elle ne laiſſoit pas neanmoins de perſuader celui à qui elle étoit préſentée, qu'il faloit bien que la permiſſion qu'on ſouhaitoit de lui fut d'une extréme importance, puis qu'on n'épargnoit rien pour l'obtenir. C'eſt ce qui l'obligea de répondre à Perruccy en des termes, qui pour étre ambigus, ne lui donnoient pas moins à entendre, que s'il n'étoit pas hõme à ſe rendre du premier coup, il l'étoit à ceder à la ſeconde, ou du moins, à la troiſiéme recharge.

Perruccy content de l'avoir conduit juſques-là, en fut porter la nouvelle à ſes complices. Mais pendant qu'ils préparoient l'argent & le poiſon, Coſme de Medicis étoit agité d'une extréme inquiétude. Il avoit l'eſprit pénétrant, comme l'ont d'ordinaire tous les Florentins, & la parfaite connoiſſance qu'il avoit du genie de ſes énemis ne lui laiſſoit pas lieu de douter,

qu'ils n'attentaſſent à ſa vie par la même voie qu'ils avoient en effet choiſie pour la lui ravir. Sur cette propoſition il n'avoit rien voulu goûter de ce qu'on lui avoit aprété durant quatre jours, & cette longue abſtinence l'avoit tellement abatu, quoi qu'il fut d'un tempétament aſſez vigoureux, que Malavotta, qui le voïoit de temps en temps craignit qu'il ne ſe laiſſât mourir de faim, & ne lui fit perdre par conſéquent la ſomme que Perruccy lui avoit oferte. Pour y remédier il alla dans la chambre de Coſme de Medicis, il y fit porter ſon ſouper, il fit devant lui l'eſſai des viandes, & l'excita à manger par une contenance gaye. Aprés le repas ils eurent un entretien dans lequel Coſme de Medicis n'oublia pas d'inſinuër à ſon hôte, qu'encore que ſes énemis ſe fuſſent emparés de ſes éfets, il ne laiſſoit pas encore d'avoir des treſors cachés dans Florence, capables d'enrichir quiconque l'oſeroit mettre en liberté.

Ces paroles firent d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit de Malavotta, qui étoit prévenu du bruit qui couroit que ſon priſonnier n'avoit pas encore tiré de terre tout l'or & l'argét monoïé que

Baltazar Coſſa lui avoit enſeigné en mourant de peur de paroître trop riche dans un Etat populaire. Et comme les eſprits foibles ſont toûjours du parti de ceux qui les perſuadent les derniers, Malavotta aida de lui-même à ſe convaincre, qu'il y avoit plus à gagner pour lui avec Coſme de Medicis qu'avec Perruccy.

Dans cette penſée il ne ſongea plus qu'à réjoüir ſon priſonnier ; & Coſme de Medicis pour lui faire compliment ſe mit à dire, qu'il voudroit pour beaucoup n'avoir pas la mélancolie dont il étoit accablé, afin de pouvoir contribuer de ſon côté à leur entretien. Malavotta lui répondit auſſi-tôt qu'il l'en gueriroit s'il vouloit dés le lendemain, en lui amenant à dîner Fargana-cia, en la compagnie duquel il étoit impoſſible de s'ennüier. Ce Fargana-cia étoit un homme de la lie du peuple, mais qui s'étoit familiariſé avec les plus illuſtres Citoïens de Florence par l'enjoüemẽt de ſa converſation. Il étoit de toutes les parties delicieuſes, & quoi qu'il fut d'une humeur aſſez emportée il avoit l'eſprit ſi ſouple & ſi complaiſant qu'il ne faiſoit jamais de querelle.

Il repréſentoit agréablement toutes ſortes de perſonnages, & la raillerie dont il ſe ſervoit preſque à tout propos, n'alloit jamais juſqu'à la médiſance. * Cependant tant de belles qualités ne lui avoient pas aquis, parmi les honnêtes gens, toute l'eſtime qu'il ſembloit mériter, parce qu'il n'étoit plus le même quand il ſe métoit avec des gens d'auſſi baſſe naiſſance que lui : car il ſe relâchoit alors entierement, & paſſoit pluſieurs jours de ſuite à s'enivrer avec eux. Ce qui lui avoit attiré le mépris des plus honorables bourgeois, & principalement de ceux qui nommoient aux Magiſtratures, dans l'eſprit deſquels il paſſoit pour un boufon, à qui l'on ne pouvoit confier ſans indiſcretiõ, aucune afaire d'importance.

Coſme de Medicis qui le connoiſſoit mieux, n'en faiſoit pas le même jugement. Il le diſtinguoit d'entre les perſonnes qui s'adonnoient aux excés de bouche par la ſeule paſſion de manger & de boire, & celles qui ne s'y laiſſoient quelquefois emporter, que pour bannir pour un temps de leur imagination les penſées affligeantes

* *Il y a un livre des bouffons dans la Bibliotéque du Roi.*

dont elles ſe trouvoient obſedées. Et comme il ſavoit que Farganacia étoit de cette derniere catégorie, il ne tenoit pas qu'il y eut de l'imprudence à l'emploïer dans une afaire hazardeuſe. C'eſt ce qui lui fit témoigner à Malavotta qu'il ne ſeroit pas fâché que cét agréable railleur le divertit à table le lendemain. Farganacia vint, & mit en uſage tout ce qu'il avoit inventé, ou apris de plus facetieux. Coſme de Medicis feignit au commencement de n'en étre pas beaucoup touché, mais il ſe relâcha peu à peu, & y prit à la fin tant de goût, que Malavotta devant ſe retirer incontinent aprés le repas, pour faire une dépéche dans ſon cabinet, & ne jugeant pas que la civilité lui permit de laiſſer ſi-tôt ſon priſonnier ſeul, il lui dit qu'il lui demandoit pardon de ce qu'il l'aloit quitter pour un quart-d'heure, mais qu'en recompenſe il lui laiſſoit Farganacia, qui l'entretiendroit bien mieux dans ſa belle humeur. Coſme de Medicis qui ne demandoit autre choſe, le remercia de ſa courtoiſie, & dés qu'il fut ſorti s'adreſſant à Farganacia, il le careſſa, & lui fit entendre qu'il pouvoit étre ſon liberateur,

& l'aſſura qu'il ne manqueroit ni d'argent, ni de pierreries s'il vouloit entreprédre un ouvrage ſi juſte & ſi glorieux.

Farganacia voulut d'abord s'excuſer ſur ce qu'il ne le pourroit pas, mais Coſme de Medicis lui fit voir qu'il le connoiſſoit beaucoup mieux qu'il ne penſoit l'étre. Il lui parla de la liaiſon ſecrete qu'il avoit depuis long temps avec Bernard Gadagne, qui étoit alors grād. Gonfalonier, c'eſt à dire ſouverain Magiſtrat de Floréce. Il ajoûta que comme il y avoit déja un mois que Gadagne étoit élû, & que par conſéquent il n'avoit plus qu'un autre mois à étre en charge, il n'y avoit point de tēps à perdre pour ſauver un homme de bien; que ſon innocence étoit ſi certaine que ſes propres énemis en étoient perſuadés, & que tous ſes crimes prétendus ſe reduiſoient à s'étre rendu par des voïes legitimes le plus riche particulier d'Italie.

Enſuite il exagera la malice de ceux qui le vouloient perdre, il parcourut les moiens qu'ils avoient d'en venir à bout, & ſans donner le loiſir à Farganacia de lui répondre aucune choſe, il conclut ſon diſcours en lui mettant dans la main une demie bagūe pour la

porter au Prieur des Jacobins qui ne l'auroit pas plûtôt aperçuë qu'il lui donneroit cent écus d'or, qu'il le prioit d'accepter pour le premier préſent, & mille autres qu'il le prioit de préſenter de ſa part à Gadagne.

Je ne ſaurois dire qui plût davantage à Farganacia, ou la liberalité de Coſme de Medicis, ou l'extréme confiance qu'il lui témoignoit; mais je ſçai bien que l'une ou l'autre de ces qualités, ou peut-étre toutes les deux enſemble l'ébranlerent ſi fort qu'il avoit déja ſerré la moitié de la bague, & juré le ſecret & la fidelité à ſon nouveau bien-faiteur, lors que Malavotta revint, & qu'il les obligea par ſa préſence à reprendre un air moins ſerieux.

Ils ne demeurerent pas longtemps enſemble, & Farganacia prit congé d'eux le plûtôt qu'il pût, ſous prétexte d'une partie qu'il avoit faite pour le ſoir, mais en effet, pour retourner dans ſa maiſon, & pour y concerter ce qu'il y avoit à faire. Il examina tous les motifs capables de l'obliger à tenir parole à Coſme ou de l'en détourner Mais enfin l'eſperãce de devenir riche acheva de le déterminer. Il alla le lendemain dés la pointe

du jour au monaſtere des Jacobins, il y vit le Prieur, il le conduiſit inſenſiblement dans un endroit écarté, il lui montra la demie bague, & reçût incontinent la ſomme qui lui avoit été promiſe, & celle qu'il devoit préſenter à Gadagne.

Enſuite il marcha droit à l'hôtel du Gonfalonnier, & quoi que le Portier l'avertit qu'il dormoit encore, il ne laiſſa pas d'entrer dans ſa chambre, parce qu'une longue familiarité lui en avoit aquis le privilege. Il attendit que Gadagne fut éveillé, & la premiére choſe qu'il fit aprés l'avoir ſalüé, fut de conter en ſa préſence les beaux écus d'or qu'il portoit. Gadagne ſurpris de cette nouveauté lui demanda qui l'avoit fait ſi riche, & Farganacia lui repartit qu'il n'étoit que ſon tréſorier. Il prit là deſſus ſon ſerieux, & raconta au Gonfalonnier ſon avanture du jour précedent, ſans en rien déguiſer. Il en fut écouté plus favorablement qu'il ne penſoit: car encore que Gadagne ne fut pas de amis de Coſme, il n'en eſtoit pas énemi, & comme il n'avoit jamais eu de diferent avec lui, il n'avoit point voulu entrer dans

la ligue, qui s'étoit formée pour le perdre.

Cette conſidération jointe aux inſtances de Farganacia, & à la gloire de tirer du péril un innocent du mérite de Coſme de Medicis, & capable de reconnoître magnifiquement les ſervices qu'on lui rendroit, lui fit accepter les mille écus, & l'engagea par conſequent à mettre tout en œuvre pour le délivrer. Il prévit ſágement, que pour peu qu'il donnât de loiſir aux adverſaires de ce priſonnier, ils preſſeroient Malavotta de l'empoiſonner, & que ſi Malavotta perſiſtoit à s'en excuſer, ils étoient aſſez accredités dans Florence, pour exciter une dangereuſe ſedition, pour obliger ce qu'il y avoit de leur dépendance parmi le menu peuple, à prendre les armes, & pour le mener droit aux priſons; qu'il ſeroit aiſé de les forcer, & d'y maſſacrer Coſme de Medicis, avant que le Magiſtrat y pût aporter aucun ordre. Il faloit donc détourner ce coup par une ſubtile contre-ruſe, & voici celle dont s'aviſa Gadagne. Il feignit de préter l'oreille à ceux qui le ſolicitoient de ſe déclarer contre Coſme de Medicis, &

leur perſuada ſi finement qu'il en vouloit auſſi-bien qu'eux à ce priſonnier, qu'ils crûrent l'avoir atiré dans leur entrepriſe.

Ils en firent le recit dans leur aſſemblée, où les irréſolutions de Malavotta étant balancées avec la nouvelle face que prenoit l'afaire pour la déclaration prétenduë de Gadagne. On changea la réſolution d'empoiſonner Coſme de Medicis, & l'on repriz celle qui avoit été rebutée, qui étoit de le perdre dans les formes. Gadagne qui ne demandoit pas mieux que de les avoir reduit à ce point, ſe chargea de les favoriſer en tout ce qui dépendoit de la Magiſtrature. Le procés fut inſtruit par des Juges ſubalternes, & porté enſuite au Conſeil des huit, où l'on examinoit les matieres d'Etat. Coſme de Medicis y fut acusé d'avoir machiné contre la liberté de la patrie; l'on y donna de longues audiances aux délateurs, les témoins dépoſerent, & furent confrontés, & l'afaire prit un train dans peu de jours, qui jetta Coſme de Medicis dans une étrange incertitude de ſa vie, nonobſtant que ſa conſcience ne lui reprochât rien, &

qu'il reçût de temps en temps de Farganacia des avis ſecrets, qui portoient qu'il n'avoit rien à craindre. Gadagne hâtoit la procédure autant qu'il pouvoit, & les énemis de Coſme de Medicis y contribuoient de toutes leurs forces, parce qu'ils étoient prévenus de la penſée, que c'étoit leur interêt. Cependant ce fut par là qu'ils furent trompés, & que Gadagne ſe joüa le plus finement de leur credulité : car aprés avoir ajuſté ſes intrigues dans ce Conſeil des huit, & s'être aſſuré de nombre des ſufrages qui ſufiſoient pour exempter l'accusé du dernier ſupplice, il fit raporter le procés deux jours plûtôt que ne penſoient les énemis de Coſme de Medicis, & prononça lui-même une ſentence qui mérite d'être bien examinée, puiſqu'elle n'a point de circonſtances qui ne ſoient très curieuſes.

Il avoit judicieuſement prévû que ſi le priſonnier étoit abſous, il ſeroit preſque en auſſi grand danger que s'il avoit été condamné à mort, parce que ſes énemis dreſſoient tous les jours des partis pour l'aſſaſſiner, & ce fut la raiſon qui l'empécha de le faire dé-

clarer innocent. Il n'ignoroit pas non plus, que c'étoit lui faire courre le même hazard, que de lui impoſer toute autre peine, que celle de l'exil à cauſe du pouvoir de tous ſes adverſaires dans tout le territoire de Florence, & c'eſt ce qui le fit pencher du côté du baniſſement. Il étoit convaincu que s'il atendoit le jour deſtiné pour le jugement, les énemis de Coſme de Medicis y comparoîtroient avec un équipage capable de faire violence aux Magiſtrats, & d'executer enſuite de leurs propres mains, ce qui auroit manqué à la rigueur de la Sentence, & c'eſt-ce qui la lui fit anticiper. Enfin il ſavoit qu'à moins que d'aller lui même avec tous les Officiers de la juſtice, tirer de priſon Coſme de Medicis, & le conduire juſques ſur les terres d'un autre Souverain, ceux qui en vouloient à ſa vie pouroient étre aſſez-tôt à cheval pour l'enlever ſur les chemins, & c'eſt ce qui lui fit mettre la clauſe expreſſe dans l'arrêt, ſous prétexte que les amis de Coſme de Medicis étoient aſſez puiſſans pour le dérober à la rigueur de la Juſtice. Il ordonna donc que Coſme ſeroit banni

preſentement, & pour toûjours, de la ville & de l'état de Florence, & que le Magiſtrat iroit inceſſamment le tirer hors de priſon, & le conduire juſqu'à l'entiere éxécution de l'arrêt.

Cela fut éxécuté avec une promptide qui ſurprit les plus vigilans des amis & mêmes des énemis de Coſme. Ce priſonnier n'aprit rien de la Sentence, que par la ſignification qui lui en fut faite, quoi qu'il y eut en campagne un grand nombre de fidels eſpions, & le Concierge Malavotta fut bien étonné de voir que l'on lui enlevoit ſon priſonnier, & que l'on le privoit en même temps de tous les avantages qu'une plus longue garde lui eût infailliblement aportée. Mais les énemis de Coſme de Medicis tomberent dans une extrême conſternation, lors qu'ils aprirent en même temps qu'il avoit été jugé, mis hors de priſon, & mené ſur la frontiere.

Cette nouvelle qui rompit toutes leurs meſures fit une opération dans leurs eſprits, qui fut extrémement favorable à leur énemi : car ils ceſſerent de le pourſuivre juſqu'à ce qu'ils euſſent pris d'autres meſures entr'eux ; &

cette petite tréve donna à Coſme de Medicis le temps de tirer de Florence & des environs, la meilleure partie des effets qu'il y avoit cachés.

Toute leur fureur ſe tourna contre Gadagne, & ſa poſterité ſe reſſent encore aujourd'hui des pertes qu'ils lui firent ſoufrir, quoi que Catherine de Medicis étant devenuë Reine de France l'ait tranſplantée dans cét Etat, & que même à préſent elle commande les armées de nôtre invincible Monarque en Afrique. Ils ruïnerent ſon commerce, ils le décrediterent auprés du même peuple qui l'adoroit auparavant, & chez les étrangers. Ils embaraſſerent tellement ſa Magiſtrature qu'elle lui fut plus onereuſe qu'utile, & leur rage alla juſqu'à vouloir exciter une ſedition pour le faire dépoſer avant que le temps qu'il devoit étre Gonfalonnier fut expiré. Mais comme la penſée n'en étoit venuë qu'aux plus jeunes tétes d'entre les factieux, les vieux ne l'aprouverent pas, & laiſſerent Gadagne acheter le mois ordonné par les loix.

Il n'en fut pourtant pas quité à meilleur marché: car à peine fut-il rentré

dans la condition privée, qu'on le mit en jugement. On lui fit rendre un conte ſévére de ſon adminiſtration, on rendit criminelles ſes plus innocentes actions, & on lui fit porter la même peine qu'il avoit imposée à Coſme de Medicis. Il y a quelque aparence qu'on l'auroit pouſſée plus avant, ſi ceux qui demandoient ſa vie, pour ſe vanger de celle qu'il avoit épargnée, n'euſſent trouvé deux invincibles obſtacles à leur deſſein ; l'un de la part des parens, que Gadagne avoit pour lui ; & qui l'apuïoient trop puiſſamment auprés du nouveau Gonfalonnier ; & l'autre du côté de la Nobleſſe, qui ne conſentit qu'à regret à l'exil de ſon ancien Magiſtrat, & qui declara hautement que ſi l'on ſouhaitoit d'elle quelque choſe de plus, elle prendroit les armes & ſe déſuniroit d'avec le peuple. Gadagne chaſſé de ſa patrie, ſe retira auprés de Coſme de Medicis à Veniſe, où il travaillerent de concert à leur rétabliſſement. Il n'étoit pas ſi dificile à l'un & à l'autre d'en venir à bout dans une conjoncture, où leurs intéréts étoient joints, que s'ils euſſent eſté ſeparés, parce que les amis

communs qu'ils avoient à Florence, aïant eu le loiſir de s'entre-connoître, & de former une entiere confiance, y prenoient de plus juſtes meſures, & faiſoient tenir de temps en temps aux exilés des billets chifrés, qui les avertiſſoient qu'ils n'avoient qu'à leurs preſcrire l'ordre qu'il faloit tenir dans la pourſuite de leur rapel.

Gadagne, dont l'humeur étoit plus ſincére, mais auſſi plus impatiente que celle de Coſme de Medicis, vouloit qu'on y procédât tout-à-l'heure, & par les voies ordinaires. Mais Coſme de Medicis, qui connoiſſoit mieux le génie des Florentins, qu'il faloit gagner, & l'obſtination des perſonnes qu'ils avoient en tête, étoit d'avis de prendre un plus long circuit. Il propoſa que ſes amis s'aſſemblaſſent avec ceux de Gadagne, qu'ils convinſſent de celui d'entr'eux, qui ſeroit le plus propre à manier l'afaire dont il s'agiſſoit, qu'ils ajuſtaſſent leurs intrigues à le faire élire Gonfalonnier, & qu'enſuite on mettroit le rapel ſur le tapis. Cét expédient fut enfin jugé le plus ſalutaire par Gadagne même, qui ſe relâcha, & écrivit en conſéquence à

ceux de ſa faction. Ils donnerent les rendez vous aux amis de Coſme de Medicis dans le Monaſtere de la Reparata. Il y convinrent de la néceſſité de faire élire un Magiſtrat ſuprême qui fut de leur corps, ils en examinerent les ſujets les plus dignes l'un aprés l'autre, & s'arrêterent enfin en la perſonne de Nicolas Cocco, qui étoit des amis de Gadagne. On brigua pour lui des ſufrages pour les deux mois prochains ; comme il étoit également aimé de la Nobleſſe & du peuple, on n'eut pas beaucoup de peine à les obtenir. Ce n'eſt pas que les énemis de Coſme de Medicis ne s'opoſaſſent à ſon élection, lors qu'il fut mis ſur les rangs; mais ils s'en aperçûrent ſi tard, qu'ils n'eurent le loiſir ni de concerter entr'eux, ni de mettre en œuvre les artifices néceſſaires pour l'éluder.

Cocco fut donc élû Gonfalonnier, & ne fruſtra pas l'eſperance que les bannis avoient conçûë de ſa fidelité. Il acoûtuma peu à peu les Florentins à les entendre nommer dans les aſſemblées publiques, & à entendre parler d'eux en bonne part. Enſuite il ſe mit en devoir de les juſtifier, & réüſſit

d'abord en ce qui regardoit la perſonne de Gadagne : car comme Farganacia avoit joüé ſi finement ſon perſonnage, qu'on n'avoit pas eu le moindre ſoupçon de ſon intrigue, ceux mêmes qui avoient contribué le plus à l'éloignement de Gadagne, ne l'eſtimoient coupable d'autre choſe que de s'être porté par un excés de zele à tirer de priſon un homme qu'il croyoit innocent, outre qu'ils étoient perſuadez qu'en ſe relâchant du côté de Gadagne on les ſoupçonneroit moins d'envie & de partialité; quand ils viendroient à ſe roidir ſur le rapel de Coſme de Medicis, qui leur étoit de toute autre importance.

Mais un accident qu'ils n'avoient point prévû ſurprit à ce point la delicateſſe de leur raiſonnement : car peu de temps aprés le retour de Gadagne à Florence, Côſme de Medicis, qui tentoit toutes les voies poſſibles pour ſon rapel, s'aviſa d'établir à Veniſe le comptoir de ſon commerce, & d'y faire travailler aux manufactures qui s'y faiſoient auparavant ſous ſes ordres, dans la ville & ſur le territoire de Florence. Il arriva de là deux notables

notables inconveniens aux Florentins; l'un que comme il y a des liaiſons & des dépendances en fait de trafic, qui ne ſont bien connuës que de ceux qui s'en mélent, le commerce de Coſme de Medicis, venant à changer de principale place fit ceſſer celui des plus riches marchands de Florence, ou du moins l'afoiblit de telle ſorte que l'on entendoit tous les jours retentir ces plaintes publiques, que perſonne ne gagnoit plus rien. L'autre inconvenient fut, que le menu peuple perdant l'ocaſion aſſurée de gagner tous les jours de l'argent comptant en travaillant aux manufactures, & ne trouvant perſonne qui l'employât à d'autres ouvrages, il ſe fit tout à coup une ſi étrange révolution dans les eſprits, que le rapel de Coſme de Medicis fut ſouhaité de tous les corps qui compoſoient la Republique avec tant d'empreſſement que ſes ennemis ne l'oſerent plus traverſer.

Cocco n'eût donc autre choſe à faire qu'à mettre ce rapel en déliberation, & qu'à conter les ſufrages qui l'ordonnerent. Coſme de Medicis remercia le Senat de Veniſe de la protection qu'il

lui avoit donnée, & rentra dans Florence avec des acclamations qui le diſtinguoient déja des perſonnes privées. Il reçût des viſites de tous les Ordres, & le bon Malavotta ne manqua pas de ſe trouver dans la foule de ceux qui l'aloient ſalüer. Coſme de Medicis lui fit des careſſes toutes particulieres, & Malavotta ſoit qu'il attendit quelque recompenſe, ſoit que par une démangeaiſon ordinaire aux vieillards, il voulut tirer vanité de ce qu'il n'avoit pas voulu faire, s'échapa de dire à Coſme de Medicis qu'il lui avoit plus d'obligation qu'il ne penſoit. Coſme qui n'entendoit pas le ſens équivoque de ces paroles lui repartit civilement, qu'il croïoit lui avoir toutes les obligations imaginables, & Malavotta reprit avec émotion, mais vous ne penſez pas m'étre redevable de la vie. Coſme vit bien alors que Malavotta lui vouloit aprendre une choſe qu'il ne ſavoit pas, mais comme il n'étoit pas dans un lieu propre à tirer un éclairciſſement de cette nature, il feignit de n'avoir rien preſſenti de nouveau, & ſe contenta de repliquer à Malavotta qu'il n'y avoit rien dont

il ne crût lui étre redevable. Enſuite il ſe tourna vers d'autres perſonnes de qualité, qui venoient lui faire compliment, & la converſation en demeura là. Mais auſſi tôt que Coſme de Medîcis fut débaraſſé de ſes viſites, il en alla rendre une particuliere à Malavotta, où le remettant ſur le diſcours qu'il diſoit avoir été contraint d'interrompre à cauſe qu'il y avoit trop de témoins, il lui fit tant de queſtions, & le mena par tant de détours que le bon homme aprés avoir épuisé toutes ſes défaites, fut enfin reduit à confeſſer que Perruccy l'étoit venu ſoliciter pluſieurs fois, & lui avoit ofert une ſomme conſidérable pour le diſpoſer à ne point donner à ſon priſonnier d'autre nourriture que celle qu'il lui feroit préparer. Sur cette inſtruction Coſme de Medicis s'adreſſa au Gonfalonnier & lui fit ſes plaintes, ſur leſquelles il eut un décret de priſe de corps.

Le Barrigel de Florence ſe ſaiſit de la perſonne de Perruccy qui tint ferme à l'interrogatoire, mais non pas à la confrontation de Malavotta. Il avoüa le fait, & voyant enſuite qu'on aloit l'apliquer à la queſtion, il decou-

vrit tout le ſecret de la conſpiration contre Coſme de Medicis. On arrêta ſur ſa dépoſition Nicolas Albiżzy & Pallas Strozzy, qui étoient chefs de trois illuſtres familles du même nom. Le Conſeil des huit inſtruiſit le procés, & l'on ne doutoit déja plus que les ſufrages des juges ne panchaſſent à la mort lors que Coſme de Medicis faiſant une plus ſérieuſe réflexion ſur ſes interêts réſolut & reconnut, que s'il s'obſtinoit à la mort de tant de perſonnes de qualité, ils s'atireroit une haine immortelle, & ſe feroit tant d'énemis qu'il lui ſeroit deſormais impoſſible de vivre à Florence ſans gardes, ce qui ne lui pouroit étre accordé dans une Republique hors la Magiſtrature, qu'il s'étoit neanmoins proposé de n'accepter jamais : au lieu que s'il ſe contentoit de les faire punir d'un banniſſement perpetuel, d'un côté il ſe délivreroit des ſeules perſonnes dont il avoit à craindre un ſecond ébranlement dans ſa fortune, & de l'autre côté il ne jettoit dans le deſeſpoir aucun de ſes énemis. Au contraire, il ſe reconcilioit avec ceux qui avoient l'ame aſſez noble pour étre touchés d'un acte héroïque de clémence.

C'eſt ce qui lui fit prendre de nouvelles méſures avec ſes amis, & le fit ſolicíter pour ceux dont il avoit juré la perte. Les Juges acquieſcerent volontiers à la requête qu'il leur en fit, parce qu'il n'y avoit gueres d'autres interêts que les ſiens dans l'afaire, & que d'ailleurs ils ne ſe portoient qu'à regret à faire un ſi grand exemple dans un Etat populaire. Ainſi les coupables en furent quittes pour un exil perpetuel, aprés qu'on leur eut fait ſentir qu'ils n'auroient pas été traités avec tant de douceur, s'ils n'euſſent trouvé dans le cœur de celui qu'ils avoient offensé des ſentimens contraires à la ſévérité des loix.

Coſme de Medicis s'étant défait de ſes énemis ſous un prétexte ſi plauſible n'eut preſque plus d'autre choſe à faire qu'à recüeillir les fruits que ſa fortune lui avoit produit. Tous ceux qui prétendoient à la Magiſtrature ne ſe contenterent pas de rechercher ſon amitié, ils afecterent une telle dépendance de ſes volontés qu'il ne ſe faiſoit plus rien d'important ſans l'avoir conſulté. La maiſon qu'il fit bâtir peu ſuperbe à la verité, mais fort ſpatieu-

ſe & tres commode étoit le reduit, où ſe formoient les réſolutions qui devoient étre priſes enſuite dans le Conſeil des huit, & ce fut là qu'il fut arrété d'abatre l'orgueil de ceux de Piſtoye qui s'eſtoient ſoulevés par un dégât univerſel de leurs maiſons, & que l'on examina un moien de reduire par la douceur ceux de Piſe, qui tomberent enſuite dans la même faute, afin d'ôter aux puiſſances voiſines le pretexte de s'en méler.

Neanmoins cela ſe faiſoit avec ſi peu de bruit & de pompe que le peuple de Florence, quoi qu'extraordinairement jaloux de ſa liberté, n'en conçût pas d'ombrage, parce que Coſme de Medicis étoit devenu plus circonſpect par ſa propre expérience, & vivoit d'un air qui n'étoit en rien diférent de celui des mediocres bourgeois. Il avoit déclaré hautement qu'il n'aſpireroit à aucune Magiſtrature, & qu'il n'en accepteroit aucune, au cas qu'elle lui fut oferte, & il s'étoit tenu ſi ferme ſur cét article, qu'aprés diverſes brigues en ſa faveur qu'il avoit rompuës, il avoit obtenu qu'on ne parleroit plus de lui dans les élections. Il ne laiſſoit pour-

tant pas de paroître & d'agir éficacement dans les aſſemblées publiques, mais c'étoit toûjours d'une maniere deſintereſſée en aparence, & ſeulement pour appuïer le mérite, quand il étoit connu, ou pour le manifeſter quand il ne l'étoit pas. Hors de là, on le voïoit marcher ſeul, & à pié dans les ruës. Ses habits étoient ſimples, & ſa table ſi modeſte qu'on n'y conſumoit que les proviſions qu'on tiroit de ſa maiſon champêtre de Mugelle. Il n'avoit pas un ſeul domeſtique inutile & qui ne ſervit que pour l'ornement, chacun avoit ſon emploi, & ne s'enquétoit point de ce que faiſoient les autres.

Il ne paroiſſoit pas que Coſme de Medicis eut d'autre aplication que la marchandiſe, & comme il rêüſſiſſoit admirablement, & qu'il faiſoit toûjours entrer quelque Florentin tour à tour dans la ſocieté de ſa négociation & de ſon gain, plus il lui en arrivoit plus on le beniſſoit dans la ville, bien loin d'en concevoir de l'ombrage, & il lui en arrivoit ſouvent : car il fut peut être le ſeul à qui tous ceux qui avoient négocié avec lui avoient rendu ce témoignage, que dans une ſi

longue vie qu'a été la ſienne, & pendant cinquante quatre ans de commerce continuel de toutes ſortes de choſes dans tous les marchés celebres du monde connû, il a toûjours eu le bon-heur de ne faire aucune perte, & de ne perdre jamais aucune occaſion de gagner.

Ce n'eſt pas qu'il ne dépenſât beaucoup, & mêmes plus qu'il n'étoit convenable à un particulier dans les aumônes qu'il diſtribuoit, & dans les édifices de pieté qu'il faiſoit bâtir : mais le peuple, comme j'ai déja remarqué, étoit ſi prévenu de la pensée, que ce n'étoit que de l'argent de Balthazar Coſſa, & pour éxécuter les ordres ſecrets, que ce Pape degradé lui avoit laiſſés qu'on avoit beau lui voir fonder des hôpitaux, rétablir des monaſteres déſolés par la faction des Guelphes, & en bâtir de nouveaux, on loüoit la pieté de Coſme de Medicis, & l'on ne pénétroit pas plus avant dans le fond de ſon cœur. Il vécut de la ſorte juſqu'à l'extréme vieilleſſe ſans en ſouffrir les incommodités, & mourut entre les bras de ſes amis. * Il fut enter-

* *Comus Medicis ſitus eſt decreto publi o Pater Patriæ.*

ré dans l'Egliſe de S. Laurent qu'il avoit fait bâtir, où le public lui érigea une eſpece de mauſolée au frontiſpice duquel il y avoit écrit en Latin, *Cì git Coſme de Medicis, ſurnommé Pere de la Patrie par ordre de la République.*

Il laiſſa un fils appellé Pierre, qui n'avoit qu'une ſeule des bonnes qualités de ſon pere, ſçavoir celle de ménager ſon bien. Il n'avoit ni l'eſprit d'en acquerir, ni l'ame capable des affaires publiques. Elle étoit toute repliée en elle méme & dans ſon domeſtique, comme ſi la nature ne lui eût point donné de plus vaſte étenduë. Ce n'eſt pas qu'on eût rien oublié de ce qui pouvoit ſervir à l'étendre & à lui faire prendre un vol plus haut: Car le fameux Poggio s'étoit chargé de ſon éducation, lui avoit donné les preceptes de la langue Greque & de la Latine; il avoit eſſayé de le rendre philoſophe, mais voyant que ſon intelligence n'étoit pas capable des choſes ſerieuſes, il avoit abaiſſé la Majeſté de ſon ſtile, juſqu'à compoſer des livres de contes aux heures perduës.

Il ne s'étoit pas ſoucié d'y méler une infinité de circonſtances deshonêtes,

parce qu'il ſçavoit bien que c'étoit là le dernier ſecret pour diſſiper l'engourdiſſement de ſon diſciple. Cependant Pierre de Medicis étoit toûjours demeuré dans ſa premiére lenteur. Il n'avoit compris que les choſes de ſa portée, & quoi qu'il ne manquât ni de curioſité, ni d'aplication aux plus ſublimes, il n'y avoit jamais pû ateindre. En un mot, il ſembloit n'étre né que pour renouveller en ſon temps & dans ſa Republique l'exemple du fils du vieux Caton, dont uſoient les Romains pour montrer l'extréme diference qu'il y avoit d'ordinaire entre les grands hommes & les enfans qu'ils laiſſoient aprés eux. Et en éfet, non ſeulement Pierre de Medicis n'avoit pas les vertus de ſon pere, mais il n'en avoit même ni la bonne mine, ni la vigueur du corps La goute qui avoit commencé à le tourmenter dés l'âge de quinze ans lui avoit preſque ôté l'uſage des piés & des mains, & l'avoit reduit à ne ſortir du logis que pour ſe faire porter en litiere à Mugello.

Son pere avoit bien préveu que ces imperfections naturelles ſaperoient tous les fondemens qu'il avoit jettés

de la grandeur de ſa Maiſon, & s'étoit mis en devoir d'y remédier en toutes les manieres que ſa politique le lui ſuggeroit : car au dedans il y avoit aquis des amis dans tous les ordres de la Republique, & il avoit engagé ces amis à le maintenir par une liaiſon d'interêts qui ne pouvoit être ni plus étroite, ni plus néceſſaire. Il avoit choiſi quelques uns d'entr'eux pour lui ſervir de conſeil, & deſtiné les autres á l'éxécution de ce qu'il faudroit entreprendre de plus délicat ou de plus hardi, ſelon la diverſité de leur génie & de leur profeſſion. Au dehors, il l'avoit alié avec les deux plus grandes Puiſſances qui fuſſent alors en Italie, ſavoir Ferdinand d'Arragon Roi de Naples, & Galeas Sforce Duc de Milan. Et comme il étoit certain que l'Italie en général n'avoit rien à craindre tant que ces deux Princes agiroient de concert, il n'étoit pas moins indubitable que l'Etat de Florence en particulier ne ſoufriroit aucune altération, tant qu'ils y voudroient maintenir par leur autorité le gouvernement qui s'y trouvoit établi.

Avec toutes ces précautions neanmoins

moins Coſme de Medicis n'eut pas plûtôt les yeux fermés qu'il s'éleva dans Florence contre ſon fils une faction plus redoutable ſans comparaiſon, que n'avoit été celle des Perruccy. On ne ſçaît pas bien qui la commença, mais les Pitty étoient d'une des plus illuſtres Maiſons de Florence, & les plus ſavans n'en connoiſſoient point de plus ancienne. Ils ne cédoient en richeſſes qu'à celle de Medicis, & la jalouſie qu'ils avoient d'elle venoit de ce qu'à la reſerve de cette ſorte de biens qu'aportent le hazard, l'induſtrie & le ménage, ils la ſurpaſſoient en tous ceux qui viennent de la naiſſance & de la vertu. Ils étoient trois freres & ſept couſins germains de même nom, qui avoient tous mêlé la profeſſion des armes avec l'étude des belles lettres. Et comme les ouvrages de Vers & de Proſes, qui reſtent encore de leur façon ſont des preuves autentiques de la beauté de leurs géniés, l'hiſtoire des guerres civiles, qui troublerent le Royaume de Naples ſous Ferdinand le Vieux fait un recit ſi avantageux de leur valeur qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils euſſent de la peine

à soufrir de se voir préferer dans l'administration des afaires publiques un homme tel que Pierre de Medicis, dont le pere s'étoit tiré seulement de l'ordre des simples Gentils hommes, qui étoit presque l'unique de son nom, & qui n'avoit en son particulier ni l'esprit assez fort pour donner des conseils à la République, ni les piés en état de courir, où le service de sa Patrie pouvoit l'apeler, ni les bras assez vigoureux pour la défendre de ses énemis.

Voilà ce qui fit passer les Pitty de l'aversion des Medicis, & du mépris de la personne de Pierre jusqu'à s'en défaire. Il n'étoit pas possible d'en venir à bout, par une autre voïe que par celle de l'assassinat, & les mesures en furent prises pour le temps qu'il reviendroit de sa maison des champs, où il s'étoit fait porter pour goûter les delices de la belle saison dont ses infirmités ne lui défendoient pas l'usage. Sa maison de Florence étoit située au bas de la ville, proche d'une porte dont les conjurés se saisirent pour y faire leur coup. Ensuite ils devoient mettre la tête de Pierre de Medicis au

bout d'une lance, la porter par les ruës, & crier liberté, attrouper ceux de leur faction, & les mener droit à la Maiſon de ville, y convoquer le peuple, faire dépoſer les Magiſtrats, & en mettre d'autres en leur place, qui banniroient tous ceux de la Maiſon de Medicis qui leur étoient ſuſpects, & leur donneroient la confiſcation des richeſſes qu'elle avoit amaſſées.

L'on mit des eſpions en campagne pour découvrir l'heure & le jour du retour de Pierre de Medicis, & on le ſçût à point nommé. Les aſſaſſins prirent leur poſte, & Pierre qui étoit dans une litiere ſuivi de deux domeſtiques ſeulement s'aloit mettre entre leurs mains, quand par un caprice d'eſprit, ou par un ſecret preſſentiment du péril qui le menaçoit, il lui prit envie avant que de ſe retirer chez lui, de paſſer par la maiſon d'un de ſes amis nommé Lanti, qui demeuroit juſtement au haut, c'eſt à dire, à l'autre extrémité de la ville, ſans autre deſſein pourtant que de le ſurprendre par une viſite imprévuë & de s'entretenir quelques heures avec lui. Il tourna donc de ce côté-là, & trouva Lanti qui le

retint à ſouper malgré lui, & le renvoïa ſi bien acompagné, parce qu'il étoit déja nuit, qu'il n'y avoit pas moïen de lui faire d'inſulte.

Les aſſaſſins qui l'atendoient hors les portes de la ville proche ſa maiſon ſous prétexte de travailler leurs chevaux, voïant la nuit venuë abandonnerent leurs poſtes, & rentrerent dans la ville, ſe coulerent ſur les avenües de la maiſon de Pierre de Medicis. Mais comme il y en avoit pluſieurs & qu'il faloit par conſéquent qu'ils ſe diviſaſſent pour les garder, Pierre de Medicis retournant chez lui ne trouva que trois ou quatre hommes armés qui le reconnurent bien, mais ils le laiſſerent paſſer ſans lui rien dire, parce qu'ils le voïoient en trop bonne poſture pour étre ataqué. Ils leverent leurs camarades de ſentinelle & ſe retirerent au rendez-vous, où il fut réſolu qu'ils retourneroient tout à l'heure même dans la Romagne, d'où les Pitty les avoient mandés, à la reſerve de l'un des leurs qu'ils laiſſerent à Florence pour toucher l'argent qui leur avoit été promis. Il y eut une longue conteſtation ſur ce païement, parce

que le député des aſſaſſins prétendoit recevoir la ſomme entiere dont ſes complices étoient convenus pour commettre le meurtre : & ſa raiſon étoit qu'il n'avoit pas tenu à eux qu'il n'eût été fait, qu'ils s'étoient mis en devoir de l'exécuter qu'ils avoient couru riſque d'être pris, & que comme la faute étoit toute entiere du côté des Pitty ; qui n'avoient pas aſſez bien pris leurs meſures, il n'étoit pas juſte, que ceux qui n'y avoient rien contribué en euſſent une moindre recompenſe. Les Pitty au contraire ſoûtenoient que le coup n'ayant point manqué par aucune lâcheté ou negligence qui leur pût être reprochée, mais par un pur caprice de la fortune qui leur avoit enlevé la victime ſur le point qu'elle devoit être immolée, ils ne pouvoient être taxés qu'à la moitié de la ſomme qu'ils avoient promiſe. Ils ofroient neanmoins de la païer toute entiere, & même de la conſigner en main tierce, au cas que la partie ſe renoüat pour une autrefois. Le député repliquoit que ſes camarades ne refuſoient pas de ſe rengager

dans le même deſſein, mais que pour cela il faloit faire un autre traité, auquel il n'avoit aucun ordre d'entendre auparavant qu'ils euſſent été entierement ſatisfaits du premier. Là-deſſus la converſation s'échaufa : mais comme la partie n'étoit pas égale le député qui avoit de l'eſprit aprehenda que les Pitty, dont il connoiſſoit le pouvoir dans Florence, ne le fiſſent arrêter, & ne lui procuraſſent même quelque choſe de pis pour ſe délivrer tout d'un coup de ſes importunités.

Et en éfet, il s'étoit engagé dans un aſſez mauvais pas, mais il eut l'adreſſe de s'en retirer. Il feignit de ſe radoucir peu à peu, & d'entrer dans les ſentimens des Pitty. Il ne leur demanda que le temps de s'aboucher avec ſes camarades pour les diſpoſer à un nouveau projet. Les Pitty le laiſſerent aler avec dautant plus de facilité qu'ils étoient perſuadés, qu'il ſeroit bien-aiſe de revenir dans quelques jours avec ſes camarades pour gagner l'argent qu'il refuſoit alors. Mais au lieu de ſortir de la ville il ala droit

au logis d'un homme de ſa connoiſſance qui frequentoit Pierre de Medicis, & le pria de lui aler dire que s'il vouloit obtenir ſa grace & lui faire donner la recompenſe que la Republique avoit ordonné à ceux qui découvriroient des conjurations contre l'Etat, il lui en révéleroit une de grande importance & où ſa perſonne étoit intereſſée.

Pierre de Medicis crût qu'il ne faloit pas négliger cette ofre, parce qu'il étoit déja bien informé qu'il avoit paru le jour précédent dans ſon quartier un aſſez bon nombre de cavaliers armés, outre qu'il avoit vû lui même ſon logis inveſti. Il aſſembla ſes amis, qui lui conſeillerent d'accorder encore plus qu'on ne lui demanderoit. La remiſſion fut expédiée en ſecret au député des aſſaſſins, qui toucha par avance la ſomme deſtinée aux délateurs. On lui laiſſa prendre toutes les precautions, que la défiance naturelle à cette ſorte de gens lui inſpiroit, & l'on apprit enſuite toutes les circonſtances du projet des Pitty, qui furent ſaiſis & confrontés. On eſſaïa de porter les Magiſtrats à la derniere rigueur

contr'eux, mais la crainte que leur ſuplice n'excitât la ſédition parmi le menu peuple qui les adoroit, l'emporta ſur la qualité de leur crime, & ſur les ſolicitations de tout ce qu'il y avoit de gens à Florence, atachés aux interêts de la Maiſon de Medicis. On eut beau remontrer aux Magiſtrats par des harangues étudiées que les Pitty n'avoient pas commencé par là d'entreprendre des crimes, & qu'il y avoit déja long-temps qu'ils en méditoient un des plus énormes, qui étoit de machiner contre la liberté de la Patrie, qu'il n'en faloit pas d'autre preuve que la maiſon qu'ils avoient bâtie dans l'endroit le plus éminent de la ville, puiſqu'elle avoit plûtôt la figure d'une forteresſe réguliere que d'une retraite de ſimples bourgeois. Cela ne ſervit qu'à faire ordonner, que la maiſon ſeroit raſée, & ceux qui l'habitoient banis pour toûjours de l'Etat de Florence, ſans eſpoir à leur poſtérité d'y jamais rentrer. Cét arrêt ainſi moderé produiſit l'éfet qu'ont d'ordinaire ceux de cette nature, je veux dire, qu'il irrita le mal, au lieu qu'il le devoit guérir. Il ofenſoit les Pitty dans la partie

la plus ſenſible qui étoit celle de l'honneur en les flétriſſant, pour avoir conſpiré contre leur Patrie, & cependant il ne leur impoſoit que la plus légére des peines que méritoit un atentat ſi criminel. Il les chaſſoit de leur mãiſon, & les obligeoit à mener deſormais une vie vagabonde, & cependant il ne leur retranchoit aucune des commodités qu'ils avoient d'y rentrer par la force des armes. En un mot on déchainoit des lions, & on lâchoit des ſangliers ſans leur avoir arraché ni leurs grifes, ni leurs défenſes.

Auſſi le Magiſtrat de Florence ne fut pas long-temps à s'apercevoir du mauvais pas, où ſa fauſſe clémence l'avoit engagé : mais il étoit déja trop tard pour y remédier : car les Pitty aprés avoir fait paſſer tous leurs éfets à Veniſe s'y étoient retirés avec une nombreuſe ſuite de tous les ordres de Florence, qui n'avoient pas voulu les abandonner dans leur diſgrace. Ils avoient été joints ſur le chemin par les Ferruccy, les Barbadoze, les Strozzy, les Albizzy & les autres que la conjuration formée contre Coſme de Medicis avoit abandon-

nés dans une ſemblable infortune. Tant d'illuſtres malheureux enſemble compoſoient une troupe qui n'étoit pas à négliger, parce qu'elle avoit été groſſie par les plus vaillans hommes de la Toſcane, ſur un bruit que les Pitty avoient fait courir adroitement qu'on ne les puniſſoit pas tant pour leurs crimes que pour celui de leurs peres. On ſçavoit en Italie, que leurs ancêtres avoient toûjours favorisé en cachete le parti des Guelphes, quoi que la République de Florence ſe fût hautement déclarée pour celui des Gibelins. Et comme il n'y avoit plus perſonne en Toſcane qui oſât ſe mettre à la tête de ces factions depuis la derniere plaïe que Caſtracany lui avoit faite, ceux qui en étoient n'avoient point de demeure fixe, & paſſoient leur vie dans l'exercice continuel des armes & du brigandage, afin d'être mieux en état de la défendre contre les Gibelins qui la leur ôtoient impitoiablement dés qu'ils tomboient entre leurs mains.

Ces gens n'eurent pas plûtôt avis de

l'exil des Pitty, qu'ils ſe perſuaderent que c'étoit pour la cauſe commune, & ce qui acheva de les confirmer dans cette opinion fut, qu'ils les virent ſe retirer du côté de Veniſe : car comme cette République avoit toûjours été conſtante pour le parti des Guelphes, ils ne douterent plus qu'on n'alât travailler à les rétablir, & prirent la même route, afin de ſe joindre à leurs prétendus libérateurs.

Mais le Senat de Veniſe avoit bien d'autres penſées ſur une ſi favorable conjoncture, que la fortune lui préſentoit. Il y avoit déja quelques années qu'il s'étoit dégoûté de ſa vieille politique, qui conſiſtoit à s'agrandir du côté de la mer, ſoit qu'il en eût été rebuté par les obſtacles qu'il y avoit rencontrés de la part des Génois, ſoit qu'il déſeſperât déja de ſe conſerver l'Empire du Golfe Adriatique contre d'auſſi formidables adverſaires qu'étoient les Ottomans, ſoit enfin qu'il fût poſſedé de cette eſpece d'inconſtance en fait de gouvernement, dont les Républiques ne ſont pas agitées avec moins de violence que les Monarchies quoi qu'elles ne le ſoient pas ſi ſouvent.

Il avoit tourné ſes deſſeins du côté de terre ferme, & s'étoit figuré que la conquête d'Italie ne lui ſeroit pas impoſſible en l'ataquant par les mêmes voïes dont les Romains s'étoient autrefois ſervis pour s'en rendre les maîtres. Je veux dire en profitant des diviſions qu'ils trouveroient parmi les Italiens, & même en les fomentant, au lieu qu'ils étoient auparavant les premiers à les éteindre.

Je ſçai que ce deſſein n'étoit pas juſte, & les rigueurs tiraniques dont on uſa pour l'exécuter le témoignerent aprés: * mais il me ſemble que les Hiſtoriens d'Italie en parlent avec trop d'aigreur, quand ils le traitent de chimerique: Car aprés tout les Venitiens étoient alors en meilleure poſture que n'avoient été les Romains, quand ils l'entreprirent. Ils étoient maîtres abſolus de leur Golphe, & perſonne, non pas même l'Empereur, ni le Roi de Naples, n'oſoient le traverſer ſans leur congé. L'île de Candie qu'ils poſſedoient toute entiere en étoit la clef du côté du Levant, qui étoit le plus dangereux; & la fortune pour les mettre

* *Paul Iove, Guiſchardin, Alberti, & Mongino.*

mieux à couvert des entrepriſes des Infidéles, venoit de leur donner le fameux Royaume de Chipre, dont ils s'étoient emparés par des intrigues qui fourniroient une ample matiére à des Anecdotes s'ils ſe trouvoit une plume aſſez hardie pour l'oſer entreprendre. Ils n'étoient pas moins puiſſans en terre ferme, puis qu'outre la meilleure partie du Frioul, de l'Iſtrie & de la Dalmatie, & le plus delicieux terroir de la Lombardie qu'ils tenoient ils avoient mis le pié dans le Royaume de Naples par le moïen des places maritimes, que le Roi Ferdinand avoit été contraint de leur engager pour ſoûtenir la guerre civile contre ſa Nobleſſe. Ils s'étoient aprochés du Ferrarois par le Polezain du Rovigo : ils avoient acheté les plus fortes places de la Romagne, par le moïen deſquelles ils tenoient en échec les petits tirans qui poſſédoient le reſte de cette petite Province : ils avoient jettè le Marquis de Mantoüe dans une dépendance aveugle de leurs volontés, & la République de Génes ne ſe défendoit plus contr'eux avec la même vigueur qu'auparavant, depuis que les ſéditions

tions dont elle étoit ttavaillée l'avoiét contrainte à rechercher une protection étrangere. Le Duc de Milan ne pouvoit conſerver la ſouveraineté que ſon pere avoit aquiſe qu'en perſéverant dans leur alliance, & ſi le Duc de Savoïe n'avoit rien à craindre directement de leur côté, ſes Etats n'étoient pas hors de l'irruption des troupes qu'ils avoient permiſſion de lever dans les plus proches Cantons des Suiſſes & parmi les Griſons.

Il ne reſtoit plus que les Républiques de Florence, de Sienne & de Lucques où les Venitiens n'euſſent point d'accés, & comme ils en penſoient trouver par le moïen des Pitty qui recherchoient leur protection, ils l'acorderent facilement dans l'eſpoir que la guerre civile qui s'aloit alumer dans la Toſcane leur feroit naître l'occaſion de s'emparer de Piſe, ou de quelqu'autre place de la mer Thiriene, d'où par le nombre des vaiſſeaux qu'ils avoient plus grand qu'aucune autre puiſſance de l'Univers, il leur ſeroit facile de ruiner le commerce de Génes, & de ſe rendre maîtres de celui que la France, l'Eſpagne & les Païs-Bas fai-

ſoient ſur la mer Mediterranée.

Dans cette vûë ils acueillirent les Pitty d'un air plus magnifique qu'ils n'avoient acoûtumé de recevoir les autres exilés, & quoi que le prétexte de leur regal fût de témoigner quelque ſorte de reconnoiſſance envers une famille dont ils avoient tiré tant de Colonels & de Lieutenants Généraux de leurs armées: Ceux qui ſe piquoient toutefois de connoître plus à fond la politique du Senat aſſûroient qu'il y avoit du miſtere dans cette reception, & que la conſidération du paſſé n'étoit pas la ſeule qui le faiſoit agir.

Quoi qu'il en ſoit les Pitty furent défraïés à Veniſe au dépens du public juſqu'à ce qu'ils euſſent achevé de s'établir, & quoi qu'on ne leur dit rien de poſitif pour les confirmer dans la réſolution qu'ils avoient priſe de porter la guerre dans le centre de leur Patrie; on n'oublia aucune des voïes indirectes qui pouvoient contribuër à ce deſſein. On leur fit entendre par des Emiſſaires apoſtés que le Senat vivoit en paix depuis pluſieurs années avec la République de Florence, & qu'il avoit de plus contracté une aliance avec el-

le, qu'il ne pouvoit rompre ſans perdre la reputation de probité qu'il avoit aquiſe, & ſans exciter un ſcandale général par un violement ſi manifeſte du droit des gens; que cette alliance engageoit bien mutuellement les deux Républiques à ne donner aucune aſſiſtance à leurs énemis & à ne ſe méler en aucune maniere du ſétabliſſement de ceux qu'elles avoient banis: mais qu'elle n'ôtoit point au Senat la liberté qui lui étoit naturelle de diſpoſer de ſes troupes; qu'il avoit ſur pié la plus belle armée & la mieux diſciplinée de la Chrêtienté, & qu'il avoit de plus atiré à ſon ſervice par une penſion exceſſive ce fameux Barthelemi Coliogne à qui depuis la mort de François Sforce, perſonne ne diſputoit la qualité du plus grand Capitaine de l'Europe; qu'encore que le Senat eût tous les ſujets du monde d'étre ſatisfait de ſes ſervices, il n'y avoit pourtant pas d'inconvenient à lui retrancher ſa penſion, ſous prétexte de la profonde paix dont joüiſſoit alors la République par mer & par terre, ou de la diminuër de telle ſorte que ce Géneral ne voudroit pas ſe contenter

de ce qui reſteroit; qu'en l'un ou l'autre de ces deux cas, il pourroit honnêtement quiter le ſervice & prendre le parti qui lui ſeroit le plus avantageux; que le même prétexte ſerviroit pour licentier la meilleure partie de l'armée Venitienne, & que l'on pouroit traiter par avance avec les Oficiers des troupes qu'on leur déſigneroit, & les retenir pour le temps qu'ils ſeroient caſſés.

Les Pitty entendirent à demi-mot ce qu'on leur vouloit dire, & s'étant aſſemblés avec les principaux des Guelphes, ils convinrent que l'expédient qu'on venoit de leur ſuggerer étoit en éfet le plus capable de les rétablir dans leur Patrie, parce que comme la République de Veniſe étoit alors le plus riche Etat de l'Europe, & qu'elle faiſoit toucher à ſes ſoldats de plus groſſes montres que celles qui leur étoient ofertes par toutes les autres puiſſances Chrêtiennes; elle avoit toûjours par conſéquent les meilleures troupes, & ſe maintenoit par ce moien en la reputation de rcüſſir en ſes projets. Il fut donc réſolu que les Pitty mettroient leurs éfets en gage

pour trouver de l'argent comptant ; qu'ils feroient ſonder Coliogne & les autres Oficiers des compagnies qui leur avoient été marqués, & que s'il leur prométoit de combatre ſous leurs enſeignes avec les mêmes apointemens au cas que la Rêpublique de Veniſe vint à les licentier on emploiroit les mêmes Emiſſaires pour les retenir.

Cette négociation ſecrete eut tout le ſuccés que les Pitty déſiroient. Coliogne qui avoit déja preſſenti le deſſein du Senat donna des aſſurances de ſon ſervice, & ſe chargea même de ſolicíter les Oficiers qui ſeroient réformés. Enſuite les exilés ſuplierent le Senat de leur donner quelque aſſiſtance, & on les refuſa poſitivement : mais quelque temps aprés la République fit travailler à la réformation de ſon armée. Il eſt vrai que ce ne fut qu'aprés l'avoir engagée dans ſes interêts par un traité ſecret ſous quelques enſeignes qu'elle vint à s'enrôler. Coliogne fût dégradé ; il prêta le ſerment ordinaire entre les mains des Pitty. Les ſoldats congediés ſe rangerent dans le parti que leur Général avoit choiſi, & comme il n'y avoit point alors de guerre

en Italie ceux qui vouloient s'inſtruire dans le métier des armes, ou qui n'avoient point d'autre profeſſion acourent de toutes parts pour ſe ſignaler ſous un ſi brave Capitaine. Le nombre en fut ſi grand que l'on vit en peu de temps ſur la frontiere de la Romagne & du Ferrarois la plus leſte armée qui eût paru dans l'Italie depuis que la Maiſon d'Anjou avoit été chaſſée du Royaume de Naples. Mais les Princes d'Italie étoient trop jaloux & trop intereſſés pour ne prendre pas d'ombrage d'un ſi prompt armement. La perſonne de Coliogne leur étoit trop connuë pour ne pas deviner à quelle fin il ne faiſoit pas de ſcrupule de devenir l'homme des Pitty, qui n'étoient que de ſimples bourgeois de Florence, aprés avoir exercé vingt ans la charge la plus noble & la plus briguée de l'armée Chrêtienne. Ils le tenoient pour un avanturier, en qui la fortune ſembloit montrer combien elle eſt bizarre. Il étoit né aux environs de Bergame, & ſa maiſon avoit été paſſée toute entiere au fil de l'épée dans les querelles des Guelphes & des Gibelins. il avoit mandié juſqu'à l'âge de dix-huit

ans, lors que ſe trouvant à Naples, & perſonne n'oſant lui diſputer le prix de la lutte, ni de la courſe, à cauſe de ſa prodigieuſe force & de ſon incomparable agilité, Jeanne ſeconde Reine de Naples qui n'eſtimoit les hommes que par la vigueur du corps, en avoit fait ſon mignon : mais il s'étoit bientôt laſſé de cét infame exercice, & s'étoit dérobé de la Cour pour aler faire ſon aprentiſſage au métier des armes ſous le célébre Braccio, & depuis ſous François Sforce, d'où il avoit paſſé par tous les degrés, & depuis monté juſqu'à la Lieutenance générale, lors que ce dernier Capitaine ſe fit Duc de Milan. Enſuite les Venitiens l'avoient débauché pour lui donner le commandement ſuprême de leurs armées, où il avoit aquis beaucoup de reputation, & tant de biens que l'on faiſoit monter l'argent comptant qu'il avoit amaſſé à deux cens mille écus, & cette ſomme étoit alors ſi prodigieuſe qu'on ne pouvoit s'imaginer en Italie, que Coliogne eût voulu ſe rendre ſujet des Pitty qu'à deſſein d'aſſujetir l'Etat de Florence aux Venitiens, ou de le conquerir pour lui même à l'exemple de

celui qui lui avoit apris le métier, d'où il venoit d'élever ſur de plus foibles fondemens la plus belle ſouveraineté d'Italie.

C'eſt ce qui mit l'alarme par tout depuis les Alpes juſqu'à la mer Adriatique. Les Florentins qui voïoient l'orage prêt à fondre ſur eux, firent ce qu'ils avoient acoûtumé dans les conjonctures les plus dificiles, je veux dire, qu'ils abandonnerent le gouvernement de leur ville aux amis de Pierre de Medicis qui avoient le principal interêt dans l'afaire. Ceux ci firent aſſembler le peuple, le mirent ſous les armes, chaſſerent toutes les perſonnes ſuſpectes, & firent déclarer les exilés énemis de la République. Enſuite ils leverent des troupes; & les jetterent dans les places de leur Etat, qu'ils prévoïoient devoir étre les premiéres ataquées. Mais comme il n'étoit pas poſſible d'aſſembler en ſi peu de temps une armée aſſez puiſſante pour tenir la campagne contre celle des exilés, ni d'opoſer à Coliogne un chef dont la reputation fût à peu prés égale, il falut avoir recours aux puiſſances dont le contrepoids faiſoit ſubſiſter alors ce

qu'il y avoit de libre en Italie, ſçavoir le Duc de Milan, & le Roi de Naples.

J'ai déja remarqué, que le dernier acte de la vie de Coſme de Medicis avoit été d'aquerir à ſon fils l'aliance de ces deux Princes. Mais ce qui avoit paru ſi facile ſur le tapis, & lors qu'il ne s'agiſſoit que de prometre devint preſque impoſſible dans l'exécution, tant il ſurvint d'obſtacles à la traverſe. Car d'un côté le Roi de Naples conſentoit bien de donner aux Florentins une partie des troupes deſtinées à la garde de ſon Royaume, mais il ne vouloit point qu'elles agiſſent de concert avec celles du Duc de Milan, qu'il tenoit pour ſon capital énemi, & leur défendoit d'avoir aucune communication avec elles. Il ne pouvoit pas même ſoufrir qu'elles campaſſent les unes auprés des autres, & quoi qu'on lui repréſentât que ce ſeroit les mettre à la boucherie que de les expoſer ſéparés à la merci de Coliogne, qui avoit le bruit d'être le plus vigilant Capitaine que l'Italie eût eu depuis Jules Ceſar, & de paſſer toutes les nuits à cheval pour enlever des quartiers, encore

qu'il fut tres-facile à ce Prince de les tailler en pieces l'une aprés l'autre, s'il découvroit qu'elles agiſſoient ſous diférens ordres. Ce péril quelque évident qu'il fut ne toucha pas l'ame du Roi de Naples d'une maniere auſſi ſenſible que la crainte que ſes ſoldats ne fuſſent débauchés par l'artifice du Duc de Milan, comme ils l'avoient été dans les précédentes jonctions pour faire la guerre aux Infidéles.

De l'autre côté le Duc de Milan parloit avec beaucoup de pompe du ſecours qu'il donnoit aux Florentins. Il propoſoit d'envoïer en Toſcane des troupes de pareil nombre, & en meilleur équipage que le Roi de Naples. Il paſſoit plus outre. Il ofroit de mettre à leur tête Federic d'Urbain qu'il tenoit à ſon ſervice, avec preſque les mêmes apointemens que les Venitiens avoient donné à Coligny, & qui feroit d'autant mieux la guerre à ce Général qu'il y avoit une loüable émulation entr'eux, qui les engageoit reciproquement à pratiquer tous les ſtratagêmes de l'art militaire pour ſurprendre & s'empécher d'étre ſurpris. Mais il prétendoit avant toutes choſes

que le Roi de Naples l'obligeât à n'envoïer point d'armée navale dans la riviere de Génes capable de donner de la jalouſie aux Milanois, à quoi le Roi de Naples avoit d'autant plus de peine à ſe réſoudre qu'il étoit extraordinairement irrité contre les Gênois qui avoient apuïé la revolte de ſes Barons, & qu'il lui étoit d'ailleurs infiniment ſenſible de recevoir la loi de ſon énemi pour l'obliger à défendre un alié.

Cependant les amis de Pierre de Medicis ajuſterent ces diferens plûtôt qu'on n'eût pensé, & propoſerent un temperament dans lequel le Roi de Naples, & le Duc de Milan trouvoient également leur conte. Ils aſſurerent le Roi de Naples, que ſes troupes ne ſeroient emploïées qu'à la conſervation de Piſe & de ſon territoire, où elles ne ſeroient point obligées de recevoir de compagnon; ce qu'il accepta, & les fit partir en diligence ſous la conduite de Galeas de S. Severin. Enſuite on prit ſi bien le temps de l'ataquer par ſon foible, qui étoit la vanité, & de lui repréſenter combien il lui ſeroit glorieux de ſacrifier un déſir de vengeance, quoi qu'il fut legitime, au ſa-

lut de ſes alliés ; & qu'elle flétriſſure au contraire recevroit ſa reputation s'il empéchoit les Génois d'aſſiſter les mêmes Florentins par la guerre qu'il leur aloit déclarer, que ce Prince donna parole de ſuſpendre ſon reſſentiment juſqu'à ce que la paix fut rétablie dans la Toſcane. Ainſi le Duc de Milan n'aïant plus de prétexte pour diferer la marche de ſes troupes auxiliaires, & les amis de Pierre de Medicis aïant achevé de le gagner par l'ofre qu'ils firent de lui donner le principal honneur de la défenſe, en confiant à ſes gens de guerre la garde de Florence. Même il dépécha Federic d'Urbain en diligence, pour donner ordre à fortifier les faux-bourgs, & le fit ſuivre par des Compagnies choiſies de cavalerie & d'infanterie dans un équipage ſi leſte qu'on n'avoit rien vû de ſemblable en Italie depuis qu'elle avoit été ravagée par les Nations Barbares. Il n'y avoit point de Cavalier qui ne fit mener un cheval de main, & qui n'eut des armes enrichies de tout ce que le luxe avoit alors inventé de plus rare. Les caſques & les corcelets qui ſervoient à l'infanterie étoient gravés. On y voïoit des

chifres & des deviſes qui marquoient les amours ou les principales avantures de chaque fantaſſin. La lame des épieux étoit ornée de groſſes houpes d'or en broderie, & les guidons & les enſeignes étaloient ce que l'éguille avoit de plus fin.

Ces ſoldats entrerent dans Florence en poſture de triomphateurs plûtôt que d'auxiliaires, & leur préſence fit changer à Coliogne le deſſein de s'en aprocher. Mais les amis de Pierre de Medicis, qui les voïoient trop bien friſés, & trop aſſidus au bal pour en avoir bonne opinion crurent qu'il ne faloit pas tant ſe fier à leur valeur qu'on ne mit ſur pié d'autres troupes. Ils ſavoient que l'Etat Eccléſiaſtique avoit toûjours été la pepiniere des gens de guerre, & que les deux plus illuſtres familles de cét Etat, ſavoir les Colonnes & les Urſins s'étoient acoûtumés depuis trois ſiécles à mener des corps de milice au ſervice de ceux qui vouloient ataquer ou ſe défendre de leurs énemis, ſans ſe mettre autrement en peine ſi la cauſe du parti qui les apeloit étoit juſte, & ſans examiner autre choſe, que le plus ou

moins des appointemens qui leur étoient oferts. Ils réſolurent de les gagner, & commencerent par celle des Colonnes, qui ne ſe fit pas beaucoup prier de traiter avec eux pour deux raiſons. La premiere conſiſtoit en ce que s'étant atachée à la fortune des Rois de Naples, elle ſuivoit égalemẽt l'inclination & l'interêt du Roi Ferdinand, en ſe déclarant pour la République de Florence contre celle de Veniſe, parce que ce Prince s'étoit proposé en toutes manieres d'empécher l'agrandiſſement des Venitiens, & ſouhaitoit d'ailleurs que l'on publiât par toute l'Europe que c'étoit lui qui maintenoit le calme d'Italie, en ôtant aux ambitieux les moïens de s'agrandir aux dépens des autres. La ſeconde raiſon étoit, que la Maiſon des Colonnes s'étoit toûjours vûë en butte à la vengeance des Papes, depuis que Siccara l'un de ſes plus ſignalés Câpitaines avoit ſurpris Boniface VIII. dans Agnania. Cette perſécution l'avoit jeté dans le parti des Gibelins, & lui faiſoit traiter d'énemis tous ceux qui s'étoient déclarés pour les Souverains Pontifes. Ainſi elle ſe voïoit obligée d'agir contre

les banis de Florence, puiſqu'ils étoient apuïés par les Guelphes, & que d'ailleurs elle ne pouvoit douter que le nouveau Pape qui venoit de prendre le nom de Sixte IV. ne contribuât de tout ſon pouvoir à la ruine de la Republique de Florence, qui ſervoit d'azile à tant de petits tirans, qui s'étoient emparés des meilleures places de la Romagne, & du Duché de Spolette.

Il y eut plus de dificulté d'atirer la Maiſon des Urſins: car comme elle étoit énemie irréconciliable de celle des Colonnes, il lui ſufiſoit de la voir engagée dans un parti pour ofrir auſſitôt ſon ſervice au parti contraire. On ne laiſſa pas neanmoins d'obliger Virginie, qui étoit le chef à une négociation dont il ne ſortit pas auſſi libre qu'il y étoit entré. On lui tendit un piege dont il ne ſe défioit pas, & on lui propoſa d'abord le mariage de ſa fille qui n'avoit que douze ans avec Laurent de Medicis fils aîné de Pierre, qui n'en avoit pas encore quinze. Virginie quoi que l'aîné de ſa Maiſon n'en étoit pas plus riche: ſes profuſions avoient achevé de diſſiper ce qui étoit

reſté du ravage des énemis, & les dettes qu'il avoit contractée ſurpaſſoient déja la juſte valeur de ſes terres. Il n'y eut donc rien de ſurprenant lors qu'on lui vit préter l'oreille à une propoſition aſſaiſonnée de tout ce qui en pouvoit adoucir l'inégalité. On lui prêta de l'argent pour s'aquiter de tout entiérement, & l'on ſtipula qu'il n'en païeroit l'interêt de dix ans. On prit ſa fille ſans dot, on aſſura à ſa famille en cas de diſgrace une retraite prés l'Etat Eccleſiaſtique, & ce qui lui fut le plus avantageux dans la ſuite, quoi qu'il en fit alors peu d'état, on lui donna un gendre jeune à la vérité, mais qui paroiſſoit déja devoir étre un jour le premier homme de ſon ſiecle. Les nôces ne s'en firent pas avec beaucoup de pompe, parce que la conjoncture n'y étoit pas propre. Il y eut pourtant force Epitalames, entre leſquels celui d'Ange Politien qui n'étant que de l'âge du marié faiſoit des vers dignes du ſiecle d'Auguſte fut le mieux reçû. Peû de jours aprés le bruit de l'aproche de Coliogne enléva le jeune Laurent d'entre les bras de ſon épouſe, & le fit monter à cheval pour ap-

prendre l'art militaire ſous la diſcipline de ſon beau pere.

La guerre neanmoins ne s'échaufa pas beaucoup au commencement, quoi que les troupes fuſſent en état d'agir des deux côtés. Et ceux qui connoiſſoient l'humeur impatiente & extraordinairement active de Coliogne, ne pouvoient concevoir pourquoi ſon armée étant la plus forte & la plus aguerrie, il s'amuſoit à déſoler le plat païs, & à s'emparer des petites places au lieu de ſe préſenter en bataille à la vûë de Florence, & de fatiguer les troupes Milanoiſes, qui ſembloient déja toutes prêtes à ſe débander, puis qu'on les avoit commis à la garde des fauxbourgs. Mais ils ne ſavoient pas que Coliogne avoit plus d'une corde à ſon arc, & qu'il ne vouloit emploier la force qu'aprés avoir épuiſé tous les ſtratagemes de ſon métier.

Les Florentins ne s'étoient point aviſés de chaſſer de leur ville tous les parens des exilés, & ſoit que le nombre en fut trop grand pour le faire avec ſûreté, ſoit que l'on n'oſât pas dans une conjoncture ſi périlleuſe agir avec toute la ſévérité des loix, contre des gens

qu'on préſumoit innocens, on n'avoit rien dit à ceux qu'on ne ſoupçonnoit d'aucune intelligence ni liaiſon particuliere avec leurs proches. Cependant la guerre ne ſe fit pas plûtôt ſentir ſur la frontiere que l'on aperçût des changemens parmi le peuple qui devoient néceſſairement étre fomentés par quelques énemis domeſtiques. Il ſe plaignit des incommodités qu'il n'avoit pas encore ſenties, il s'acoûtuma à parler de la puiſſance des banis, & à multiplier le nombre de leurs ſoldats. Enfin il s'émancipa juſqu'à ſoûtenir qu'ils avoient été punis avec trop de ſévérité, & qu'il éroit bien juſte que ceux qui s'opoſoient à leur rapel fiſſent tous les frais de la guerre.

Ces bruits étoient trop publics pour ne venir pas aux oreilles de Pierre de Medicis, & comme il avoit l'eſprit trop foible pour y remédier, il en conçût une eſpece de chagrin acompagné de deſeſpoir qui lui donna la fiévre. Les Pitty au contraire qui recevoient à tous momens des avis certains de tout ce qui ſe paſſoit à Florence, commencerent à ſe flater de l'eſpoir d'un prochain rétabliſſement. Ils alerent à

la tente de Coliogne & l'informerent des cabales de ceux de leur faction. Ils l'avertirent que le mécontentement du peuple étoit ſur le point d'éclater, & qu'il n'atendoit plus rien ſinon qu'on lui en fit naître l'ocaſion par l'aproche de l'armée.

Coliogne étoit trop habile pour ne pas connoître l'importance de ce qu'on lui diſoit, & trop intereſsé pour refuſer une marche qui dans toutes les aparences devoit le rendre le plus riche avanturier de l'Europe : car il ne ſe promettoit rien moins que le pillage de Florence ſi elle s'obſtinoit à ſa défenſe, ou une groſſe contribution dont la meilleure partie entreroit dans ſes cofres au cas qu'elle entendit à quelque acommodement. Il n'eſtimoit pas aſſez les troupes du Milanois pour ſe figurer qu'elles oſaſſent lui faire tête; & d'ailleurs il ne voïoit pas aſſez d'union entre les Florentins, ni de dépendance entre les nouvelles levées qu'ils avoient faites, & leurs chefs pour ſe perſuader qu'elles fuſſent en état de faire durer un ſiege.

Neanmoins comme il n'avoit pas un atachement ſi ferme avec les Pitty-

quoi qu'il fut à leur ſolde qu'avec ſa République de Veniſe qu'il avoit dégradé, il prit quelques jours de délai, ſous prétexte que toutes choſes n'étoient pas encore diſpoſées en ſon armée pour la faire avancer juſqu'au centre du païs énemi : mais en éfet pour avertir l'État de Veniſe du véritable état de la ville de Florence, & pour lui demander la permiſſion d'en aprocher.

La lettre qu'il écrivit en chifre fut examinée dans le Senat avec toute l'exactitude imaginable, mais non pas dans le ſens que Coligne l'avoit écrite : Car ce Général n'avoit d'autre deſſein que de ſervir ceux qui le tenoient à leur ſolde, dans une conjoncture, où il trouvoit ſon conte auſſi bien qu'eux. Au lieu que les Venitiens ne ſe propoſoient directement que l'interêt de leur Republique, & ne conſidéroient celui des Pitty, qu'en ce qu'il avoit de commun avec le leur. Ils ne jugeoient pas qu'il fut avantageux à leur République, que Coligne s'avançât juſqu'à la vûë de Florence, parce que s'il en devenoit Maître, il ſeroit obligé de la laiſſer au pouvoir des

Pitty, qui vrai-ſemblablement ne lui voudroient pas ravir ſa liberté, bien loin de l'aſſujetir aux loix d'une autre Republique. Et ſi le même Coliogne étoit aſſez hardi pour déclarer quand il ſeroit entré dans la ville qu'il prétendoit la tenir au nom des Venitiens, outre l'horrible ſcandale qu'une action de cette nature cauſeroit dans toute l'Europe, il ne lui ſeroit pas poſſible de garder long-temps ſa nouvelle conquête, parce que les Princes d'Italie en prendroient auſſi-tôt ombrage, & travailleroient de concert à rétablir les Florentins dans la liberté dont ils joüiſſoient auparavant. A quoi les Venitiens ſeroient d'autant moins en état de s'opoſer, que n'ayant point de place ſur la côte de Toſcane, & pouvant être facilement empéchés d'y venir par terre, Coliogne n'auroit que le déplaiſir de voir avorter le fruit de ſa perfidie, & les Venitiens, le regret d'avoir inutilement proſtitué leur reputation.

Il faloit donc s'atacher à quelque entrepriſe de moindre bruit, & plus facile à réüſſir. Il faloit abandonner les Florentins étonnés par leur divi-

ſion civile, & faire cependant marcher Cologne à la conquête d'une place qui pût être ſecouruë par mer aprés la priſe, & ravitaillée de temps en temps, ſans que l'on fut obligé de paſſer ſur les terres d'autrui. Celle de Piſe étoit tout enſemble, & la plus importante d'elle-même & la plus commode pour ce deſſein. Elle avoit un territoire aſſez étendu pour y former un établiſſement durable, & des ports aſſez tranquiles pour s'y mettre à couvert durant les plus grandes tempêtes. Ses habitans étoient nés dans une averſion irréconciliable des Florentins, & par conſequent diſpoſés à tout entreprendre & tout endurer, pour n'être plus leurs eſclaves. D'ailleurs les Princes d'Italie ne s'alarmeroient pas tant d'aprendre qu'elle fut aſſiegée, parce qu'ils étoient acoûtumés à la voir changer de maître, & qu'il ſeroit plus aiſé de leur perſuader, qu'elle ſeroit renduë dans l'acommodement.

Ces conſidérations l'emporterent dans le Senat de Veniſe ſur les raiſons de Cologne à qui l'on fit entendre qu'il valoit mieux s'atacher à piſe: Il

ne fut pas dificile à ce Général d'y faire condeſcendre les Pitty ; car encore qu'ils viſſent clairement que ce n'étoit pas là le plus court chemin qu'il faloit tenir pour retourner dans leur Patrie, ils n oſerent pourtant pas témoigner tout ce qu'ils en penſoient, parce qu'ils trouvoient Coliogne trop ferme dans ſa réſolution pour étre ébranlé, & qu'il y avoit à craindre pour eux en le choquant à contretemps de perdre le fruit qu'ils atendoient de ſa valeur.

Ainſi l'ataque de Piſe fut arrêtée, & la cavalerie de Coliogne preſque toute composée d'Epirotes & d'Albanois, eut ordre de l'inveſtir, pendant que les vaiſſeaux de la République de Veniſe s'avancerent vers la côte pour y empécher le ſecours qu'on y auroit pû jetter par mer. Mais ſoit que cette cavalerie ne ſe fut pas miſe en devoir de partir auſſi-tôt qu'elle fut commandée à cauſe qu'elle avoit de la peine à quiter ſes quartiers de rafraichiſſement, ſoit que les eſpions que les amis de Pierre de Medicis entretenoient à grands frais dans le camp énemi, les euſſent avertis à point nommé de la

réſolution priſe dans le Conſeil de guerre, il arriva qu'en même temps que les troupes de Coliogne ſortoient de leurs quartiers pour aler à Piſe, celles de Naples quiterent auſſi les leurs pour prendre la même route. Et comme elles en étoient beaucoup plus proches, ſaint Severin leur Général eut le loiſir d'entrer dans la place, & de les ranger ſur les endroits les plus ſujets aux ataques imprévuës, avant que l'armée des exilés parut.

Sans cette précaution, ceux qui ſavoient la diſcipline militaire jugerent que la place auroit été priſe d'abord : Car les habitans étoient tres-mal afectionés à leur propre défenſe, & regardoient les énemis avec auſſi peu d'émotion que s'ils euſſent été les ſpectateurs d'une tragédie. Ils diſoient aſſez hautement que le pis qui leur pouvoit arriver étoit de changer de tirans. Et comme le peuple eſt fort ingenieux à ſe flater d'eſperance, quoi qu'il ſoit groſſier preſque en toute autre choſe, ils ſe figuroient qu'une révolution de quelque côté qu'elle vint changeroit infailliblement leur malheureuſe deſtinée ; d'où il étoit aiſé

aisé de prévoir que s'il n'y eût eû que les mortes-païes, entretenuës par les Florentins, qui ſe fuſſent opoſés à la premiére impétuoſité de l'énemi, il leur eût aisément paſſé ſur le ventre.

Auſſi ſaint Severin qui avoit autant d'expérience que de valeur, n'eſtima pas qu'il y eut de la ſûreté à leur confier la garde des fauxbourgs. Il les retint dans des corps de garde, ſitués au milieu de la ville, ſous prétexte que c'étoit leur donner l'emploi le plus honorable que de les obliger à veiller ſur la fidélité des habitans; & diſpoſa les troupes qu'il avoit menées ſur les lieux, où il jugeoit que l'énemi viendroit. Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture, & Coliogne ne s'amuſa pas à ſuivre la methode des Capitaines de ſon ſiécle, * qui n'ataquoient jamais une place ſans avoir fait une montre exacte de leur armée, à ceux qu'ils prétendoient aſſieger, & ſans avoir achevé le circuit de leurs murailles en ordre de bataille. Il ataqua d'abord les fauxbourgs avec beau-

Dans le dernier Livre de l'Art Militaire, Pellegrini.

coup d'impétuoſité; mais il en fut repouſſé avec tant de perte qu'il fut obligé de changer le deſſein de forcer la ville, en celui de la reduire par un ſiege. Il ne perſévera même pas longtemps dans la réſolution de s'en rendre maître par les formes: Car dés qu'il eût apris que 6000. braves ſoldats y étoient entrés commandés par un Chef experimenté, il jugeoit que ce ſeroit ruiner ſon armée ſans incommoder beaucoup les aſſiegés, de les ataquer régulierement. Il ne penſa donc plus qu'à leur retrancher les vivres, & à contraindre les troupes de Naples par un blocus, à ſortir de Piſe. Mais pendant qu'il y travailloit avec cette vigilance infatigable, qui lui avoit fait aſſujetir tant de places à la République de Veniſe, la fortune comme pour ſe moquer de lui fit naître l'ocaſion de finir la guerre à ſon avantage, lors qu'il s'étoit lié les mains, pour ainſi dire, & qu'il s'étoit mis hors d'état d'en profiter.

La goute de Pierre de Medicis étant remontée dans le temps qu'il étoit travaillé de la fiévre le fit mourir en ſi peu de jours qu'il n'eut pas le loiſir

de mettre ordre à ſes afaires. Ses amis furent d'autant plus ſurpris de ſa mort qu'ils l'avoient moins prévûë, & reconnurent par expérience que les hommes de conſidération auſſi bien que les grands arbres ne font jamais plus d'ombre que quand ils tombent : Car encore que Pierre de Medicis n'agit ni de la tête, ni de la main dans les afaires de la République de Florence. ni dans les ſiennes : encore qu'il ne connut pas même de vûë la plûpart de ceux qui s'étoient devoüés pour ſes interéts,& qui expoſoient tous les jours pour lui leurs vies & leurs fortunes, le ſeul nom qu'il portoit neanmoins étoit devenu ſi grand, & la reputation de ſes richeſſes lui avoit aquis un ſi grand nombre de perſonnes que c'étoit aſſez à la plûpart de ceux qui tiroient du ſecours de lui de ſavoir qu'il étoit au monde pour exécuter ce qu'on leur ordonnoit de ſa part. Ainſi ſervant de liaiſon à ſes amis, & de mediateur aux jeunes gentilshommes qui briguoient les principales charges, on ne pouvoit pas dire qu'il fut inutile, nonobſtant ſes infirmités

continuelles, & la foibleſſe de ſon génie. Et l'on prévoioit au contraire, que ſa mort ſeroit d'autant plus nuiſible à la République, & à ſa famille qu'il laiſſoit l'une & l'autre dans un déplorable état.

Fin du premier Livre.

Argument du ſecond Livre.

Laurent de Medicis ralie les amis de ſon pere, & rétablit les afaires de ſa Maiſon. Il va joindre avec de nouvelles troupes l'armée de Florence, & ſe trouve à la bataille, où les pieces de campagne ſont la premiére fois miſes en uſage, & les valets des deux partis éclairent avec des flambeaux. Federic d'Vrbain enleve un des principaux quartiers de Coliogne. La République de Veniſe abandonne les Pitty, & le Marquis de Mantoüe les reconcilie avec celle de Florence. Ceux de Volterre ſe revoltent. Laurent de Medicis en fait lever le ſiege, & leur pardonne, aprés les avoir contraint de ſe rendre à diſcretion. Il demande pour ſon frere Iulien un chapeau de Cardinal au Pape, qui le lui refuſe. Il s'en venge en faiſant conſumer l'armée Eccléſiaſtique devant Tiferne, & en empéchant le Neveu du Pape d'aquerir la ſouveraineté d'Immola, d'où ſe forme la conjuration des Pazzy. Iulien de Medicis y eſt tué, &

Laurent ſe ſauve. Tous les complices ſont punis, & l'Archevéque de Piſe eſt pendu à une fenêtre du Palais avec ſes habits pontificaux. Le ſeul Bandiny paſſe en Turquie. Mais le Sultan Bajazet le livre aux facteurs de Laurent de Medicis.

Les Auteurs imprimés & manuſcrits dont le ſecond Livre a été tiré.

LE Manuſcrit de Simoneta dans la galerie de la Bibliotéque du Roi. L'Hiſtoire de Veniſe du Senateur Moccégino. Le Mémorial des ſeditions arrivées à Florence ſous le gouvernement de la République. L'Hiſtoire Topographique de Volterre. Onuphre, dans la vie de Sixte IV. La Conjuration des Pazzy dans Politien, de la premiere édition du vieux Alde Manuce.

LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE SECOND.

DE toutes les Maîſons qui ſont aujourd'hui Souveraines, il n'y en a point qui ait été reduite à de plus étranges extrémités que celle de Medicis. Et la Maiſon de Medicis n'a jamais été ſi proche de ſa ruine que dans la triſte conjoncture

où le jeune Laurent en devint le chef. Comme il avoit recueilli tous les biens de ſon pere à la reſerve d'une tres petite portion, qui étoit échuë à Julien ſon cadet, pour lui tenir lieu de légitime, il en devoit auſſi porter toutes les charges, qui ne pouvoient alors être plus peſantes. Il ſe voïoit le maître de ſa famille, & le plus conſidérable citoïen de Florence à une âge où les autres ont encore beſoin de tutelle durant dix ans, & ſa jeuneſſe étoit preſque également mépriſable à ſes amis & à ſes énemis. Il ſe trouvoit engagé dans une guerre pour laquelle les biens dont il avoit hérité ne pouvoient ſufire, quoi qu'ils fuſſent immenſes. Cependant il y avoit de l'aparence qu'elle auroit de longues & de fâcheuſes ſuites, puis que la République de Veniſe s'en méloit.

Outre les énemis déclarés de ſa Maiſon qui paroiſſoient les armes à la main au nombre de plus de vint mille, il y en avoit beaucoup de cachés dans l'Etat & même dans ſa ville de Florence, qui n'étoiẽt gueres moins à craindre. Le peuple avoit témoigné d'être las de la guerre avant que d'en avoir ſoufert au-

cune incommodité, & faiſoit entendre qu'il s'acommoderoit aux dépens de ceux qui étoient la cauſe ou le prétexte de la diſcorde.

Les troupes auxiliaires croïoient que leur engagement étoit fini par la mort de Pierre de Medicis, & agiſſoient ſi lentement qu'il étoit aisé de deviner qu'elles s'atendoient d'être rapelées dans peu de jours. Le Gonfalonnier & les Magiſtrats ſubalternes commençoient à deſeſpérer de ſoûtenir la guerre, & ne penſoient plus étre aſſez puiſſans pour tenir en devoir les factieux. Les amis de la Maiſon de Medicis venoient de perdre le fondement de leur union en la perſonne de Pierre, & n'oſoient plus agir de concert dans la penſée qu'ils avoient les uns des autres qu'un chacun méditoit de faire ſon accommodement à part. Enfin le danger étoit ſi grand, & ſembloit ſi inévitable qu'il faloit les derniers éforts de la vertu la plus héroïque & la plus conſommée pour en triompher.

Cependant Laurent de Medicis l'entreprit pour ſon coup d'Eſſai. Et comme il avoit emprunté de l'hiſtoire une partie de ce qui lui manquoit du côté

de l'expérience la premiere choſe qu'il fit fut de ſe comporter en homme qui vouloit remplir non ſeulement la place de ſon pere, mais encore celle de ſon ayeul. Il aſſiſta au Conſeil dés le lendemain. Il s'y fit connoître aux amis de ſon nom pour ce qu'il y devoit étre. Il y dit ſon avis avec une maturité d'eſprit qui fut admirée, & commença par cette heureuſe adreſſe à ſe faire regarder comme un ſoleil levant. Et de fait on s'aſſembla dés l'aprés dînée chez lui, où il parla des afaires de la République & des ſiennes avec tant de prudence, d'ordre & de netteté qu'il acheva de perſuader ceux de ſon parti, qu'ils avoient plus gagné que perdu en la mort de ſon pere.

Enſuite il s'apliqua tout entier à rétablir la bonne intelligence, que cette mort avoit alterée, & à prévenir les avantages que ſes énemis en euſſent pû tirer. Il fit toucher de l'argent à toutes les troupes qui ſervoient la République de Florence, & les empécha par cette gratification de préter l'oreille aux Emiſſaires des Pitty, gagés pour les corrompre. Il fit courir le bruit qu'il y avoit des lettres interceptées,

des mêmes Pitti, qui nommoient preſque tous ceux de leur faction qui étoient reſtés à Florence pour ménager le peuple en leur faveur, & qu'on devoit bien-tôt ſe ſaiſir de leurs perſonnes pour les traiter en criminels d'Etat ; & donna tant de marques que la République vouloit procéder à leur empriſonnement, que ceux qui ſe ſentoient coupables crurent qu'il n'y avoit plus de ſureté pour eux à Florence, & chercherent ailleurs une retraite ; ce qui fit ceſſer en deux jours toutes les plaintes que l'on faiſoit du gouvernement.

Il acoûtuma le peuple à mépriſer les exilés, & à ne faire plus d'état des forces qu'ils avoient aſſemblées, en lui faiſant remarquer la faute que Coliogne avoit commiſe en s'atachant à Piſe, au lieu de marcher droit à Florence, & lui fit naître des ſujets d'agreables entretiens pour le divertir des fâcheuſes nouvelles qu'il recevoit de temps en temps que les maiſons de plaiſance étoient brûlées. Puis quand l'orage fut paſſé, que la campagne fut deſolée, il fit ſi bien comprendre aux intereſſés l'importance du tort qu'on

leur avoit fait, qu'il les rendit irréconciliables avec ceux qui en étoient les auteurs, & en fit autant de ſoldats dévoüés à la défenſe de ſon parti. Il dépécha promptemẽt des couriers à Naples & à Milan pour y donner lui mẽme la premiere nouvelle de la mort de ſon pere, & les couriers furent incontinant ſuivis par des Gentilshommes de marque & de confiance, qui obtinrent en faveur de Laurent de Medicis la confirmation des traités conclus avec ſon prédéceſſeur, & porterent de nouveaux ordres aux troupes auxiliaires d'agir vigoureuſement pour ſes interêts.

Il raſſura les Magiſtrats en les aſſurant que ce qu'il y avoit de gens de guerre dans Florence ſeroient emploïés pour les faire obeïr. Il fit comprendre aux amis de ſa Maiſon, qu'ils ne devoient point chercher ailleurs qu'en ſa perſonne le fondement de leur union, & leur fit un ſi agreable reproche d'avoir pensé à ſe diviſer que la honte leur en monta ſur le viſage. Il les remit en bonne intelligence. Il leur fit reprendre leurs premieres fonctions ſans y rien changer. Il les obligea de

ſe déclarer publiquement en ſa faveur pour les rendre plus fermes, & pour ôter aux Pitty l'eſperance de les corrompre. En un mot, il ajuſta ſi bien toutes choſes que la République ne ſoufrit aucune des revolutions dont la mort de ſon pere l'avoit menacée.

Mais avec tout cela, il lui auroit été impoſſible de ſe maintenir par ſa propre vertu ſi la fortune ne s'en fut mélée, & ſi ſes énemis au lieu de reparer la faute qu'ils avoient faite ne l'euſſent acruë par une obſtination afectée à contre-temps. Toutes les régles de l'art militaire vouloient que Coliogne, au moment qu'il eut la nouvelle de la mort de Pierre de Medicis, levât le Blocus de Piſe, & fit avancer ſon armée du côté de Florence, pour fomenter les intelligences que les Pitty y avoient conſervées, & pour étre prêts à profiter des changemens qui dans toutes les aparences ne manqueroient pas d'arriver. Les Pitty l'en conjuroient avec des inſtances qui vrai-ſemblablement le devoient fléchir. Ils lui repréſentoient que l'entrepriſe de Piſe n'étoit plus en termes de réüſſir : que le ſecours de

Naples qui y étoit entré venoit d'ôter le principal fondement, sur lequel elle étoit apuïée, en désarmant les habitans, & les dispensant des fonctions militaires; que la place ne manquoit ni de vivres, ni de munitions; qu'on ne devoit point atendre de discorde entre les soldats & les bourgeois; & que comme saint Severin étoit homme d'ordre, il apaiseroit aisément les querelles qui surviendroient entre les gens de guerre: d'où les Pitty concluoient, qu'il faloit se résoudre à passer tout l'hiver prochain devant Pise, & cependant laisser les Florentins en état d'exécuter toutes les entrepriscs qu'ils auroient formées aprés avoir afermi leur gouvernement, ou qu'il faloit s'aprocher plus prés de leur ville afin de profiter des tumultes que leurs amis ne manqueroient pas d'y exciter. Neanmoins Coligne n'eut point égard à cette remontrance, & fit voir par son obstination qu'il n'est rien de plus dangereux que de mettre ses afaires en la disposition d'une personne qui n'a pas le même interêt qu'elles réüssissent. Les ordres secrets du Senat de Venise l'emportent sur le devoir de

ce Général, & le déſir d'augmenter ſa reputation aux dépens de celle de ſaint Severin, & peut-étre encore de profiter de la rançon des plus riches Barons de Naples, qui s'étoient enfermés dans la place reduiſoit toutes ſes penſées à celle qu'il n'y entrât ni n'en ſortit rien.

Laurent de Medicis ravi du fatal aſſoupiſſement de ſon adverſaire ne perdit pas un moment du relâche qu'il lui donnoit. Il prit ſoin des afaires du dehors aprés avoir terminé celles du dedans, & donna de l'argent à ſon beau-pere, pour atirer au ſervice des Florentins, les troupes deſtinées à la garde de l'Etat Eccleſiaſtique. Il mit les Colonnes en état d'enrôler les gens de guerre Italiens, que le Roi de France & le Comte de Charollois avoient licentiés aprés la guerre du bien public: & lors qu'il ſe vit aſſez fort pour paroître en préſence de l'énemi, il ſortit de Florence en qualité de Commiſſaire général de la République, & laiſſant tout l'honneur & l'autorité ſupréme de l'armée à Federic d'Urbain, il ne reſerva pour lui que le ſoin de la faire ſubſiſter.

Federic ne fruſtra pas l'eſpérance qu'on avoit concuë de ſa valeur. Il marcha droit à Piſe avec tant de réſolution que Coliogne qui s'étoit lui méme avancé pour le mieux connoître, douta d'étre défait s'il ſe laiſſoit enfermer entre les troupes de Naples qu'il tenoit inveſties & le ſecours qui leur venoit. Pour éviter cét inconvenient qui lui avoit fait perdre toute ſa reputation, il leva le blocus avec beaucoup d'ordre, & de diligence tout enſemble. Et comme il n'avoit pas beaucoup d'eſtime pour l'armée des Florentins, parce qu'il y avoit prés de la moitié de nouvelles lévées, il ſe campa de telle ſorte, qu'il ſembloit leur préſenter la bataille. Federic d'Urbain & ſaint Severin aprés avoir joint leurs forces ne la refuſoient pas, & Laurent de Medicis fut obligé d'y conſentir, quoi qu'il prévit aſſez que c'étoit remettre à la diſpoſition de la fortune la liberté de ſa Patrie & l'établiſſement de ſa Maiſon. Les particularités de la bataille qui fut donnée ſur le bord de de la riviere de Riccardi dans le territoire de Boulogne ſont toutes dans les Hiſtoriens de Florence, à la reſerve de

deux qu'ils ont peut-étre omiſes, parce qu'ils apartiennent proprement à un Ecrivain d'Anecdotes. La premiere eſt, que Coliogne aïant inventé peu de jours auparavant la maniere de faire rouler l'artillerie en pleine campagne s'en ſervit le jour de la bataille avec un ſuccés tout à fait bizarre : car elle ne fit point d'autre éfet ſur l'armée des Florentins que d'emporter le talon de la botte du Prince Hercule de Ferrare, de quoi toute l'Italie ſe plaignit à Coliogne comme d'une contravention manifeſte aux loix de la bonne guerre, en ce que ſe défiant de la valeur de ſes ſoldats, il avoit inventé le ſécret de dérober la victoire, ne ſe ſentant pas capable de la remporter par les voïes légitimes. La ſeconde circonſtance eſt, que le combat n'aïant commencé que ſur le déclin du jour, & la nuit étant ſurvenuë avant qu'il finit, les Ecuïers & les valets de part & d'autre alumerent des flambeaux, & ſe mirent à éclairer leurs Maîtres de la même ſorte qu'ils avoient acoûtumé de faire aux tournois.

La victoire ne pancha ni d'un côté, ni

d'autre, & les deux partis aprés s'étre beaucoup laſſés, & n'avoir répandu que fort peu de ſang ſe retirerent avec un égal avantage. Mais Federic d'Urbain qui vouloit rafiner ſur la maniere de faire la guerre, qui ſe pratiquoit ailleurs alors ſans aucune ſupercherie s'aviſa de ne donner que deux heures de repos à l'armée de Florence, & de la mener enſuite ſans aucun bruit ataquer le camp des énemis. Il y arriva à la pointe du jour, & trouva les ſoldats de Coliogne tellement endormis qu'il lui fut aisé d'enlever le quartier, ſur lequel elle donna avant que les troupes deſtinées à la garde des autres quartiers ſe fuſſent éveillées & miſes en état de ſe défendre. Ce combat fut un peu plus ſanglant que celui du jour précédent. Mais comme on ne ſçavoit point encore alors en Italie ce que c'étoit de tuër des hommes qui ne ſe déféndoient point, & demandoient d'étre mis à rançon, les exilés ni perdirent gueres que la ſomme d'argent qui fut emploïée à rachéter les priſonniers. Le plus grand mal tomba ſur Coliogne, dont les Pitty firent ſi peu d'état depuis qu'ils ne voulurent plus

lui confier le commandement de leur armée. Mais les Venitiens qui ſe piquoient d'étre plus juſtes eſtimateurs de la vertu malheureuſe, le rétablirent dans le Généralat dont ils l'avoient dégradé, plûtôt qu'il n'auroit été néceſſaire pour rétablir leur réputation, & perſuader par là aux ames les plus incredules qu'il ne s'étoit pas ſi fort détaché de leur ſervice qu'il n'y tint encore par d'invincibles chaînes.

Les Pitty qui l'avoient congédié avant que de s'étre aſſurés d'un autre qui remplit ſa place n'en trouverent pas ſi facilement qu'ils ſe l'étoient figurés, parce que Borie d'Eſte Marquis de Ferrare ſur qui ils avoient jetté les yeux, ne répondit pas aux ofres qu'ils lui firent avec toute la chaleur qu'ils euſſent deſiré. Il étoit trop judicieux pour n'avoir pas pénétré, que le Senat de Veniſe prenoit plus de part en éfet dans la guerre de Toſcane qu'il ne paroiſſoit au dehors. Et comme il étoit voiſin de cette République, & qu'il n'avoit rien à craindre dans la conjoncture d'alors tant qu'il ſeroit bien avec elle, il n'avoit garde de la choquer en conſidération des Pitty qui n'avoient

ni la force, ni le crédit de le rétabiir s'il lui arrivoit une fois d'étre dépoüillé.

La même raiſon d'Etat empéchoit le Marquis de ſe déclarer contre les Florentins, puis qu'ils étoient auſſi ſes voiſins, & que s'ils n'avoient pas la même facilité de le ruiner que les Venitiens, ils pouvoient du moins ravager le Ferrarois, en y faiſant vivre à diſcretion une partie de leurs troupes victorieuſes, & reduire ainſi ſes ſujets à la mendicité.

Neanmoins la civilité toute extraordinaire dont il uſoit mêmes dans ſes refus l'obligea de témoigner aux Pitty, qu'encore que ſes afaires ne lui permiſſent pas de ſe déclarer pour l'un ou pour l'autre parti, il s'eſtimeroit heureux de contribuër à l'acommodement, s'il en étoit jugé capable. Les Pitty qui n'étoient pas en trop bonne poſture, nonobſtant leur avantage firent toutes les réflexions qu'ils devoient ſur la propoſition de Borie d'Eſte. Ils n'avoient pas d'eux-mêmes les moïens ni de faire la paix, ni de continuër la guerre. Ils avoient d'autant plus ſujet de craindre que la République de Veniſe ne les abandonnât, qu'elle avoit déja deſeſ-

péré de profiter de leur revolte, & que les Turcs lui donnoient de nouveaux ombrages en menaçant le reſte des îles qu'elle tenoit dans l'Archipel. La diſgrace de Coliogne avoit découragé leurs amis de les aſſiſter. Et comme l'on tenoit pour maxime en Italie que les rebellions étoient d'ordinaire funeſtes à leurs entrepreneurs, lors que la fortune manquoit à ſeconder leur premiere tentative, ils avoient plus à craindre d'étre abandonnés par ceux de leur faction qu'ils n'avoient à prétendre qu'il n'y eût en Toſcane des perſonnes aſſez mal conſeillées pour prendre de nouveaux engagemens avec eux.

C'eſt ce qui leur inſpira de repliquer à Borie d'Eſte qu'ils le conjuroient de vouloir étre leur médiateur & qu'ils remetoient leurs interêts entre ſes mains. Borie d'Eſte étoit trop habile pour ſe charger d'une afaire ſi délicate ſans conſulter l'oracle. C'eſt ainſi que l'on nommoit alors le Senat de Veniſe, il lui fit part de la priere que les exilés de Florence venoient de lui faire. Il lui communiqua le pouvoir qu'ils lui avoient envoïé, & demanda l'avis de Pregady ſur ce qu'il devoit faire.

On lui repartit, que le Senat ſeroit bien aiſe de voir finir les troubles de Toſcane, quand ce ne ſeroit que pour ôter tout prétexte à la calomnie de publier, comme elle faiſoit, qu'ils étoient fomentés par les Vénitiens. Il n'en faloit pas davantage pour faire comprendre à Borie d'Eſte, que le Senat ne vouloit plus ſe charger de la haine publique en protégeãt des banis qui lui étoient devenus inutils par leur infortune, & ſuſpects, par la dégradation de Coliogne. Il prit ſa réponſe pour aveu, & ſans perdre de temps écrivit aux Florentins que s'ils étoient d'humeur d'écouter des propoſitions d'acord, on leur en feroit de ſi raiſonnables qu'ils auroient de la peine à les rejetter.

Laurent de Medicis n'en fut pas plûtôt averti, qu'il laiſſa ſon frere Julien à l'armée en ſa place, & revint à Florence, où il examina avec ſes amis s'il étoit de l'interêt particulier de ſa Maiſon auſſi bien que de celui de la République, de conclure la paix. Les ſentimens furent d'abord ſi partagés qu'il n'y avoit aucune aparence de les réünir; mais Laurent de Medicis qui

avoit vû de plus prés les maux de la guerre, & s'étoit mis en tête de la terminer en toute maniere, ramena ceux qui penſoient qu'elle dût étre continuée en leur repréſentant, que les choſes avoient tellement changé de face depuis que la guerre avoit commencé, que l'on ſe tromperoit infailliblement ſi l'on raiſonnoit ſur les mêmes principes; que les Pitty à la vérité n'étoient plus à craindre, puis qu'ils avoient dépensé leurs biens, & perdu leur credit; que les Guelphes les avoient abandonnés; & que la République de Veniſe étoit ſi laſſe de les ſoûtenir, qu'elle ne cherchoit plus qu'un prétexte plauſible pour leur ôter ſa protection, ſans bruit & ſans ſcandale; que ce prétexte conſiſtoit dans la négociation, où le Marquis de Ferrare demandoit d'entrer, & qu'il étoit d'avis qu'on l'acceptât; que ce ſeroit aux Florentins à débatre les conditions ſous leſquelles on prétendoit qu'ils relâchaſſent un peu de la ſévérité des loix; & que cependant ils tireroient tous les avantages d'une ſuſpenſion d'armes ſans que les Pitty fuſſent déchargés des frais d'entretenir

Bayerische Staatsbibliothek

leurs troupes ; qu'ils ne tireroient pas grand fruit de la concluſion de la paix, au cas qu'elle ſe fit. Comme ils ne pouvoient devenir gueres plus miſerables qu'ils étoient par la continuation de la guerre ; mais que la République de Florence en général, & la Maiſon de Medicis en particulier couroient riſque de tout perdre ſans avoir aucune eſpérance de profiter, tant que ſes énemis auroient les armes à la main.

Laurent de Medicis ajoûta d'autres raiſons auſſi importantes à celles que je viens de repréſenter, & fit ſi bien comprendre à ſes amis qu'il étoit du devoir d'une République de donner à la fortune le moins de priſe qu'elle pouvoit ſur elle, qu'il les fit condeſcendre à la paix. Ils ſortirent de ſa maiſon avec cette réſolution, & firent arrêter dés le lendemain dans le Conſeil des huit, que l'entremiſe du Marquis de Ferrare ſeroit acceptée. La négociation ne fut pas de longue durée, & ſe termina comme toutes les autres, qui ſe commencent entre des parties inégales, je veux dire, qu'elle fut concluë aux dépens des plus foibles. Les

Pitty

Pitty s'obligerent à deſarmer & à demeurer exilés pendant dix ans, au bout deſquels il leur ſeroit permis de retourner en leur Patrie, à condition de n'y exercer jamais aucune Magiſtrature: & la République donna l'amniſtie à ceux qui les avoient ſuivis, à la charge de ſervir ſans aucune ſolde contre la ville de Volterre qui s'étoit revoltée

Cette ville plus fameuſe dans l'Hiſtoire ancienne que dans la moderne obeïſſoit à celle de Florence avec d'autant plus d'impatience qu'elle avoit été des dernieres rangée ſous ſa domination. Et la contrarieté d'humeur que l'on avoit toûjours remarquée entre ſes habitans & les Florentins leur faiſoit croire qu'il n'y avoit point de joug, qui ne fut plus léger en comparaiſon de celui qu'ils portoient. Ces deux cauſes les avoient engagés dans le parti de tous ceux qui s'étoient déclarés en divers temps énemis de la République, & leur avoient fait ouvrir les portes à l'armée de Coliogne dés qu'elle avoit paru devant leurs murailles. Ils n'avoient point été compris dans l'accommodement, ſoit que les Pitty n'en

euſſent pas eû le pouvoir, ſoit qu'elles n'euſſent pas beaucoup inſiſté pour l'obtenir ; parce que ceux de Volterre les avoient reçûs ſans les engager à rien, ni de vive voix, ni par écrit.

Ils étoient donc condamnés par les loix militaires à païer les frais de la guerre, & les hauts Oficiers de l'armée de Florence s'aprétoient pour y mener leurs troupes. Laurent de Medicis n'atendoit que l'ordre de la République pour l'aler inveſtir ; mais cét ordre ne ſe donnoit point, parce que le Conſeil des huit ne pouvoit ſe réſoudre à l'entiere ruine d'une ville ſi importante. Il aimoit mieux diſſimuler la faute qu'elle avoit faite, que d'apliquer le fer & le feu pour la reparer. Et la parfaite connoiſſance qu'il penſoit avoir du génie de ce peuple farouche lui perſuadoit par une ſubtilité de raiſonnement de diſſimuler ſa revolte. Il ſe figuroit encore, que ce ſeroit perdre temps & mettre en compromis l'autorité de la République, que de leur demander les principaux chefs de la rebellion, qu'ils ne livreroient jamais. Et comme il ne vouloit ni s'expoſer à l'afront d'un refus de

cette nature, ni ſe porter à la derniere extrémité contre des gens qu'il voïoit diſpoſés à l'atendre, il étoit d'avis de traiter ceux de Volterre de la même ſorte que l'on avoit acoûtumé, & de leur montrer par là, qu'on n'avoit pas pris garde à leur revolte.

Mais Laurent de Medicis leur fit prendre de plus généreux ſentimens en leurs repréſentant, que le crime de ceux de Volterre ne pouvoit étre diſſimulé dans un Etat populaire ſans s'expoſer au péril d'une revolution prochaine; qu'il n'y avoit point de villes ſur le territoire de Florence qui ne ſuiviſſent à la premiére ocaſion l'exemple qu'on venoit de leur donner, ſi elles n'en etoient détournées par la qualité de la peine dont ils auroient été punis, & que la clémence étoit l'écueil, où toutes les Républiques ſans en excepter celle de Rome avoient fait naufrage, parce qu'elles n'étoient pas en état de pratiquer cette vertu avec autant de ſûreté que les Rois. Il ajoûta neanmoins, qu'il prétendoit qu'on usât d'indulgence à l'égard de ceux de Volterre; mais qu'il faloit auparavant qu'il s'en reconnuſſent indi-

gnes, & qu'ils s'humiliaſſent en la demandant.

Ces raiſons étoient bien tirées de la plus ſaine politique, mais elles n'étoient pas les ſeules, ni mêmes les principales qui faiſoient agir Laurent de Medicis. Il y en avoit de plus particulieres, & de plus preſſantes, qui lui repréſentoient ſon honneur & ſon interêt preſque également engagés à l'entrepriſe de Volterre. Les bourgeois de cette ville avoient fait de piquantes railleries, & d'infames ſatires ſur le ſujet de ſa jeuneſſe ſur ſa trop grande familiarité avec Ange Politain, & ſur l'étude des belles lettres dont il ſe piquoit contre la coûtume des gentilshommes Italiens. De plus la guerre des Pitti n'avoit pas aſſez duré pour exercer ſes premieres armes. Il n'y avoit eû qu'un ſeul combat, où il n'avoit agi qu'en qualité de ſimple volontaire, & ſous les ordres de Federic d'Urbain. L'on ſçavoit qu'il étoit ſoldat; mais il y avoit encore lieu de douter s'il étoit Capitaine juſqu'à ce qu'on le vit à la tête d'une armée agir de lui même, & mettre heureuſement en pratique ce qu'il avoit lû dans les bons livres. La

neceſſité de ſes afaires, & le beſoin qu'avoient ſes amis de ſa préſence continuelle dans le païs, ne lui permetoient pas d'aler chercher de l'emploi chez les Etrangers, & toute l'Italie joüiſſoit alors d'une profonde tranquilité. Il faloit donc chercher dans la Toſcane de quoi faire ſon aprentiſſage, & comme il n'étoit pas bienſeant, ni preſque poſſible à un particulier d'exciter une nouvelle guerre dans ſa Patrie, à moins que de ſe charger de l'abomination publique, il faloit aſſez bien ménager l'ocaſion de l'afaire qui s'étoit préſentée d'elle même pour tirer les avantages que l'on prétendoit, ſans en recevoir de dommage. Enfin Laurent de Medicis ſçavoit que les Pitty n'avoient pas tant agi contre la République de Florence, que contre lui, & ſe tenoit par conſéquent obligé de plus prés à les empécher de remüer à l'avenir. Ce qui ne ſe pouvoit, tant qu'ils auroient la commodité d'une ville comme Volterre conſidérable d'elle-même, & proche de Florence pour leur ſervir d'azile.

Ainſi le ſiége de Volterre fut arrêté, &

le même Laurent de Medicis qui avoit eû aſſez de credit pour le faire réſoudre, en eut encore aſſez pour ſe faire donner la commiſſion de le former. Il inveſtit la place, avec les troupes que les Florentins avoient retenuës, diſpoſa les ataques avec aſſez de régularité pour un temps où l'on ne ſçavoit preſque rien de l'architecture militaire. Les aſſiégés qui s'étoient atiré cét orage par leur imprudence le ſoûtinrent avec plus de fermeté qu'on ne croioit. Ils ne parlerent ni de capituler, ni de ſe rendre, & firent en cette ocaſion ce qu'on n'avoit atendu que des plus obſtinés citoïens de l'ancienne Rome. Ils ſe défendoient juſqu'à la derniere extrémité, quoi qu'ils n'euſſent aucune eſpérance d'étre ſecourus; & lors qu'on leur demande ce qu'ils penſoient faire, ils répondirent qu'ils ne prétendoient autre choſe que de difeRer leur eſclavage de quelques mois. Mais enfin ceux qui n'avoient cédé ni à la violence de leurs adverſaires, ni à la laſſitude ſucomberent à la famine, & ſe rendirent à diſcretion. Les ſoldats mercenaires des Florentins qui ſe préparoient déja tous à les paſſer au fil de

l'épée, & pour s'emparer enſuite de leurs biens furent étrangement ſurpris lors qu'ils ſe virent fruſtrés de leurs prétentions par l'adreſſe de leur Général.

Et defait, il n'étoit ni de l'interêt, ni du génie de Laurent de Medicis d'abandonner Volterre au pillage : car outre la perte que la République de Florence y avoit ſouferte on auroit toûjours tenu pour ſanguïnaire celui, ſous les ordres de qui la place eût été deſolée ; au lieu qu'en la préſervant de la licence du ſoldat on ſe devoit promettre un aplaudiſſement de tous les ordres de la République, aprés que l'état de ceux de Volterre auroit fait ceſſer l'averſion que les Florentins avoient pour eux.

Cette réflexion étoit d'autant plus ſolide qu'il n'y avoit point alors de peuple qui paſſât plus légerement de la haine aparemment irréconciliable à l'amour que celui de Florence. Et Laurent de Medicis qui l'avoit déja expérimenté plus d'une fois dans la guerre contre les Pitty, ſe porta de lui même à faire une action de clémence aux énemis qu'il prévoioit devoir étre

agrée dans la ſuite du temps, quoiqu'il ne fut pas facile d'en venir à bout dans l'état où les choſes étoient reduites.

L'armée qu'il commandoit ne lui reſtoit pas toute afidée ; car outre les troupes réglées, il y avoit pluſieurs compagnies de Bandis, qui ne s'étoient aſſujetis aux fatigues du ſiége que ſur l'eſperance du pillage dont ils s'étoient flatés. On ne pouvoit pas penſer que ceux-ci ne ſe moquaſſent des ordres qu'on leur donneroit de s'en abſtenir, & ne ſe mutinaſſent pour avoir prétexte d'entrer dans Volterre en furie. C'eſt ce qui fit uſer à leur Général d'un ſtratagéme dont il s'aperçûrent trop tard, pour éviter d'en étre abuſés. Dés qu'il eût apris que ceux de la ville ne vouloient plus tenir, il feignit d'avoir envie de lever le ſiége, & de licentier les gens de guerre dont la République n'avoit plus de beſoin. Il fit faire montre génerale à ſon armée, & caſſa les Compagnies dont il ſe défioit. Ceux qui les commandoient ſe plaignirent hautement qu'on leur enlevoit un pillage qui leur étoit dû, & firent ſonner l'aſſaut ; mais ils trouverent des troupes dont Laurent de

Medicis s'étoit aſſuré, diſpoſées ſur les avenuës, qui les arrêterent tout court, & les contraignirent de reprendre le chemin de la Romagne pour y continuer leurs brigandages.

Enſuite Laurent de Medicis entra dans Volterre, fit grace aux habitans de leurs vies & de leurs biens, & n'excepta du pardon que dix ou douze des plus coupables, qui furent pendus. Il traita les autres avec toute la moderation & la charité poſſible, & les contraignit, malgré qu'ils en euſſent à le loüer, d'avoir été leur liberateur en dépit d'eux. Les Florentins firent de leur côté ce que Laurent de Medicis avoit prévû. Ils blâmoient d'abord ſa conduite pour avoir ſauvé (diſoient-ils) leurs plus irréconciliables ennemis; mais ils ne demeurerent pas trois jours dans un ſentiment ſi déraiſonnable. Ils reconnurent bien tôt que, comme il avoit été néceſſaire d'uſer de ſévérité contre ceux de Volterre, lors qu'ils avoient prétendu ſecoüer le joug, il avoit auſſi fallu changer de méthode aprés que les incommodités d'un long ſiége les avoient convaincus par leur propre expérience

de l'impoſſibilité d'éviter la domination des Florentius. Ainſi ce peuple ratifia tout ce que Laurent de Medicis avoit fait, & lui décerna des honneurs à ſon retour dont il ſe montra d'autant plus digne qu'il les réfuſa ſans dédain & même ſans afectation.

Aprés avoir afermi ſa reputation par les armes, il travailla durant la paix à l'établiſſement de ſa famille. Et comme il lui étoit déja né deux garçons, il deſtina ſon frere Julien à l'Etat Eccléſiaſtique quoi qu'il n'y eût aucune diſpoſition : car à la reſerve du temps qu'il donnoit aux tournois dont il remportoit d'ordinaire le prix, la pareſſe & les impuretés partageoient les heures de ſa vie. Au réſte il avoit la mine haute & la taille avantageuſe, & faiſoit paroître tant d'eſprit & de gentilleſſe que ſon frere s'imagina qu'il changeroit infailliblement s'il ſe trouvoit élevé à une dignité qui l'obligeât à ſe comporter avec moins de licence. Celle de Cardinal paroiſſoit pour lors tout à fait commode pour ce deſſein, parce que les Papes ne s'étans pas encore aviſés de la conferer aux enfans des Souverains, la magnificen-

ce ni le luxe n'étoient point entrés dans le ſacré Colége, & n'en faiſoient pas le principal ornement. De plus les Souverains Pontifes ne s'étoient pas encore figurés, que leur autorité fut bleſſée à mettre en déliberation dans le Conſiſtoire les afaires d'importance, & à les réſoudre par le nombre des ſufrages : d'où il arrivoit que chaque Cardinal avoit autant d'ocupation qu'il en faloit à une perſonne de ſon rang, pour n'étre point oiſive s'il vouloit peſer pertinament ſur les matieres dont il ſavoit bien qu'on lui demanderoit ſon avis.

Ainſi Laurent de Medicis ſe mit à briguer le Chapeau pour ſon frere, & emploïa d'aſſés puiſſantes ſolicitations auprés le Pape Sixte IV. pour avoir lieu de croire qu'il lui ſeroit accordé à la prochaine promotion ; car il ne ſe contenta pas de faire agir la République de Florence, dont la recommandation avoit toûjours été fort conſidérée à la Cour de Rome en de ſemblables conjonctures ; mais il fit de plus intervenir le Roi de Naples, le Duc de Milan, & les Génois que ſa Sainteté faiſoit gloire d'obliger en tou-

tes manieres. Cependant le Pape fut inflexible, & refuſa le Chapeau en des termes qui ôtoient toute l'eſpérance de l'obtenir pendant qu'il ſeroit en vie. Laurent de Medicis indigné de l'afront qui étoit alors inſeparable de ces ſortes de refus, ſe prévalut de la premiere ocaſion que la fortune lui préſenta pour s'en venger, & le fit avec un ſuccés qui le penſa ruiner, & toute ſa Maiſon par les intrigues que je vais repréſenter.

Sixte IV. avoit été un pauvre Cordelier de Savonne, à qui l'eſtime du Cardinal Beſſarion avoit aquis la dignité de Cardinal. Le merveilleux talent qu'il poſſédoit pour la prédication, & le zéle tout extraordinaire qui le portoit à ſoûtenir la Conception immaculée de la Mere de Dieu, l'avoit inſinué dans le parti de ceux qui ſe piquoient d'une particuliere dévotion. Enſuite il étoit monté ſur le Siége de ſaint Pierre par ſa liaiſon avec le Cardinal Borgia, & l'eſpérance qu'avoit eû celui-ci d'obtenir l'Abaye de Sublac & d'autres riches Benéfices, pour reconnoiſſance des ſuffrages d'une tres-puiſſante faction dans le Conclave, dont il

disposoit en qualité de Cardinal Neveu.

Aprés cela Sixte ne s'étoit plus mis en peine de cacher ses défauts, parce qu'il n'avoit plus de peur qu'ils nuisissent à sa fortune. Et l'on avoit remarqué peu de temps aprés son avenement à la Papauté, qu'il étoit agité d'un esprit guerrier directement contraire à son auguste caractére, & possédé d'une telle ambition d'agrandir sa famille, qu'il ne se soucioit ni de violer les loix ni de conniver aux plus extraordinaires licences, pourvû qu'il la tirât de la poussiére où elle étoit ensevelie.

Cette ambition parut d'autant plus étrange qu'elle franchit dés le commencement les barieres que ses prédecesseurs avoient mises à la leur en ce qui regardoit leurs proches : car au lieu qu'ils s'étoient contentés de les délivrer de la misere s'ils en étoient oprimés, ou de les aider à maintenir leur famille par consideration si elle étoit illustre ; Sixte ne s'étoit proposé rien moins, à son avenement à la Papauté, que d'élever la sienne aux plus hautes dignités qui sont en usage dans la vie civile.

Il avoit neuf neveux ; ſçavoir cinq qui s'apeloient comme lui, de la Roüere, & étoient enfans de ſes trois freres déja morts, & quatre qui portoient le nom de Riario, de Baſſo, & de Sanſoni, qui étoient les trois Maiſons où ſes ſœurs & une de ſes nieces avoient été mariées. Des cinq neveux paternels il y en avoit deux fils de Raphaël ſon frere aîné ; ſçavoir, Julien & Jean. Julien avoit reçû le Chapeau de Cardinal, qui vaquoit par l'exaltation de ſon oncle, & le titre de ſaint Pierre aux liens. Et parce qu'il témoignoit alors de l'inclination pour la France, on l'avoit fait Evéque de Carpentras, d'où il s'étoit inſinué dans l'amitié du Roi Loüis XI. qui lui donna forces benéfices. Jean avoit aquis aux dépens de ſon oncle les ſouverainetés de Sora & de Senegaglia dans l'Umbrie, & ſe voïoit preſque aſſuré de ſuccéder au Duché d'Urbin par ſon mariage avec Jéanne fille unique du fameux Federic premier Duc de cét Etat : car encore que Federic eut un fils apelé Guidubar, ce fils avoit ſi peu de ſanté que les Medecins deſeſpéroient qu'il vécut aſſez long-temps pour laiſſer ſon nom à la

postérité. Le troisiéme neveu du Pape étoit fils unique de son frere puîné, & s'apeloit Leonard. Il avoit eu la charge de Préfect de Rome, & s'étoit alié à la Maison de Naples en épousant une fille naturelle du Roi Ferdinand. Les quatriéme & cinquiéme neveux qui s'apeloient Christophle, & Dominique étoient fils du troisiéme frere de sa Sainteté, & possédoient la souveraineté de Vice-Roi, & plusieurs autres belles terres vers la côte de Génes.

Mais ce n'étoit pas seulement l'excés de l'ambition du Pape qui la rendoit insuportable, puis qu'elle étoit accompagnée d'une bizarrerie d'esprit qui n'étoit apuïée ni surl'interêt, ni sur la vrai-semblance : Car encore que Sixte dût aparament faire plus d'état des cinq neveux dont je viens de parler que des quatre autres, qui ne lui apartenoient que du côté des femmes; encore que toutes sortes de raisons l'obligeassent d'en user ainsi, & que le seul Julien qui étoit l'aîné de tous possédât toutes les merveilleuses qualités qui rendirẽt depuis son Pontificat si fameux sous le nom de Jules II. il étoit constant qu'il ne pût jamais ob-

tenir de son oncle, ni de se porter pour chef de la Maison de la Roüere, ni de faire les fonctions de Cardinal Neveu, ni que son frere, ni ses trois cousins profitassent non plus de ce qui lui étoit refusé.

En un mot les plus fortes inclinatiõs de Sixte furent toûjours en faveur des enfans de ses sœurs, & principalement de l'aînée qui en avoit deux; sçavoir, Pierre & Hierôme Riaire. Pierre avoit été Cordelier aussi bien que son oncle, & méritoit peut-être par là la préference dans son amitié. Il fut fait Cardinal le méme jour que Julien; mais il eut l'avantage sur lui d'être déclaré Cardinal Neveu, & d'emporter l'Evéché de Treviſe, que Julien avoit demandé. Ensuite on lui confera les plus riches Benéfices qui vinrent à vaquer, & on le rendit si puissant qu'il avoit lui seul plus de suite que le reste du sacré Colége. Mais ses défauts étoient si grands que la fortune ne pouvoit toute seule ni les corriger, ni les couvrir; car d'un côté il étoit si prodigue, que les revenus de la Papauté, ne sufisoient qu'à peine pour ses éfroiables dépenses: & ce fut de son temps qu'on vit

dans Rome la premiere fois depuis la domination des anciens Ceſars, un homme qui conſuma en deux ans deux cent mille écus, qu'il avoit tirés de ſon oncle,& ſoixante mille qu'il avoit empruntés. Il c'étoit fait donner la légation générale d'Italie,& viſitoit tour à tour en cette qualité les Princes, & les Républiques pour avoir plus de témoins de ſa magnificence;mais il avoit tellement afoibli ſa ſanté par la multitude & l'excés de ſes débauches, qu'il n'avoit preſque plus l'uſage des parties les plus néceſſaires du corps à l'âge de de vint cinq ans.

Son frere Hierôme au contraire ſur qui le Pape avoit jetté les yeux pour en faire ſon principal héritier étoit plus ſévére, & n'avoit d'atache pour aucun autre divertiſſement que celui de la chaſſe. Il aimoit tellement l'action qu'à l'entendre parler, il ne ſembloit pas qu'il y eût d'afaires aſſez importantes dans l'Etat Eccléſiaſtique pour l'ocuper. Il vouloit tout faire, & ſe fâchoit contre ceux qui ſe mettoient en devoir de le ſoulager: mais en recompenſe il brûloit du même feu que ſon oncle, & la Souveraineté de Forly

qu'il avoit achetée bien cher n'avoit ſervi qu'à ſe dégoûter davantage de la vie privée. Et de fait, il en avoit conçû tant d'averſion qu'il avoit porté le Pape à créer pour Cardinaux Hierôme Baſſo fils de ſa tante, & Raphaël Sanſoni, fils de ſa ſœur; & ne pouvoit ſoufrir les autres parens, qu'il étoit contraint de laiſſer dans l'obſcurité de leur naiſſance. Il avoit ſi bien cajolé le Duc de Milan, que ce Prince lui avoit fait épouſer Catherine Sforce ſa fille naturelle; & le Pape en conſidération de cette aliance avoit envoïé le propre jour des nôces un Chapeau de Cardinal au dernier des fils légitimes de ce Duc qui s'apeloit Aſcagne.

Il ne reſtoit plus à Riaire pour achever de s'établir que de mettre le pié dans l'Umbrie, d'où il lui auroit été facile de s'étendre dans la Romagne, & peut-être encore dans la Toſcane; mais comme il n'avoit point de troupes, & qu'il faloit beaucoup d'argent pour en lever; ſon oncle ne fit point de ſcrupule de mettre en vente les ofices de la Chancellerie & de la Cour de Rome, qui ſous les Papes précédens avoient toûjours été le prix de

la ſufiſance ou de la vertu. Il créa cinq Colégues, par les mains deſquels, il faloit que paſſaſſent ſucceſſivement toutes les expéditions de la Daterie, & neuf ofices nouveaux dans la Chambre Apoſtolique qui furent achetés bien cher. Il ne fit refléxion, ni ſur le commerce honteux qu'il aloit introduire, ni ſur l'honnête liberté qu'il ôtoit à la Cour de Rome, ni ſur les inconveniens qui arriveroient déſlors que l'on auroit fait ceſſer le travail, & l'induſtrie des plus rafinés Italiens, en retranchant les dignités gratuites qui leur ſervoient d'amorce & qui fomentoient leur émulation. Il acrut les anciens impôts, & en créa de nouveaux. Il créa d'extraordinaires décimes, & mit auſſi ſur pié une armée dont le Cardinal de ſaint Pierre aux Liens accepta la Légation plûtôt pour ſatisfaire ſon humeur guerriere que pour faire plaiſir à Riaire, dont il ne pouvoit regarder la proſperité ſans envie.

Federic d'Urbain fut prié d'en accepter le Généralat; & pour l'engager à mieux faire on changea ſa Généralité & qualité de Comte en celle de Duc. On diminua ſa redevance, qu'il

païoit tous les ans à la Chambre Apoſtolique pour le fief d'Urbain. On le fit venir à Rome pour y recevoir les honneurs qui ne ſe rendoient qu'aux têtes Couronnées, & on le fit partir avec le Cardinal de ſaint Pierre aux Liens, pour inveſtir la ville de Loddy deſtinée à être le premier fleuron de la Monarchie imaginaire de Riaire. Loddy ſe défendit, & fut emporté d'aſſaut ſans être neanmoins pillé. On ſe contenta de décimer les habitans, & l'on ſauva leurs biens en conſidération de celui qui en devoit être le maître.

La ville de Spolette eût preſque le même ſort, & fut ſoumiſe avec d'autant plus de facilité que ceux de la faction des Riaires y prévalurent ſur les autres bourgeois, qui s'étoient mis en liberté, mais on trouva plus de reſiſtance à Citta di Caſtello, parce que Nicolas Vitelly qui la poſſédoit montra plus de réſolution, & fut mieux aſſiſté. Sa liaiſon particuliere avec Laurent de Medicis lui fit implorer le ſecours de la Republique de Florence qui le lui refuſa publiquement dans le même temps, qu'elle l'acordoit en ſecret, parce que Laurent de Medicis d'un côté ne vou-

loit pas rompre ouvertement avec le Pape, & de l'autre étoit ravi de ſe venger de l'afront qu'il avoit reçû en ſoûtenant une cauſe juſte, & détournant le péril dont ſa Patrie étoit ménacée au cas que Riaire s'emparât de l'Umbrie.

Ainſi le nouveau Duc d'Urbain, & le Cardinal Légat furent contraints de former un ſiége régulier devant Citta di Caſtello, & de voir conſumer devant cette place les belles troupes qu'ils avoient levées. Ils en vinrent neanmoins à bout; mais ce ne fut qu'aprés trois mois de circonvallation, & à des conditions plus honorables à Vitelly qu'à ceux qui l'aſſiégeoient, puis qu'ils furent reduits à luy permettre de demeurer dans la place en qualité d'homme privé, en achétant bien cherement les terres qu'il poſſédoit aux environs. On lui en fit toucher le prix avant que la capitulation fut executée; & cét argent, contant le mit en état de recouvrer quelque temps aprés, par ſurpriſe, Citta di Caſtello, qu'en chaſſer honteuſement la garniſon des Riaires, & de raſer

la Citadelle qu'on avoit commencé d'y bâtir.

Le Pape, qui avoit été aſſés long-temps ami de Vitelly pour le connoître juſqu'au fond de l'ame, & pour juger qu'il n'auroit pas été capable de faire un traité auſſi ſubtil qu'avoit été le ſien, ni de recouvrer ſi-tôt ce qu'il avoit perdu, ſi Laurent de Medicis ne l'eût aſſiſté, & conſeillé ſous main. Le Pape, disje, en conçût un dépit contre celui-ci, qu'il ne ſçut diſſimuler, tant il eſt dificile de déguiſer les paſſions, quand elles ſont parvenuës juſqu'à l'excés. Il entra dans une eſpece de ſaiſiſſement à la premiere nouvelle qui lui en fut aportée, il en pâlit de fureur, il en pleura, il en perdit l'apétit, & demeura pluſieurs jours ſans oſer tenir le Conſiſtoire.

Il s'en plaignit aux Florentins en des termes injurieux à Laurent de Medicis, & qui le menaçoient de quelque choſe de funeſte : mais le rétabliſſement de Vitelly avoit été conduit avec tant d'adreſſe & de ſecret, que le Nonce qui réſidoit à Florence ne pût jamais produire contre Laurent de Medicis, que des conjectures ſi foibles

qu'elles ſe détruiſoient d'elles-mêmes. Ainſi le Pape n'obtint pour toute ſatisfaction que de reſpectueux complimens ; & Laurent de Médicis fut abſous d'une maniére aſſez glorieuſe pour achever de confondre ceux qui l'avoient acusé. Vitelly demeura paiſible dans Citta di Caſtello, parce que le Pape n'avoit plus d'armées pour y remettre le ſiége ; & ſa Sainteté, à qui cette diſgrace n'avoit fait qu'augmenter le déſir d'agrandir Riaire, aprit qu'il y faloit procéder par des voies qui fiſſent moins d'envieux, & qui ne fuſſent pas ſi ſujettes à étre traverſées.

La premiere qui s'en préſenta fut celle de l'aquiſition de Faenza ; & la fortune ne la ſuſcita que pour avoir le plaiſir de duper Sixte encore une fois. Cette ville ſervoit juſtement de centre à ſon vieux deſſein, en ce qu'elle étoit ſituée au milieu de la Domination qu'il prétendoit fonder pour ſon neveu dans les Provinces de la Romagne, Toſcane, & d'Umbrie. Il y avoit déja pluſieurs ſiécles qu'elle apartenoit à la Maiſon des Manfredis ; mais Aſtor qui la tenoit alors à titre de Souveraineté

avoit fait une telle dépenſe que ſon revenu n'étant pas capable de païer les interêts de ce qu'il devoit, ſes créanciers s'étoient pourvûs à la Chambre Apoſtolique, & l'avoient fait aſſigner en qualité de feudataire du ſaint Siége pour être rembourſés de leur principal.

Aſtor avoit comparu par Procureur, & avoit demandé du temps. Mais comme ſa dépoüille étoit aſſez conſidérable pour obliger ceux qui devoient être ſes juges à devenir ſes parties, ſon bien fut mis en criées, & adjugé à ſes creanciers pour trente mille écus, au cas qu'ils ne fuſſent pas païés dans quarante jours aprés la ſignification de la ſentence.

Les créanciers étoient convenus avec le Pape de tranſporter leur droits à Riaire pour pareille ſomme; mais Laurent de Medicis n'en fut pas plûtôt averti, qu'il réſolut de rompre ce marché. Ce n'eſt pas qu'il ne prévit qu'il n'en faloit pas davantage pour faire éclater la furie du Pape, & pour s'atirer une afaire qui dureroit autant que la vie de celui qu'il aloit choquer. Mais il ne laiſſa pas de paſſer outre, ſoit qu'il

qu'il crût avoir déja tellemment irrité l'esprit du Pape Sixte, qu'il n'y avoit plus de mesures à garder avec lui, soit qu'il estimât l'aquisition de Facuza par les Riaires si prejudiciable à la République de Florence, qu'il faloit hazarder, non seulement ses biens, & sa vie; mais encore l'Etat, pour l'empécher. Et de fait, il aposta des gens pour faire entendre à Astor, que s'il vouloit traiter avec eux, & leur donner une procuration en bonne forme, ils essaïeroient de l'aquiter sans lui faire perdre sa souveraineté. Astor les reçût à bras ouverts, leurs abandonna tous ses revenus pendant vingt ans, moïennant une pension de deux mille ducats par an, à la charge de l'aquiter; & leur mit en main un pouvoir à la faveur duquel ils alerent aussi-tôt sommer ses créanciers de recevoir leur rembourssement.

Le Pape qui ne s'étoit pas figuré que Laurent de Medicis osât le choquer une seconde fois, ne crût pas que les Engagistes d'Astor agissent tout de bon. Et comme il s'éntétoit assés légerement de certaines choses, il s'imagina qu'Astor s'étoit servi de cette ruse pour

obtenir encore quelques ſemaines de répi. Riaire eût beau lui repréſenter qu'il ſeroit bon d'avoir recours à quelques formalités de chicane pour éviter la ſignification des Engagiſtes, il demeura ferme à vouloir que les créanciers le priſſent au mot, afin de rendre leur colluſion prétenduë plus ridicule; mais quand on prit acte de leur conſentement, & qu'on les preſſa de convenir du jour & de l'heure du païement; quand on leur donna le choix des eſpeces, & qu'on leur conta de l'argent, alors la haine du Pape contre Laurent de Medicis éclata d'autant plus qu'il s'étoit retranché tous les moïens judiciaires d'empécher le rembourſement. Il falut neanmoins en public ſauver les aparences, & conclure l'afaire de bonne grace, en atendant qu'on fit ſentir à Laurent de Medicis le contre-coup de l'aquiſition qu'il avoit empéchée.

Ce ſeroit ici le lieu de raconter la conjuration des Pazzy, qui ne fut que la ſuite de deux actions hardies, que Laurent de Medicis venoit de faire. Mais le plus merveilleux eſprit de ceux qui ſe mirent à l'étude des belles

lettres en Europe, au commencement qu'elles y furent établies, je veux dire Ange Politien en a fait une deſcription ſi belle & ſi patétique qu'il eſt preſque impoſſible d'y rien ajoûter. Je ſerois donc obligé de le tranſcrire mot à mot, ou de l'abréger comme ont fait les hiſtoriens de Florence, qui ſont venus depuis ſans en excepter le Juriſconſulte François Neron, qui s'exerça ſur le même ſujet, par ordre de la Reine Catherine de Medicis. Mais comme cela m'eſt défendu par le Roi des Anecdotes, je ne puis faire autre choſe que de raporter icì les particulariteés de cette conjuration, qui ont été juſques à preſent omiſes, & de tirer de l'hiſtoire quelques incidens néceſſaires pour en faire la liaiſon.

François Pazzy étoit un homme, tel que Catilina eſt repréſenté dans Saluſte. Il avoit toutes les bonnes & les mauvaiſes qualitcés de cét avanturier Romain, & principalement celle de n'avoir émouſſé dans la débauche ni la vivacité de ſon bel eſprit, ni l'humeur entreprenante avec laquelle il étoit né. On conoit ſa Maiſon entre les meilleures de Florence, & ſon pere

lui avoit laiſsé de grands biens qui n'avoïent ſervi que peu d'années au luxe de ſa table & à ſes autres divertiſſemés. L'impoſſibilité d'emprunter de nouveau l'avoit reduit à ſortir de ſon païs pour aler à Rome, où le génie tout extraordinaire qu'il avoit pour inventer de nouvelles impoſitions ſous des prétextes plauſibles l'avoit introduit premierement dans la connoiſſance, & depuis dans l'étroite confidence du Pape. C'étoit à l'ocaſion de cette familiarité que Pazzy s'étoit émancipé de paſſer des afaires de la banque dans celles de la politique, & que voyant le Pape dans le dernier emportement contre la Maiſon de Medicis, & dans la diſpoſition fatale, où il faut que la haine ſoit arrivée pour devenir irreconciliable, il lui propoſa de l'exterminer par un atentat qui pût mettre la famille des Riaires en la place qu'elle tenoit à Florence. Je n'oſerois dire, à moins que de n'avoir pour garand Onuphre, c'eſt à dire, un ſavant Auguſtin entierement dévoüé aux interêts de la Cour de Rome, que Sixte y prêta l'oreille à condition qu'aprés le meurtre de Laurent & Julien de Medicis on établiroit à Flo-

rence une eſpece de gouvernement où toutes choſes ſeroient réglées ſelon l'intention du ſaint Siege,& que le Pape pour éviter l'horrible ſcandale que recevroit toute la Chrêtienté s'il paroiſſoit que ſa Sainteté,qui ne devoit avoir que des pensées de douceur à l'exemple de celui de qui elle empruntoit toute ſon autorité eût roulé dans ſon entendement un crime ſi noir, & de ſi longue exécution. Il en fit dreſſer le plan par ſon neveu Riaire, & lui commanda en ſecret de le concerter avec Pazzy, & de prendre toutes les meſures néceſſaires pour y réüſſir.

Riaire & Pazzy convinrent,que l'entrepriſe étoit de telle conſequence, que les ſeules forces de l'Etat Eccléſiaſtique ne ſufiroient pas pour l'apuïer,& qu'avant toutes choſes,il y faloit intereſſer le Duc de Milan., & le Roi de Naples. Le Duc de Milan y auroit bien été le plus propre à cauſe du voiſinage du Milanois, & de la facilité d'en tirer les proviſions neceſſaires pour ſurprendre Florence, & pour y continuër la guerre. Mais ce Prince étoit en reputation de tenir ſa parole avec ſi peu d'exactitude qu'il n'y avoit pas d'aparence

de l'embarquer dans une afaire dont il ſeroit devenu le maître, auſſi-tôt qu'on lui en auroit confié le ſecret ; outre qu'il étoit ſi volage en matiere d'averſion auſſi-bien que d'amitié, que perſonne ne pouvoit ſe promettre, qu'il ne traitât point avec ſon capital énemi une heure aprés en avoir conjuré la ruine.

Le Roi de Naples étoit plus éloigné de Florence, & plus embaraſsé dans les afaires domeſtiques ; mais en recompenſe il avoit l'ame ſanguinaire, & par conſéquent plus ſuſceptible du deſſein, qu'on lui prétendoit inſpirer. De plus, il haiſſoit la Maiſon de Medicis depuis qu'on avoit eu la hardieſſe de le ſonder ſur le mariage de Laurent avec une de ſes filles légitimes, avant qu'il épouſât Clarice Urſin. Enfin il y avoit à Naples des troupes qui devoient étre embarquées, pour aler jetter du rafraichiſſement dans la ville de Santory, dont les Turcs avoient été contraints de lever le ſiége, & ces troupes pouvoient s'avancer vers la Toſcane, ſans donner de ſoupçon, parce que l'Etat Eccléſiaſtique s'étoit obligé d'en défraïer une partie.

Le Pape fut donc ſuplié d'envoïer à Naples un homme de créance, qui flatât ſi doucement l'eſprit du Roi Ferdinand par l'endroit le plus ſenſible, en lui perſuadant que le but de la révolution qu'on vouloitintroduire dans la République de Florence n'étoit que pour rétablir l'ancien Roïaume d'Etrurie, dont on feroit porter l'ancien ſceptre à ſa fille naturelle pour qui il avoit plus de tendreſſe que pour le reſte de ſes enfans; qu'il le fit conſentir à ce qu'on ſouhaitoit de lui. L'Emiſſaire qui lui fut dépêché porta l'afaire bien plus avant: car pour l'engager de maniere que ce Prince timide n'eut plus de prétexte pour reculer, il lui fit envoïer le Duc de Toſcane ſon fils aîné en Toſcane, ſous prétexte & ſous couleur de ſoliciter de nouvelles aſſignations pour les apointemens que la République de Florence lui devoit; mais en éfet, pour être ſur les lieux, lorſque la conjuration éclateroit, & pour afermir par ſon autorité & par la reputation de ſa valeur, ceux qui n'avoient pas encore bien déterminé ce qu'ils avoient à faire, ou bien pour atirer les principaux de la Nobleſſe

Florentine, qui refuſeroient de ſe déclarer contre la Maiſon de Medicis, à moins qu'ils ne ſe viſſent ſecondés par un Prince de cette conſideration.

Le Duc de Calabre prit la route qui lui étoit ordonnée, ſans ſavoir ce qu'il aloit faire, parce qu'on l'avoit jugé trop ſincére & trop genereux pour ſe charger d'une ſi honteuſe commiſſion, s'il en eût pénétré le miſtére. On lui fit ſeulement entendre qu'il s'alât mettre à la tête des gens de guerre, à qui le Pape avoit donné de bons quartiers dans la Romagne, afin que ſa préſence les obligeât à vivre avec plus de retenuë. Mais les précautions de Riaire & de Pazzy s'étendirent encore plus loin. Les continuels délices du Cardinal Neveu l'avoient mis au cercueil à l'âge de vint huit ans, & le regret qu'avoit eû Riaire de la mort précipitée de ſon frere, ne l'avoit pas empéché de travailler à conſerver ſes bénéfices & ſes dignitées dans ſa Maiſon. Pour cela, n'aïant point encore de garçons hors du berceau, il s'étoit avisé de faire porter le nom de Riaire au jeune Raphaël Sanſoni fils de ſa ſœur, & de le préſenter au Pape pour remplir

la place de Cardinal Neveu, quoiqu'il n'eut encore que dix-ſept ans. Le Pape qui ne pouvoit rien refuſer à Riaire avoit auſſi-tôt élevé ce jeune homme dans le rang qu'il ſouhaitoit ; & Riaire pour tirer avantage du bien qu'il venoit de lui procurer, l'avoit envoyé en Toſcane ſous prétexte d'achever ſes études à Piſe, qui étoit alors la plus célébre Univerſité de l'Italie pour le droit. Mais en éfet, il avoit ſi bien pris ſes meſures, que le jeune Cardinal Riaire devoit faire un voïage à Florence, ſans autre intention de ſa part que de voir cette belle ville, quoique dans l'intention de Riaire, ce fut pour s'y rencontrer juſtement au temps que la conjuration s'exécuteroit, afin que ſa préſence animât ceux d'entre les conjurés, qui ſeroient irréſolus, ou timides, & aportât toute l'autorité à la confiance que Pazzy jugeoit néceſſaire pour la conſommation du projet.

Il ne reſtoit plus qu'à gagner François Salviati Archevéque de Piſe, afin de ſe prévaloir du crédit qu'il avoit à Florence, & d'avoir en tout évenement une retraite dans ſon Palais. Le vieux

Pazzy ſe chargea de cette commiſſion, & l'exécuta preſque ſans peine, à cauſe que la reſſemblance de leurs amours & de leur fortune les avoit engagé dans une ſi particuliere liaiſon qu'ils entroient aveuglément dans les paſſions & les caprices l'un de l'autre. Ils étoient de même âge, ils avoient été faits Chevaliers en même jour, ils ne faiſoient profeſſion d'aucune vertu morale, ni Chrêtienne, ils joüoient perpetuellement aux dés; ils faiſoient d'horribles ſermens, & ne témoignoient point de reſpect pour les choſes de la Religion.

Mais outre cette ſocieté de débauche, il y avoit deux raiſons qui avoient achevé l'Archevéque de Piſe. L'une, que dans la pourſuite de l'Archevéché qu'il avoit emporté par brigue, par flaterie, & par les autres voïes irrégulieres, qui étoient alors plus en uſage en Italie, qu'elles ne l'avoient été depuis neuf ou dix ſiécles; ce Prélat n'avoit point eû de plus grande oposition que de la part des deux freres Medicis, quoiqu'il les eût enfin ſurmontés par le crédit des Pazzy à la Cour de Rome.

L'autre raiſon étoit, que pour engager cét eſprit nonchalant & voluptueux dans une entrepriſe, qui demandoit une aplication toute extraordinaire, il avoit falu le ſater de la gloire qu'il recevroit en ſe déclarant le liberateur de ſa Patrie, & l'aſſûrer de plus d'un Chapeau de Cardinal à la premiere promotion.

Enſuite il ne fut plus queſtion que de s'aſſembler en un lieu commode pour dreſſer le plan de la conjuration, & Jaques Pazzy ofrit pour cela ſa maiſon de plaiſance de Montuglio, où les principaux complices ſe trouverent ſous prétexte d'une partie de chaſſe. Il y étoit arrêté que François Pazzy, qui s'étoit inſinué depuis peu dans la confidence de Julien de Medicis, par l'eſperance qu'il lui avoit donnée de le favoriſer auprés d'une Dame, dont il étoit amoureux, lui mettroit dans l'eſprit de perſuader à Laurent, qu'encore que leur Maiſon n'eut pas autrement ſujet d'étre ſatisfaite du Pape, il étoit pourtant de la bien-ſeance, & du premier rang qu'elle tenoit à Florence, de traiter le Cardinal Neveu, quand ce ne ſeroit que pour témoigner au peu-

ple qu'elle n'avoit plus de reſſentiment du refus qu'on lui avoit fait à Rome.

On ſupoſoit que Laurent de Medicis prendroit auſſi-tôt le change, parce que l'on ſavoit, que les deux freres vivoient dans une telle union, que l'un ne s'étoit pas plûtôt expliqué ſur les choſes honnêtes, & même ſur les indiferentes, que l'autre y conſentoit ; outre que ſon humeur étoit ſi naturellement portée à la magnificence, & à rendre cette ſorte de devoirs, que la bien ſéance & la civilité éxigent des perſonnes élévées au deſſus du commun, qu'il ne faloit pour l'y diſpoſer éficacement, que lui en faire naître l'ocaſion. Ainſi, comme l'on ſe doutoit que ce ſeroit dans l'une de leurs maiſons de campagne que les deux freres recevroient le Cardinal Neveu, pour lui faire mieux goûter les divertiſſemens de la ſaiſon ; il fut arrêté que cette jeune Eminence n'y ſeroit acompagné que de la moitié des conjurés, qui prendroient leurs temps pour aſſaſſiner les deux freres au milieu du feſtin pendant que l'autre moitié qui ſeroit demeurée dans la ville excite-

roit avec l'Archevéque la ſedition, & tâcheroit de ſoulever le peuple, en faiſant retentir à ſes oreilles l'agréable mot de liberté.

François Pazzy s'aquita de ſa commiſſion dés la premiere viſite qu'il rendit à Julien de Medicis. Car aprés le compliment d'entrée, il le pria civilement, & d'un ton enjoüé, de lui dire le jour que ſon frere & lui avoient pris pour le regal du Cardinal Neveu, parce que ſon oncle qui leur avoit voulu deferer l'honneur de traiter ſon Eminence les premiers, ſe diſpoſoit à la convier pour le lendemain. Julien fut un peu ſurpris, & rougit de cette demande, à cauſe de la froideur, qui étoit entre ſon frere & les Riaires à ſon ocaſion; il répondit neanmoins que ſon frere ne lui en avoit pas encore parlé, parce qu'il croioit que le Cardinal Neveu feroit quelque ſejour à Florence; mais qu'en tout cas ils en parléroient enſemble le ſoir: Et de fait Laurent de Medicis n'eut pas plûtôt avis, que les Pazzy devoient regaler le Cardinal Neveu, qu'il crut qu'il y aloit de ſon honneur de les prévenir. Il en prit les

meſures avec ſon frere, & donna les ordres néceſſaires pour aprêter un feſtin magnifique dans la maiſon de Frejola, qu'il jugeoit plus cómode que les autres lieux de plaiſance. Le Cardinal Neveu fut invité. On lui demanda ſon jour. On l'obligea à le donner, aprés qu'il s'en fut long-temps excuſé de bonne grace, & Julien de Medicis en en avertit François Pazzy.

Les conjurés s'aprêterent avec d'autant plus de facilité que la perſonne-même qu'ils vouloient aſſaſſiner les avertiſſoit à point nommé de toutes les précautions qu'ils avoient à garder en les informant de la maniere dont Laurent de Medicis prétendoit faire les honneurs de ſa Maiſon. Mais le jour étant venu, Julien fut ſaiſi d'une telle fluxion ſur les yeux, d'un ſi fâcheux débordement de pituite ſur l'eſtomac qu'il lui fut impoſſible de ſortir du lit. Laurent qui lui voïoit le viſage défiguré n'eut garde de le preſſer de ſe lever, il envoïa chercher les Medecins, & les conjura d'avoir ſoin d'une ſanté qui ne lui étoit pas moins précieuſe que la ſienne, & monta ſur l'heure à cheval, pour arriver à Frejola de-

vant la compagnie qu'il y devoit recevoir.

Il ala au devant du Cardinal Neveu, & l'abordant avec un viſage, ſur qui il étoit aisé de remarquer quelque choſe de triſte, il lui demanda pardon de ce qu'il étoit ſeul à lui rendre cét ofice. Il en acuſa l'accident ſurvenu à ſon frere; il en exprima les circonſtances en des termes qui penſerent faire deſeſpérer les conjurés, en leur aprenant par qu'elle bizarre avanture la fortune leur avoit enlevé une de leurs victimes. Mais comme il n'y avoit point de reméde, il leur faloit compoſer leurs viſages en gens qui n'avoient point d'autre pensée que de ſe divertir. Ils étoient convenus d'abord de n'exécuter pas leur entrepriſe à demi, parce que celui des deux freres qui reſteroit en vie auroit été ſufiſant pour maintenir les avantages de ſa Maiſon dans la République de Florence. Ainſi les Pazzy aprés étre revenus de l'étonnement que l'abſence de Julien de Medicis leur avoit causée, n'eurent autre choſe à faire qu'à dépécher un de leurs complices à l'Archevéque de Piſe, pour l'en avertir, afin que l'on

ne remuât rien dans la ville mal à propos.

Le feſtin de Frejola fut tres magnifique, & Laurent de Medicis n'oublia rien de ce qui ſervoit à perſuader le Cardinal Neveu du profond reſpect, qu'il avoit pour le Pape, nonobſtant ce qui s'étoit paſſé. Le Cardinal Neveu qui ne ſavoit rien du perſonnage qu'on lui faiſoit joüer, avoit moins de peine à loüer la délicateſſe des viandes, & l'exactitude avec laquelle on les ſervoit. Il n'y avoit que les conjurés, qui ne pouvoiẽt tous ſe contraindre avec tant d'artifice qu'il n'eût été facile à Laurent de Medicis de remarquer qu'ils étoient fort déconcertés, ſi le ſouci du mal de ſon frere lui eût laiſſé toute la liberté d'eſprit qui lui étoit naturelle, & s'il eût eû moins d'aplication à ce qu'il faiſoit. Il s'en aquita avec beaucoup de politeſſe, & le Cardinal Neveu partit de Frejola également ſatisfait de la courtoiſie & de la bonne chere de ſon hôte.

Les conjurés ne ſe rebuterent pas du premier coup. Et comme la fluxion de Julien de Medicis ſe diſſipa en peu de jours, on crût que ſon frere & lui

ne manqueroient pas de ſe trouver le Dimanche ſuivant vint ſix Avril à la grande Egliſe, quand ce ne ſeroit que pour y acompagner le Cardinal Neveu qui en vouloit voir les cérémonies. On forma là-deſſus un ſecond projet, pour aſſaſſiner les deux freres de Medicis dans le Temple. L'impieté du complot, outre la Majeſté du lieu ne pouvoit étre plus exécrable, puis qu'on prit pour le ſignal le moment auguſte du plus redoutable de tous nos Miſteres, je veux dire, le temps que le Prêtre leveroit l'Hoſtie. Alors Antoine Volterre & le Gouverneur des jeunes Princes Pazzy, qu'on apeloit Seigneur Etienne, s'engagerent à tuër Laurent de Medicis à coup de poignard pendant que François Pazzy & Bernard Bandiny ſe déferoient de Julien de Medicis par la méme voïe. L'Archevéque de Piſe ſuivi de Jaques Poggio fils de celui qui avoit élevé les deux freres de Medicis, & acompagné du plus grand nombre des conjurés, & de toute la parenté des Salviati, qui étoit fort conſiderée, entreprirent de s'emparer en même temps de l'Hôtel de ville ſous pretexte d'y viſiter Ceſar Perruccy qui y logeoit

en qualité de Gonfalonier. Et le vieux Jacques Pazzy à l'inſtant qu'on le viendroit avertir de la mort des deux freres devoit monter à cheval, paré de ſon colier, & marcher droit à la principale place, où tous les amis de ſa maiſon l'atendroient en poſture d'hommes armés, pour donner ſecours à l'Archevéque de Piſe, s'il en avoit beſoin contre l'Hôtel de ville.

Pour plus de ſureté François Pazzy voulut ſavoir de Julien de Medicis ſi ſon frere & lui ne ſe trouvèroient pas au Temple ; & Julien lui répondit qu'ils n'avoient garde d'y manquer. Et de fait, le jour & l'heure étant arrivés Laurent de Medicis y vint des premiers, parce qu'il avoit deſſein de recevoir les Sacremens de Penitence, & d'Euchariſtie : & les deux hommes deſtinés pour l'aſſaſſiner s'alerent mettre auprés de lui. Mais on avoit déja commencé de chanter l'Introite de la Meſſe, que Julien de Medicis ne comparoiſſoit point, ſoit que ſon bon genie lui eût fait changer de deſſein, ſoit qu'il eût trop emploïé de temps à s'ajuſter. Les conjurés en étoient fort en peine, & ſe figuroient déja que leur

entrepriſe étoit déconcertée, parce que l'aïant manqué pour la ſeconde fois, il étoit moralement impoſſible de la tenir ſecrete, vû la multitude de ceux qui la ſavoient, lors que François Pazzy s'aviſa d'une ruſe qui lui réüſſit. Il prit ſon camarade Bandiny, & courut avec lui à la porte de l'apartement de Julien. Ils le trouverent occupé à friſer ſes cheveux, & le ſalüerent avec un viſage qui ne pouvoit étre ni plus enjoüé, ni plus calme. Ils lui firent une agreable reprimande de ſa lenteur, & François Pazzy le titant à l'écart lui dit; que ſa Maîtreſſe étoit à l'Egliſe, ſi belle & ſi bien parée, qu'elle atiroit les regards de tous les jeunes gentilshommes Cét avis acheva de vaincre la reſiſtance de Julien, & de ſurmonter le dernier obſtacle que ſon génie opoſoit à ſon malheur. Il ſe hâta de s'habiller, & ces deux meurtriers. ſous prétexte de ſeconder ſon impatience, lui ſervirent de valets de chambres. Enſuite, ils le prirent par deſſous les btas, & le conduiſirent en cette poſture à l'Egliſe, où ils ne faiſoient que d'arriver lors que le Prêtre leva l'adorable Hoſtie, & donna ſans

y penſer, le ſignal que les conjurés atendoient pour commettre un effroïable ſacrilege.

Pazzy & Bandini tuerent Julien de Medicis à coups de poignard, & traiterent de même Norry ſon domeſtique, qui voulut mettre l'épée à la main. Laurent de Medicis n'en eût pas été quitte à meilleur marché ſi l'on ſe fut jetté ſur lui au même inſtant. Mais comme ſes meurtriers ne furent pas ſi diligens que ceux de ſon frere, il avoit déja vû qu'on le daguoit, & ce triſte ſpectacle l'avoit obligé de tirer ſon poignard de la main droite & d'enveloper ſon bras gauche de ſon manteau. Lors qu'il fut ataqué par Antoine de Volterre, & par le Seigneur Etienne, il ſe défendoit avec une préſence d'eſprit, qui fut cauſe de ſon ſalut. Car encore qu'il eût reçû d'abord un coup dans la gorge, d'où il ſortoit beaucoup de ſang, il para ſi longtemps que ſes amis qui ſe trouverent ſecondés par quelques Prêtres courageux, eurent le loiſir de le joindre, & de le jetter dans une ſacriſtie qui par hazard ſe trouvoit ouverte, & d'en fermer la porte avant que Bandiny, qui couroit

aprés pour l'achever l'eût atteint, Cependant l'Archevêque de Piſe ſe préſenta à la Maiſon de ville, & demanda à parler au Gonfalonnier. L'Huiſſier lui répondit, qu'il avoit ordre de ne laiſſer entrer perſonne, parce que le Gonfalonnier venoit de ſe mettre à table avec les Capitaines des Quartiers qu'il avoit invités. L'Archevéque fut un peu ſurpris de cét accident, qu'il n'avoit pas prévû, & ſe ſervant du premier prétexte qui lui vint en penſée, il repartit à l'Huiſſier qu'il faloit neceſſairement qu'il parlât au Gonfalonnier à l'heure même, parce qu'il lui aportoit des ordres du Pape, qui ne pouvoient étre retardés d'un moment. L'Huiſſier crût d'autant plus facilemét ce que l'Archevéque lui diſoit, qu'il lui voioit un cortége extraordinaire, & ſans faire d'autre refléxion, ala dire au Gonfalonnier que l'Archevéque de Piſe avoit un Bref du Pape à lui préſenter. Le Gonfalonnier trouva fort étrange, que ce Prélat le vint importuner en un temps où l'on n'avoit pas acoûtumé de traiter d'afaires ſerieuſes. Neanmoins comme la bien-ſéance ne permettoit pas de le renvoïer il ſe leva de table

l'ala recevoir, & le mena dans une chambre haute. Cela ſe fit ſi promptement, parce que le Gonfalonnier craignoit de faire atendre les conviés, que l'Archevéque n'eut le loiſir, ni de réſoudre en lui-même, ni de concerter avec ſes complices, de qu'elle ſorte il apuïeroit la menterie qu'il avoit donnée à l'Huiſſier. De là vient, que quand le Gonfalonnier, aprés les premiers complimens, lui demanda le Bref qu'il aportoit de la part du Pape, non ſeulement il ne répondit rien de poſitif, mais de plus le crime dont il s'étoit chargé ſe préſentant alors à ſon imagination, avec toute ſa noirceur le troubla de telle ſorte, qu'il ne put s'empécher de rougir & de pâlir en même temps, ni de témoigner par des regards afreux, & des paroles entrecoupées, une partie de ce qu'il avoit dans l'ame.

Alors le Gonfalonnier, qui étoit défiant, comme le ſont d'ordinaire tous les Florentins, ſoupçonna qu'on lui avoit dreſſé des embûches, & laiſſant le Prélat interdit ſortit de la chambre pour apeler les gens armés, que la République entretenoit pour la garde de

ſa perſonne & de l'Hôtel de ville. Poggio qui étoit entré avec l'Archevéque voulut retenir le Gonfalonnier, mais ce Magiſtrat qui étoit plus fort que lui le jetta par terre d'un coup de point tout étourdi, & ne fit que deux ſauts pour aler à la ſale du feſtin, & pour avertir les conviés de ſe ſauver dans le donjon. Il les y fit paſſer, & ſe tint ſur le degré pour en défendre l'accés avec une broche, que le hazard lui mit en main.

Les conjurés, qui avoient ſuivi l'Archevéque, étoient tous demeurés par reſpect au bas du grand dégré, à la reſerve de Poggio, qui l'avoit pris par deſſous les bras pour l'aider à monter, & s'étoient diviſés dans les ſales du premier étage qui ſervoient aux aſſemblées des Corps des métiers de peur que leur multitude ne donnât de l'ombrage s'ils étoient aperçûs tous enſemble. Sur quoi il faut remarquer une particularité, qui pour avoir été omiſe par les Hiſtoriens de Florence, rend leur narration obſcure & défectueuſe; ſavoir, que les Gonfalonniers lors qu'ils entroient en Magiſtrature, avoient acoûtumé de faire changer

toutes les gardes des ſerrures de l'Hôtel de ville, Et Ceſar Perruccy qui l'étoit alors, & ſe piquoit d'étre ingenieur y avoit fait travailler avec tant d'artifice, que les portes ſe fermoient pour peu qu'on les pouſſât, mais ne pouvoient s'ouvrir qu'avec les clefs, qui par conſéquent demeuroient toûjours atachées à la ceinture des Huiſſiers.

Ainſi, dans le moment que le Gonfalonnier crioit au ſecours d'une voix éfroiable, les ſales du premier étage ſe trouverent fermées, & les conjurés pris comme dans un piége. Le peuple naturellement enclin à la ſuperſtition, ſe perſuada depuis que la choſe étoit arrivée par miracle; & Laurens de Medicis ne ſe mit gueres en peine de le détromper, parce qu'il lui étoit avantageux, que ſes compatriotes fuſſent perſuadés, que le ciel s'intereſſoit viſiblement à conſerver la Maiſon de Médicis. Mais il eſt plus ſûr d'atribuer la cauſe de cét événement, ou à quelqu'un des domeſtiques du Gonfalonnier, qui aïant l'eſprit moins ocupé de la peur que ſes camarades s'aviſa d'aler tirér les portes; ou au tumulte qui s'éleva

s'éleva dans l'Hôtel de ville aſſés grand pour imprimer aux portes un mouvement capable de ſe fermer d'elles-mêmes ; ou aux conjurés, qui dans l'inſtant qu'ils oüirent crier le Gonfalonnier aux armes, s'imaginerent qu'on les avoit trahis, que leur conſpiration étoit découverte, que l'Archevéque de Piſe étoit priſonnier, & qu'on venoit à eux pour ſe ſaiſir de leurs perſonnes. Ainſi le ſoin de leur propre conſervation baniſſant alors de leur ame le déſir de ſe rendre maîtres de l'Hôtel de ville, ils ne penſerent plus deſormais qu'à ſe baricader & ſe bien défendre, juſqu'à ce que leurs compagnons, qui étoient dans la grande Egliſe, aprés avoir maſſacré les deux Medicis, ou ceux qui ſe devoient emparer de la place publique ſous les ordres du Chevalier Pazzy acouruſſent pour les dégager.

Quoi qu'il en ſoit, ils y demeurerent enfermés juſqu'à ce que Laurent de Medicis, aprés avoir été tiré de la ſacriſtie, où les Prêtres avoient bandé ſa playe fut remené dans ſa maiſon par une grande multitude de gens de tous les ordres de la ville, & principalement

du menu peuple. De là il ſe fit porter à l'Hôtel de ville, où tous les Magiſtrats furent auſſi-tôt convoqués. La délibération ne fut pas longue, parce que les amis des Medicis aïant eu le loiſir d'envoïer dans tous les quartiers informer les bourgeois de ce qui ſe paſſoit ; on avoit exageré le meurtre de Julien, & le péril dont la République étoit menacée avec des termes ſi patétiques, que tout le monde avoit pris les armes; & les plus hardis s'étoient ſaiſis de toutes les avenuës de l'Hôtel de ville, aprés avoir diſposé des Corps de garde dans la grande place, qui étoit devant. Ainſi l'on n'entendit plus de toutes parts qu'une confuſion de voix, qui demandoient une bonne & briéve juſtice : & comme on ne la pouvoit diferer tant ſoit peu ſans voir la grande porte fermée par le nombre de ceux qui ſe préſentoient pour ſervir de bourreaux, les Magiſtrats firent atacher des cordes aux barreaux des fenêtres, où le malheureux Poggio fut pendu le premier, & les autres conjurés enſuite, qui voïant d'un côté la fureur du peuple extraordinairement animé contr'eux, & de l'autre les portes enfon-

cées par ordre des Magiſtrats préſens, s'étoient rendus à diſcretion, parce qu'ils ne pouvoient faire autre choſe à moins que de s'entre-tuer.

Jamais ſpectacle ne fut ſi hideux, & pourtant jamais ſpectacle ne fit moins de compaſſion. A peine le patient étoit étranglé à demi, que l'on coupoit la corde pour faire place à un autre; le corps tomboit en bas, & le peuple auſſi tôt le mettoit en piéces. Perſonne ne fut exempt du ſuplice, & toute la grace qu'on fit au plus illuſtres d'entre les complices, fut de les exécuter des derniers. François Pazzy auteur de la conjuration qui s'étoit lui même bleſſé dangereuſement en frapant Julien de Medicis, ne pût ſortir de la ville, & fut obligé de ſe cacher dans la maiſon de ſon oncle, d'où il fut tiré aprés avoir été découvert par une ſervante, & fut conduit à l'Hôtel de ville.

Les curieux obſerverent qu'il ne dit jamais un ſeul mot, & qu'il ne parut ſur ſon viſage aucune marque de regret; mais ſeulement des traits d'une fierté dédaigneuſe. Il fut pendu à la fenêtre qui étoit juſtement au deſſus

de la grande porte, & l'Archevéque de Piſe parut auſſi tôt pour lui tenir compagnie. On l'avoit induit à découvrir auparavant tout l'ordre de la conjuration, & de l'écrire, & le ſigner de ſa propre main; & ce Prélat y avoit conſenti, parce qu'il s'étoit figuré que les Magiſtrats émus par cét acte de condécendance auroient du reſpect pour ſon caractére, & relâcheroient quelque choſe de leur ſevérité. Cependant, il fut traité comme les autres; & ſoit qu'on voulut ajoûter une particuliere infamie à la peine qui lui étoit commune avec ſes complices; ſoit que l'ardeur du bourreau qui l'exécuta fut trop grande pour examiner ce qu'il faiſoit; ſoit enfin qu'on ne fut pas fâché de faire cét afront à la Cour de Rome, pour la punir du moins en cette ſorte pour s'étre mélée d'une ſi déteſtable action. Cét infortuné Prélat fut pendu avec les habits pontificaux, dont il ſe trouva revétu. Les plus proches ſpectateurs de ſon ſuplice remarquerent, que lors qu'il fut jetté, il s'acharna ſur le corps de Fitty, qui pendoit au barreau prochain, & lui mordit la mamelle gauche avec tant de

fureur que le bourreau eut de la peine à lui faire lâcher priſe.

Son frere & ſon couſin germain qui portoient tous deux le nom de Jaques Salviati furent atachés auprés de lui, & le vieux Chevalier Pazzy qui s'étoit avancé juſqu'à la place publique, afin de ſoulever le peuple, voïant que l'on ne l'écoutoit que pour ſe moquer de lui, & que l'on commençoit déja à l'environner, & à lui jetter des pierres de deſſus les toits pouſſa ſon cheval qui étoit vigoureux, ſe fit faire large, & ſortit heureuſement par la porte de la croix. Mais comme il s'étoit retiré vers les montagnes, & qu'il n'avoit point d'argent ſur lui, il fut contraint au bout de deux jours de ſe réfugier dans un cabaret pour y chercher à manger, & à vendre ſon cheval. Il fut reconnu par le païſan, auquel il s'adreſſa; & cét homme qui n'étoit pas tout à fait ruſtique, fit auſſi-tôt deſſein ſur la perſonne de ſon hôte pour gagner le prix que les Magiſtrats avoient deſtiné à quiconque le livreroit. Il le reçût humainement, & lui fit la meilleure chere qu'il pût. Il lui perſuada de demeurer au même endroit, pendant qu'il iroit

vendre ſon cheval ; mais au lieu d'exécuter ce qu'il avoit promis, il l'ala déceler aux Magiſtrats de Florence qui l'envoïerent auſſi-tôt enlever. Son procés lui fut fait dans les formes. Il ſe flata du même eſpoir qui avoit obligé l'Archevéque de Piſe à réveler tout le ſecret de la conjuration. Il confirma la dépoſition de ce Prélat, & il y ajoûta les noms des complices, & la part que chacun y avoit eüe. En un mot, il fit tout ce que l'adreſſe & la lâcheté lui inſpirerent pour ſauver ſa vie ; mais quand il vit qu'on ne laiſſoit pas de le condamner à la potence, & qu'on lui en voïoit un Eccléſiaſtique pour le diſpoſer à la mort ; il leva le maſque, & ne voulut plus écouter d'autres ſentimens que ceux que la nature corrompuë ſuggere aux perſonnes deſeſpérées. Il refuſa obſtinément de mourir en Chrêtien, & mourut en invoquant le Démon. Les Magiſtrats ne laiſſerent pas toutefois de le faire enterrer dans une Egliſe de Florence, où ſes Ancêtres étoient inhumés ; mais le peuple dont la fureur s'étoit acruë par le dernier mépris, que le patient avoit témoigné des ſacremens, déterra ſon

corps, & le jetta à la voirie, d'où la Juſtice le fit tirer, & enſevelir ſecrétement dans un cimétiere : mais cela ne ſervit qu'à renouveler le tumulte, car on découvrit le lieu où il étoit. On ouvrit la foſſe avec les ongles, on reprit le cadavre, on le traîna par les ruës, & aprés que les hommes ſe furent laſſés de le défigurer, ils l'abandonnerent aux enfans qui le jetterent dans la riviere d'Arnes.

René Pazzy ſon couſin germain ne fut pas plus heureux, quoi qu'il eut une commiſſion moins dangereuſe. Il s'étoit chargé de revolter les païſans de Mugello ; mais ces ruſtres l'arrêterent piés & poings liés, le menérent à l'Hôtel de ville, où il trouva ſon procés fait, & le bourreau prêt de l'executer. Il n'y eût de tous les conjurés que le brave Montéſicco, à qui l'on fit la grace de le faire mourir d'une maniere moins infame.

C'étoit un des plus vaillans hommes d'Italie, qui s'étoit attaché à Riaire, & n'avoit trempé dans la conſpiration, que pour lui complaire. Il avoit promis de poignarder Laurent de Medicis au feſtin de Frejola ; mais

l'exécution aïant été remiſe, il s'étoit rencontré par hazard en converſation avec le même Laurent de Medicis ; & en étoit demeuré ſi charmé qu'il avoit refuſé de le tuer ſous prétexte, que lors qu'il avoit donné ſa parole ç'avoit été pour commettre un homicide, en aſſaſſinant un homme dans ſa maiſon, & non pas un exécrable ſacrilége, en profanant les autels de ſon ſang. On avoit reçû ſon excuſe, parce que le Précepteur des jeunes Pazzy s'étoit ofert pour remplir ſa place : & comme il ne s'étoit trouvé ni dans la grande Egliſe, ni dans l'Hôtel de ville, il avoit eû plus de commodité de fuïr ; mais il n'avoit pû ſe réfugier ſi promptement dans l'Etat Eccléſiaſtique, que la garniſon de Radicoſano ne l'arrêtât en chemin, & ne l'envoïât ſous bonne eſcorte à Florence, où il eut la tête tranchée.

Le Seigneur Etienne & Antoine de Volterre, qui devoient aſſaſſiner Laurent de Medicis aprés avoir manqué leur coup s'étoient aviſés de ſortir de l'Egliſe au commencement du tumulte, & dans le temps que ceux qui aſſiſtoient à la Meſſe étoient trop éfraïés,

& trop ocupés à l'entour du corps de Julien, & de la perſonne de Laurent pour obſerver leurs meurtriers. Ils s'étoient coulés doucement à la porte, & ſauvés dans un Monaſtére, où les Religieux les avoient reçus, & s'étoient abſtenus durant trois jours de les déceler, ſoit qu'ils en euſſent pitié, ſoit qu'ils vouluſſent par là maintenir leur Convent dans la poſſeſſion du droit d'azile qu'il prétendoient avoir obtenu des Papes & des Empereurs. Mais les Magiſtrats ordonneroient dans la ville une recherche générale, qui ſe fit avec tant d'exactitude que ledit ſieur Etienne & ſon camarade furent tirés du lieu où ils penſoient étre en ſeureté, & conduits au ſuplice.

Tous les parens des Pazzy, tous leurs aliés, & même ceux qui avoient eû liaiſon avec eux furent mis en priſon quoiqu'il n'y eût aucune preuve contr'eux; & Guillaume Pazzy ne laiſſa pas d'étre relegué pour toute ſa vie, dans un vilage, nonobſtant qu'il eût épouſé la ſœur de Laurent de Medicis, & que cette vertueuſe Dame ſe fut jettée aux piés de ſon frere, & des Magiſtrats pour obtenir que ſon mari de-

meurât libre, puiſqu'il avoit été entiérement déchargé, par toutes les dépoſitions des complices. Ce fut une choſe aſſez extraordinaire que dans un ſi grand nombre de conjurés, il n'y en eût qu'un ſeul qui put ſortir de l'Etat de Florence ſans être arrêté ; & celui-là même qui échapa étoit le plus coupable de tous.

On connoît aſſez, que je veux parler de Bandiny. Cét aſſaſſin n'avoit été ſi fort aveuglé par les promeſſes d'impunité dont Riaire avoit flaté ſes complices qu'il ne pourvût à la ſeureté de ſa perſonne en cas de beſoin. Il avoit emprunté de ſes amis, & de ceux qui l'avoient engagé dans la conjuration de notables ſommes qu'il avoit miſes entre les mains des Marchands de Veniſe, pour les recevoir dans Conſtantinople à ſix mois de là. De plus, ſon valet l'atendoit auprés de la grande Egliſe avec un cheval de prix, & quelques Bandis de ſa connoiſſance ſe promenoient dans le parvis, pour lui faire large, & favoriſer ſa ſortie.

Avec ces précautions, il avoit fait lui ſeul plus que tous les autres conjurés enſemble ; il avoit percé le pre-

mier Julien de Medicis d'un coup de poignard ſous la mammelle gauche, & voïant que Pazzy s'obſtinoit à lui donner cent coups aprés ſa mort, il l'avoit laiſsé goûter une ſi ridicule vengeance, & ſe tournant vers Norry domeſtique de Julien, il lui avoit enfoncé le poignard dans le petit ventre, enſuite il avoit jetté les yeux du côté de Laurent, au moment qu'il ſe ſauvoit dans la ſacriſtie tout bleſſé qu'il étoit. Aprés s'étre dégagé de ces deux meurtriers, il étoit auſſi acouru pour l'achever, & l'avoit joint de ſi prés qu'il en ſeroit venu à bout ſans l'adreſſe d'un Eccléſiaſtique, qui repouſſant Bandiny avec le bâton de la Croix, pendant que Laurent entroit, avoit aprés fermé la porte avec tant de précipitation, que Bandiny n'avoit pas eû le loiſir de mettre aſſez tôt le pié dedans pour l'empécher.

Ainſi Laurent de Medicis aïant évitè la mort Bandiny s'étoit écoulé habilement vers la porte de l'Egliſe, d'où à la faveur de ceux qui l'y atendoient, il avoit gagné la ruë, & montant ſur ſon cheval, il étoit ſorti par la porte de la Croix, & au lieu de

prendre la route Eccléſiaſtique, ſur laquelle il prévoioit qu'on ne manqueroit pas de le pourſuivre, il s'en étoit fui du côté de la mer, où il couroit moins de riſque d'étre connu, parce que le païs étoit moins frequenté, principalement dans l'Etat de Sienne. Et de fait il étoit arrivé ſûrement juſqu'à Corneto, port qui dépendoit de cette République, où par une heureuſe avanture, il avoit trouvé un vaiſſeau prêt à faire voile en Levant. Il s'étoit embarqué deſſus. Son voyage n'avoit été traverſé ni par les Pirates, ni par la tempête. Il étoit abordé à Galata, où il avoit touché l'argent porté par ſes lettres de change. Il avoit choiſi cette ville pour y demeurer, & s'y étoit preſque déja établi lors qu'il ſe vit exposé à la punition qu'il penſoit avoir évitée.

Les facteurs de Laurent de Medicis l'avoient découvert dans Galata, quelque ſoin qu'il prit de ſe cacher; & comme ils avoient accés auprés de Cady Baſſa premier Viſir, ils lui avoient repréſenté, que le Sultan ſon Maître étoit trop juſte pour ſoufrir plus long-temps dans ſes Etats le plus criminel des hommes; qu'on avoit ſçû dans la

Chrêtienté que ſa Hauteſſe avoit témoigné de l'horreur en aprenant les circonſtances de la conjuration des Pazzy, & qu'on ne doutoit point qu'elle n'eût aſſez de bonté pour refuſer ſa protection à celui qui en avoit été le principal exécuteur. Cette remontrance acompagnée de préſens capables de toucher une perſonne intereſſée comme l'étoit le grand Viſir, eut tout le ſuccés que l'on prétendoit. Cady Baſſa en parla au Sultan qui étoit alors Bajazet ſecond, & le fit réſoudre à chaſſer non ſeulement Bandiny de ſon Empire, mais encore à le livrer aux Florentins.

On publia que ce qui l'avoit fait agir de la ſorte avoit été pour aquerir de la reputation parmi les étrangers, & pour leur donner un fameux exemple de la ſeule vertu dont il ſe piquoit, qui étoit celle d'exterminer les parricides. On ajoûta, qu'il avoit voulu profiter de l'ocaſion qui ſe préſentoit, de montrer à toute la terre combien il honoroit le mérite de Laurent de Medicis, qui étoit déja connu dans les trois parties de l'Univers.

Mais ceux qui pénétroient dans les

conſeils du Divan en conçûrent une autre opinion. Ils eſtimerent que Bajazet avoit en cela, comme dans toutes les autres ocaſions importantes, ſuivi aveuglément les ſentimens, qui lui étoient ſuggerés par ſon premier Viſir. Et le fils de cét Empereur, qui fut Selim Premier, ſembla depuis confirmer cét avis, lors qu'étant interrogé; pourquoi il ne portoit pas la barbe longue, comme ſon pere, il dit, que c'étoit de peur que les Baſſa le prenans par là, ne le ménaſſent où il leur plairoit.

Il y eut peut-être encore plus de miſtere dans cette civilité Turque, qu'il n'en parut d'abord à ceux qui faiſoient réflexion ſur les deux flotes, que le Pape avoit envoïées les années précédentes contre celle des Turcs. Ils s'imaginerent aiſément que Bajazet étant informé du ſecret de la conjuration des Pazzy, & n'ayant point d'autre moïen alors de ſe venger de l'afront qu'il avoit reçû, parce que la flote n'oſoit ſortir des ports, où elle étoit, tant que celle des Chrêtiens l'avoit obſervée, que Bajazet dis-je avoit livré Bandiny dans l'eſperance qu'é-

tant apliqué à la queſtion, il dépoſeroit contre le Souverain Pontife, & le rendroit ainſi mépriſable à tous les Chrêtiens.

Quoi qu'il en ſoit Bandiny fût mis aux fers, & conduit à Florence, où il fut pendu à la méme fenêtre que Pazzy ſon camarade, quoique long-temps aprés. Les Turcs n'eurent pas neanmoins la ſatisfaction qu'ils atendoient de voir le Pape difamé, parce que le procés de Bandiny fût tenu ſi ſecret par les Commiſſaires qui l'inſtruiſirent qu'il n'en eſt reſté aucune lumiere.

Aprés que les ſuplices eurent ceſsé, & que Laurent de Medicis fut gueri de ſa bleſſure, il fit faire de magnifiques obſéques à ſon frere Julien, au milieu deſquelles il arriva cette avanture. Une Demoiſelle que Julien avoit entretenuë, prétendit étre ſa femme, & déclara étre groſſe de ſon fait. Elle acoucha cinquante jours aprés d'un fils qui lui reſſembloit entiérement; & ce fût peut-étre par cette raiſon que Laurent de Medicis le fit batiſer ſous le nom de Jules de Medicis, ſans ex-

pliquer autrement, s'il le reconnoiſſoit pour bâtard, ou pour légitime. Il fut élevé avec le Cardinal ſon couſin germain, & lui ſuccéda à la Papauté ſous le nom de Clement VII.

Enſuite Laurent de Medicis fit une réflexion toute particuliere ſur le malheur qui lui étoit arrivé, & le trouva plus grand, qu'il ne s'étoit figuré d'abord. Il le conſidéra du côté de ſon principe, & voïant, que ceux qui avoient dreſſé le plan de la conjuration des Pazzy, ſe pouvoient ſervir contre lui de la force, & de l'autorité du ſaint Siége; il jugea qu'il faloit ſe munir contr'eux pour n'en étre point acablé par avance. Ce fut pour cela, que prévoïant ce que les Riaires feroient dans la ſuite des temps, par ce qu'ils avoient déja fait; il voulut avant toutes choſes leur ôter le moïen de ſe couvrir du manteau de Religion, lors qu'ils agiroient contre lui. Il avoit déja conjuré ſes amis auſſi-tôt qu'il eût évité la premiere furie des aſſaſſins, de prendre un ſoin tout particulier de la perſonne du Cardinal Neveu, & les avoir envoïé pour le dé-

gager avant que de ſortir de la ſacriſtie.

On avoit trouvé cette jeune Eminence ſur le pié du grand Autel en la poſture d'une perſonne qui atendoit la mort, & qui ſe préparoit à la recevoir chrêtiennement. Les Eccléſiaſtiques qui n'étoient gueres moins épouventés que le Cardinal, s'étoient pourtant aviſés de l'environner, & de lui faire comme un rampart de leurs propres corps. On avoit eû bien de la peine à le tirer de là, parce que le peuple qui le croïoit coupable, s'atroupoient déja pour le déchirer, & il avoit falut que les Magiſtrats leur envoyaſſent leur propres gardes pour le dégager, encore ne l'avoient elles pû faire qu'en feignant, que leur ordre portoit, de conduire le Cardinal à l'Hôtel de ville, pour y étre puni du même ſuplice que les autres conjurés. Mais elles l'avoient mené dans le même Palais, où il avoit logé depuis ſon arrivée à Florence. Elles en avoient obſervé les avenuës avec tant de ſoin que cette Eminence, & ſes domeſtiques n'au-

roient ſoufert aucune inſulte pendant les ſept ou huit jours que les Florentins avoient paſſé dans une horrible agitation.

La précaution de Laurent de Medicis ne s'étoit pas arrêtée à faire au Cardinal Neveu des ofices importans, en ce qui regardoit ſa perſonne ; mais il lui avoit encore ſauvé ſa réputation, dans une conjoncture, où il paroiſſoit impoſſible de l'exempter de flétriſſure. Il avoit ſuprimé toutes les charges & les informations, qui le touchoient, & ſon oncle Riaire. Il avoit favorisé le bruit, qui s'étoit répandu, que cette jeune Eminence avoit tout à fait ignoré le complot Il en avoit tiré une eſpece de déclaration des complices, autorisée par le Conſeil des huit, qui avoit inſtruit leur procés. Enfin il lui avoit envoïé faire de temps en temps de tres-humbles excuſes, de ce que la liberté lui étoit ôtée durant le tumulte, & lui étoit alé rendre viſite dés que le calme avoit été rétabli dans Florence.

Pour ce qui regardoit le Pape Lau-

rent de Medicis avoit écrit à ſa Sainteté en des termes tout à fait reſpectueux. Il lui avoit demandé pardon pour ſa République, & pour lui même des mécontentemens que le Cardinal Neveu avoit reçûs à ſon ocaſion. Il s'en étoit juſtifié, quoi que perſonne ne l'acusât. Il avoit demandé que la mémoire en fût abolie, & n'avoit parlé dans les lettres, ni de ſa bleſſure, ni du ſang de ſon frere, de peur qu'il ne ſemblât avoir gardé du reſſentiment. En un mot, il avoit recherché l'amitié de Riaire, par un trait de prudence politique, qui n'étoit point alors en uſage. Il en avoit fait toutes les démarches, & les avoit faites d'un air, qu'il ne témoignoit, ni crainte, ni défiance. Il avoit arrêté les Urſins, ſur le point qu'ils partoient pour aler déſoler la Principauté de Forty. Il s'étoit chargé de moïenner entr'eux une réconciliation ſolide. Il l'avoit aſſûré, que les Florentins ne s'intereſſeroient plus, dans la conſervation des petits ſouverains de la Romagne, lors qu'il prendroit envie au Pape de les ruiner. Et pour

derniere marque de confiance, il avoit ofert d'aler à Rome ſur la parole de ſa Sainteté, pour travailler de vive voix à détruire les dangereuſes impreſſions, qu'on lui avoit données à ſon préjudice, ſans prétendre d'obtenir d'elle aucune grace, ni pour lui, ni pour ſes amis, en conſidération de ce voïage.

Cependant le Pape n'eut aucun égard ni à la ſoûmiſſion de Laurent de Medicis, ni à l'adreſſe avec laquelle il avoit ménagé la reputation du ſaint Siege, & l'honneur des Riaires, dans une afaire ſi délicate. Il ne regarda pas le ſuccés de la conjuration des Pazzy, que du côté qui le pouvoit animer davantage contre une perſonne que le ciel avoit ſi viſiblement protegé, au lieu de la conſidérer du côté, qui étoit le plus propre à reſſentir ſon indignation. Il ne ſe laiſſa tranſporter que par le mouvement que lui ſuggeroit le dépit, d'avoir manqué ſon coup, & n'écouta plus deſormais que cette raiſon chimérique; ſçavoir, que l'unique moïen de couvrir la faute qu'il avoit faite étoit de la pouſ-

ſer juſqu'au bout. Il crût, que ſe réconcilier avec Laurent de Medicis, ce ſeroit du moins tacitement avoüer d'avoir trempé dans la conſpiration formée pour le perdre. Et qu'au contraire en lui déclarant la guerre, & l'ataquant à force ouverte, il cacheroit en quelque maniere la peau du renard ſous celle du lion, ou rempliroit du moins les eſprits d'une idée ſi vaſte, & ſi capable de les ocuper par la multitude des évenemens, que les armes ont acoutumé de produire chaque jour qu'ils n'auroient plus le loiſir de penſer à ce qui s'étoit fait auparavant.

Sur cette préſupoſition le Pape ſuivit le conſeil, que Riaire lui donnoit de lever des troupes, & pour ne s'embaraſſer pas une ſeconde fois dans une entrepriſe, dont le ſuccés pouvoit étre contraire à ſon atente, par les incidens que ſa Sainteté n'auroit pas prévûs, il réſolut de ſi bien prendre ſes meſures pour la ruine de Laurent de Medicis, que la fortune, qui s'étoit ſi hautement déclarée pour lui fut contrainte de l'abandonner, mal-

gré qu'elle en eut. C'eſt ce qui fit envoïer au Pape le plus intelligent de ſes Emiſſaires, qui s'apeloit Etienne Noirdy vers le Roi de Naples. Et pour le diſpoſer à mettre en uſage toutes ſes ruſes, on lui promit un chapeau de Cardinal s'il venoit à bout de ſa négociation. On le chargea de repréſenter à ce Roi que l'honneur de ſa Couronne étoit trop engagé à la perte des Florentins, pour les laiſſer en paix, aprés que la conjuration, où le Duc de Calabre ſon fils avoit trempé étoit découverte, & pour ſoufrir que le démenti lui en demeurât; que ce jeune Prince étant arrivé ſur la frontiere de Toſcane avec une belle armée, il la faloit mettre en action, quand ce ne ſeroit que pour l'empeſcher de ſe perdre dans l'oiſiveté, & de ſe rendre mépriſable par une honteuſe retraite; qu'il eût été expédient, que le Duc de Calabre ne ſe fut pas ſi-tôt avancé; mais que la démarche étant faite, il n'y avoit plus de moïen de reculer; que les Florentins le voïant réſolu de

les assujetir, aquiesseroient peut-étre par prudence, & se soumettroient au destin, qui leur paroissoit alors inévitable, au lieu que s'il ne tenoit tête, aprés avoir menacé si hautement, les Florentins entreroient dans une préſomption insuportable, & les autres petites Puissances d'Italie à leur exemple s'acoûtumeroient insensiblement à mépriser la Couronne de Naples, pour laquelle elles avoient auparavant les déferences, qui n'étoient guéres diferentes de la sujection.

Ces raisons étoient trop foibles pour émouvoir un Prince aussi vieux, & par conséquent aussi proche de sa mort qu'étoit le Roi de Naples. Le sang qui couloit dans ses veines étoit trop froid pour prendre feu de si peu de chose. Et la réputation n'étoit plus un bien qu'il se souciât de ménager depuis que les plus considérables de ses sujets l'avoient noircie, par des reproches si sanglans & si publics, qu'ils n'étoit plus possible de la réparer. Aussi Nardy changea de dessein, aussi-tôt qu'il s'en aperçût, & fei-

gnant d'avoir reçû de Rome de nouveaux ordres, demanda audience. & propoſa la conquête de l'Etat de Florence à condition qu'elle ſe feroit avec les armes du ſaint Siége, & celles de Naples, qui obeïroient au même Général; que ce Général ſeroit le Duc de Calabre, & que la guerre ſe feroit aux dépens du Pape ſeulement: que Riaire ſeroit mis en poſſeſſion de Florence dés qu'elle ſeroit priſe; mais qu'il prêteroit le ſerment au Roi de Naples, & s'obligeroit à la tenir de lui comme un fief relevant de ſa Couronne.

Le Roi de Naples n'eut pas plus d'égard à cette ſeconde propoſition qu'à la précédente; & Nardy étoit ſur le point de s'en retourner ſans rien faire, lors qu'un accident imprévu conclut ſa négociation à ſon avantage. Les Urſins, qui ne pouvoient demeurer en paix, depuis qu'ils étoient aſſûrés d'une retraite en Toſcane chez leur beau frere s'étoient mis en campagne, & ſans conſidérer ni les défenſes de remüer, ſous quelque prétexte que ce fut, que le

Pape

Pape leur avoit faites, ni la protection que le Roi de Naples leur avoit acordée, & à la Maiſon de Colonne, avoient ravagé toutes les terres de cette Maiſon. Leur hardieſſe s'étoit acruë par le peu de reſiſtance qu'ils y avoient trouvée, & par un grand nombre d'avanturiers acourus de toutes parts, pour renforcer leur troupes. Ils avoient emporté les châteaux de vive force, & reduit les forteresſes à capituler ſans en excepter celle de Palliano. Les Colonnes ſurpris n'avoient pû faire autre choſe que de ſe retirer à Naples, leur azile ordinaire, où leurs interêts les engagerent à devenir ſoliciteurs des afaires du Pape, auprés du Roi. Car comme ils prévoïoient, qu'il leur ſeroit impoſſible de recouvrer leurs places, à moins que de procurer une diverſion du côté de la Toſcane, qui contraignit les Urſins d'aler au ſecours de leur beaufrere, ils ſe concerterent avec Nardy, ils remuërent en ſa faveur toutes leurs intrigues, ils firent que le Duc de Calabre écrivit à ſon pere en des termes, qui promettoient que la reduction de

Florence ne coûteroit que peu de jours de ſiége ; & ils s'obligerent d'y mener leurs amis auſſi-tôt qu'ils auroient recouvré leurs terres, & reduiſirent ainſi le Roi de Naples à ſervir d'inſtrument à la vengeance du Pape, & à l'ambition de Riaires.

Fin du ſecond Livre.

Argument du Troiſiéme Livre.

LE Commiſſaire Nardy conclut une ligue entre le Pape & le Roi de Naples contre les Florentins. Laurent de Medicis ſoûtient la guerre ; mais ſe voyant abandonné de ſes Aliés prend une réſolution déterminée. Il ſe fait ſuivre par l'élite de la jeune Nobleſſe de Florence, ſous prétexte d'une partie de chaſſe. S'embarque. Va droit à Naples. Etonne le Roi Ferdinand par cét acte héroïque de confiance. Rompt toutes les meſures de l'Ambaſſadeur de Roſſally. Déconcerte par de nouvelles voïes les pratiques de ce vieux Miniſtre. Le ruine dans l'eſprit du Roi. S'établit en ſa place. Diſpoſe le Roi à tout ce qu'il prétend. Luy fait rompre la ligue avec le Pape. Donne la paix aux Florentins. Leur fait rendre leurs places, & ſigner un traité de garentie avec eux. Deux ans aprés le Roi de Naples eſt preſque oprimé par la conſpiration de ſa Nobleſſe avec le Pape, & les

Venitiens qui vouloient partager ſa dépoüille. Laurent de Medicis le ſecourt ſans atendre d'en étre prié. Lui prête de l'argent. Débauche les troupes, qui l'avoient vaincu. Fait déclarer pour lui les Vrſins, & le rétablit entierement. Aprés quoi toutes ſes penſées ne tendent qu'à maintenir la paix dans l'Italie.

Les Auteurs imprimés & manuſcrits dont le troiſiéme Livre a été tiré.

LEs negociations du Cardinal Nardy avec le Roi Ferdinand de Naples, & le Duc de Calabre ſon fils. Deux Lettres Italiennes de Laurent de Medicis, l'une pour juſtifier ſon voïage à Naples, adreſſée au Conſeil des huit de Florence, & l'autre écrite à tous les Magiſtrats de la République, pour leur rendre conte du traité qu'il y avoit conclu. La guerre du Roi de Naples contre les Barons par un Anonime dans la ſixiéme Bibliotéque du Roi. L'hiſtoire de Veniſe par Sabellicus. Le continuateur de Platina dans la vie de Sixte I V. La vie d'André Doria, par Charles Sigonius.

LES ANECDOTES DE FLORENCE, OU L'HISTOIRE SECRETE DE LA MAISON DE MEDICIS.

LIVRE TROISIE'ME.

LE Commissaire Nardy n'eut pas plûtôt ajusté avec le Roi de Naples, les conditions que j'ai raportées, que le Duc de Calabre déclara la guerre à la République de Florence avec les formalitées, qui étoient alors en usage, c'est à dire,

qu'il l'envoïa défier par un Heraut de la part du Pape & du Roi ſon pere. Il lui preſcrit le temps dans lequel elle eut à ſe préparer à la défenſe, & lui fit donner par écrit les raiſons qu'il avoit de l'ataquer.

Ces raiſons ſe reduiſoient toutes à l'outrage que le ſaint Siége prétendoit avoir reçû en la perſonne du Cardinal Neveu. On aléguoit les conſtitutions des Papes, & les priviléges acordés en divers temps au ſacré Colége. On ſoûtenoit, que la pourpre Eccleſiaſtique ne rendoit, ni moins illuſtres, ni moins inviolables ceux qui la portoient, que la ſeculiere. Et l'on tiroit de ces principes tout ce que la chicane de l'Ecole avoit pû ſuggerer à des Theologiens paſſionnés pour noircir la réputation de la République de Florence en général, & de Laurent de Medicis en particulier.

On ſupoſoit, que la conjuration de Pazzy n'avoit été formée, que pour oprimer le Cardinal Neveu; qu'on avoit choiſi à deſſein le temps de ſon voïage à Florence; que les honneurs extraordinaires qu'on lui avoit rendus n'avoient été, que pour le faire tom-

ber plus facilement dans le précipice; qu'on l'avoit épargné dans le feſtin de Frejola, parce que Julien de Medicis n'avoit pû être de la partie, & que ſon proche départ preſſant les complices de hâter leur coup, ils n'avoient pas fait ſcrupule de l'entreprendre dans le Chœur de la grande Egliſe, & en préſence du ſaint Sacrement; que le Cardinal Neveu n'étoit redevable de ſa vie qu'à la réſolution qu'avoient témoigné les Eccléſiaſtiques, d'expoſer la leur, afin de le conſerver, en ſe mettant tous dans une poſture, où chacun lui faiſoit bouclier de ſon propre corps; que la ſeule neceſſité, où les aſſaſſins s'étoient vûs reduits d'égorger tant de perſonnes avant que de toucher à celle qu'ils cherchoient, les avoit empéché de paſſer outre; que le Cardinal Neveu n'avoit été tiré de l'Egliſe, que lors que le Magiſtrat de Florence n'avoit pas crû devoir le laiſſer plus long-temps parmi le carnage; qu'il n'avoit fait que changer de péril en ſortant de la grande Egliſe; que les gardes qu'on lui avoit donnés, ſous prétexte de le raſſûrer avoient eu ordre d'empécher qu'il ne s'échapât

avant que l'on eût délibéré de nouveau ſi l'on atenteroit encore à ſa vie; que les railleries, les reproches, les imprecations qu'il avoit entenduës à tous momens en étoient autant de marques; & qu'enfin ſi les Florentins s'étoient déterminés de le laiſſer retourner à Rome ce n'avoit pas été qu'ils ſe fuſſent repentis de leur déteſtable projet, mais ſeulement parce que ceux qui étoient moins emportés que les autres avoient fait réflexion, que toute l'Europe prendroit les armes pour venger ce crime, qui n'auroit point eu d'exemple parmi les Chrêtiens, s'ils permettoient qu'on le couronnât par la mort d'un Cardinal Neveu.

Le temps que le Duc de Calabre avoit donné aux Florentins ſervit à la Cour de Rome pour achever les procédures qui devoient étre gardées avant que de prononcer l'Interdit. Le Cardinal Neveu fit ſa plainte, & les témoins furent oüis. On cita par trois fois les Florentins, mais pour la forme ſeulement, parce qu'on prétendoit que leur crime étoit trop notoire pour avoir beſoin de confrontation. Et l'on fulmina

les cenſures avãt que la République eût pensé à ſe défendre. Son Etat fut mis en proïe, & le Duc de Calabre nõmé Commiſſaire pour exécuter la Sentence.

Rien de tout cela ne ſurprit Laurent de Medicis, parce qu'il s'y étoit atendu lors que le Pape avoit rejetté ſes excuſes. Mais il eut beſoin de toute ſa prudence, & de l'autorité qu'il avoit dans Florence, & dans les autres villes qui en dépendoient pour les diſpoſer à ſoufrir l'Interdit ſans murmurer : Car cette eſpece de foudre étoit tellement apprehendé dans toutes les parties du Monde Chrêtien, que c'étoit aſſés d'en étre frapé pour devenir exécrable à tous les fidéles. On ne ſe mettoit point en peine ſi c'étoit à tort ou avec juſtice. Et les eſprits étoient ſi fort prévenus de cette maxime que les peines de l'enfer étoient inſéparables des foudres du Vatican pour quelques cauſes qu'on les eût lancées, qu'on avoit vû des armées de ſoixante dix mille bons ſoldats abandonner leur Général en une nuit, & des Nations entieres ſe revolter contre leurs Souverains par une défection ſi générale qu'il ne lui étoit reſté, ni ſujet, ni domeſtique.

Aussi Laurent de Medicis ne s'amusa pas à combatre le sentiment du vulgaire, quoiqu'il ne manquât pas de raisons, & que les Prédicateurs lui eussent donné parole de prêcher en sa faveur. Il prit une voïe plus courte & moins embaraſſée ; & sans parler de l'autorité, ni de la justice de celui, qui avoit lancé la foudre, il essaïa de l'éviter, en faisant voir qu'il étoit parti d'une main plus prochaine, & moins respectueuse. Il rejetta toute la faute de l'Interdit sur Riaire neveu du Pape. Et communiquant aux Florentins ce qu'il y avoit contre lui dans les informations du dernier atentat, il le convainquit pleinement d'en avoir été l'auteur.

Ensuite il ala plus avant. Et comme il eût aperçû, que le peuple commençoit à s'échaufer, il lui découvroit toutes les particularitées, qui servoient à montrer, que le dessein de Riaire, avoit été principalement d'usurper l'Etat de Florence. Il parla de l'entrepriſe de Tiserno, où l'ambition de ce neveu du Pape avoit éclaté la derniere fois, de la reduction de Spoleto, où il avoit établi une garnison capable d'in-

ſpirer de la jalouſie à ſes voiſins ; de la conquête de Forty, ſans avoir d'autre droit que de bien-ſeance ; & de l'achat prétendu d'Immola, qu'il avoit falu traverſer en toutes manieres. De ces quatre principes, Laurent de Medicis fit connoître au peuple, que Riaire ne s'étoit aproché de la Toſcane, que pour s'en rendre le maître. Il lui fit remarquer, que les Pazzy n'avoient pas conſpiré contre leur Patrie pour en devenir les tirans, parce qu'ils n'avoient pris aucune des précautions néceſſaires pour ce deſſein, & que Riaire n'en avoit pas oublié la moindre ; qu'il avoit fait les frais du complot, exigé des engagemens particuliers des perſonnes qui en étoient ; reçû leurs ſermens ; donné les principaux ordres ; & envoïé ſon neveu à Florence pour en tirer le fruit, qu'il s'étoit proposé, en formant la conſpiration. Il ajoûta, que le même Riaire aïant manqué ſon coup, eſſaioit de le refaire par des voïes, qui n'étoient pas plus légitimes, quoi qu'elles fuſſent mieux déguisées ; que poſſédant, comme il faiſoit, le cœur & l'oreille du Pape, il ne faloit pas trouver étrange qu'il lui inſpirât

des pensées conformes à ſon déteſtable projet, ni qu'il abuſât de l'autorité de l'Egliſe, mais qu'il lui faloit réſiſter avec la même fermeté, que Vitelly avoit témoigné dans Tiferno ; & que ſi ce petit Souverain qui n'avoit preſque point d'autre droit ſur ſon païs, que celui que ſes prédéceſſeurs avoient aquis par la negligence & la déſertion des Papes précédens, n'avoit pas laiſſé de ſe bien défendre contre les forces de la Cour de Rome avânt que de ſe rendre, ni de rentrer à la premiere ocaſion, qui s'étoit oferte, quoiqu'il eût rendu ſa place en capitulant, & qu'il en eût touché l'argent avant que d'en ſortir ; les Florentins à plus forte raiſon devoient combatre juſqu'au dernier ſoûpir pour la conſervation d'une liberté dont ils étoient paiſibles poſſeſſeurs depuis tant de ſiécles, & que perſonne ne leur avoit conteſté avant Riaire.

Ces raiſons inſinuées avec adreſſe parmi le méme peuple le rendirent en peu de jours capables des ſentimens, que Laurent de Medicis lui vouloit inſpirer. Il entendit ſans s'émouvoir, les Dénonciations & les Monitoires de la

Cour de Rome, & ne fit que railler des placards que l'on afichoit pour l'exciter à ſedition. Il ſe prepara à la guerre avec bien moins de bruit, & beaucoup plus d'ordre qu'il n'avoit fait, lors que Coliogne l'avoit ataqué. Et comme les Etats les plus jaloux de leur ſouveraineté ne pouvoient ſe diſpenſer quelquefois de la ceder preſque toute entiere à des particuliers dans ce temps extraordinairement dificile, il y eut une Magiſtrature nouvelle créée en faveur de Laurent de Medicis, qui n'étoit en rien diferente de la Dictature des anciens Romains. On le rendit arbitre de la vie & de la mort de ſes concitoïés. On lui permit de mettre dans les places telle garniſon qu'il lui plairoit, & on lui abandonna même le pouvoir, que la République avoit acoûtumé de ſe reſerver en de pareilles rencontres, & qui conſiſtoit à augmenter les impoſitions, & à en mettre de nouvelles.

Ce fut dans cette dignité que Laurent de Medicis trouva les ocaſions de faire éclater les qualitées incomparables qu'il poſſédoit pour le commandement, & de mettre en pratique ce qu'il avoit apris de plus rafiné ſur ce

ſujet. Il prit en main le gouvernail, mais il le prit de telle ſorte qu'il paroiſſoit, que ce n'étoit, que pour le remettre dés que l'orage ſeroit paſſée. Quelque indépendance qu'il eut des autres Magiſtrats, il ne laiſſa pas de leur communiquer les plus importantes afaires, ni de les faire exécuter ſelon qu'elles avoient été reſoluës à la pluralité des voix. Il ne dépoſa pas un ſeul des Commiſſaires, ni des Oficiers, qu'il trouva en charge. Il ſe contenta de les inſtruire, & de les encourager, à ſervir utilement leur Patrie. En un mot, il ne ſe reſerva que les épines de l'autorité abſoluë, & en laiſſa les roſes à ceux dont le genie étoit plus délicieux, ou moins capable de travail.

Il tira de cette conduite deux grands avantages. L'un qu'il faloit moins de temps pour donner les ordres ſubalternes, qui furent exécutés avec bien plus de diligence par les anciens Magiſtrats, qu'ils n'euſſent été par d'autres plus nouveaux, à cauſe de la poſſeſſion où ils étoient, de ſe faire obeïr. L'autre fut, que Laurent de Medicis n'étant point obligé d'emploïer à des uſiges ordinaires l'élite de ſes amis,

comme il y auroit été contraint par un changement général d'Oficiers, il eut la liberté de les envoïer vers les Puiſſances d'Italie, qui n'avoient pas encore de la liaiſon avec ſes énemis. Ce qui lui réüſſit de ſorte, que les Républiques de Veniſe & de Génes, les Ducs de Milan, & d'Urbin, les Marquis de Ferrare & de Mantoüe ſignerent une ligue défenſive avec les Florentins.

Je ne m'arréterai point à décrire les particularitées de cette guerre; car outre qu'elles ne ſont pas trop dignes de remarque, je ſuis obligé d'avertir en paſſant, que c'eſt le fait d'un écrivain d'hiſtoire, & non pas le mien. Je dirai ſeulement, que le ſecours le plus conſiderable que reçûrent les Florentins leur vint du Milanois, & que leurs autres Aliés les aſſiſterent ſi foiblement que leur armée ne fut jamais en état de tenir la campagne. Celle du Duc de Calabre composée des troupes Eccléſiaſtiques & de celles de Naples entra dans le territoire de Florence, où elle trouva les places d'importance trop bien munies pour étre priſes par d'autres voïes que par celle d'un ſiége régulier.

Il ne fut pourtant pas d'avis d'en former aucun : Car il étoit d'autant moins aſſûré du ſuccés que les Florentins pouvoient aiſément dés qu'ils l'auroient vû, tirer les troupes qu'ils avoient diſperſées dans tous les autres lieux, & en former un corps capable d'afamer les aſſiégeans en leur retranchant les vivres, ou d'introduire dans la place aſſiégée un ſi grand ſecours, ou des rafraichiſſemens ſi notables, qu'il y auroit eu de la folie à continuer le ſiége. De plus l'été étoit trop proche pour former une entrepriſe, qui ſelon toutes les maximes de l'art militaire, devoit étre finie avant que les chaleurs commençaſſent à ſe faire ſentir. Et le Pape qui s'étoit engagé à faire tous les frais de la guerre n'avoit pas de quoi la ſoûtenir long-temps, parce que les revenus de l'Etat Eccléſiaſtique avoient été diminués par la guerre civile entre les Urſins & les Colonnes. D'où le Duc de Calabre avoit ſujet de prévoir que ſon armée ſe débanderoit infailliblement, s'il engageoit ſes gens de guerre à un long ſiége ſans avoir le moïen de les y faire ſubſiſter. Et qu'au contraire il les pourroit retenir pen-

dant quelques mois sous ses enseignes en leur abandonnant la campagne au pillage, & les petites places qui ne seroient pas sufisantes pour se défendre.

De là vint, que la guerre ne fut faite à parler proprement qu'aux vilageois, & qu'il n'y eut que des bourgs de pris, & des châteaux de plaisance forcés durant le printemps. L'été qui lui succeda fit rentrer les troupes en quartier de rafraichissement, & produisit des évenemens capables d'ensevelir la Maison de Medicis sous les ruines de sa Patrie, si Laurent n'eût conjuré la tempête, au moment quelle aloit fondre sur l'un & sur l'autre, par un trait de prudence & de générosité consommée, qui n'avoit point encore eu d'exemple dans l'antiquité, & ne sera peut-être point imité dans les siécles à venir.

Pour m'expliquer plus nettement, il est nécessaire que je reprenne les choses de plus haut, quand il m'en devroit coûter une digression, & que j'insinuë quelques revolutions du Milanois qui furent les causes de celles dont je dois parler. François Sforce s'empara du

Duché de Milan par une avanture également heureuſe & bizarre. Il étoit ſorti du concubinage du fameux Sforce ſurnommé Atendulat avec une jeune fille de Cotignot, & s'étoit adonné à la profeſſion des armes dans laquelle il étoit né. Son pere s'étoit noïé en alant ſecourir les villes d'Aquila. Les troupes deſtituées de ce chef l'avoient choiſi pour leur commander, & pour achever l'exécution de cette entrepriſe, quoiqu'il n'eut alors que vint ans. L'évenement avoit juſtifié leur élection, & le jeune Sforce avoit ſecouru la place, défait les aſſiégeans, gagné une notable bataille, & pour comble de félicité, fait périr Braccio, qui avoit été le rival & l'énemi mortel de ſon pere. Ce ſuccés avoit établi ſa reputation, & retenu les vieux ſoldats ſous la diſcipline. Il les avoit menés au ſervice du dernier Duc de Milan, de la famille des Vicomtes, & avoit obligé par de longs travaux ce Prince qui n'avoit point d'enfans légitimes, à lui donner ſa fille bâtarde en mariage. Il n'avoit pas d'abord tiré d'autre avantage de ce mariage, que de poſſéder une femme qui avoit tou-

tes les graces de son sexe, & les belles qualités du nôtre, parce que son beau-pere étoit d'une humeur si volage qu'il faisoit tous les ans un testament par lequel il l'instituoit héritier du Milanois, & le cassoit autant de fois pour en refaire un autre, qui laissoit aprés sa mort ses sujets dans la liberté de choisir un Souverain, ou de se mettre en République.

Mais enfin le Duc étant mort dans le temps, que sa fille le gouvernoit, & Sforce s'étant trouvé dans la même conjoncture à la tête d'une armée, qu'il commandoit pour le Duc contre les Venitiens, il l'avoit conduit à Milan avec tant de diligence qu'il avoit prévenu ses compétiteurs, & obligé les peuples par cette surprise à le reconnoître pour Souverain. Ensuite sa valeur lui avoit fait vaincre tous ceux qui prétendoient le dépossеder durant que sa femme lui ménageoit le cœur de ses nouveaux sujets par son humeur obligeante, & par les charmes de son entretien. Mais il étoit mort d'hidropisie dans le temps que Galeas son fils aîné étoit alé en France au secours de Loüis XI. La nouvelle que

ce jeune Prince en avoit reçûë en traverſant l'Auvergne l'avoit contraint de rebrouſſer chemin & de paſſer ſur les Etats du Duc de Savoie en habit déguiſé. Sa mere lui avoit fait prêter le ſerment par les Milanois. Et les premieres armes que les Piémontois avoient éprouvées à leur dommage lui avoient aquis tant de réputation, que perſonne ne l'avoit plus osé choquer.

La profonde paix dont il avoit joüi depuis, l'avoit engagé ſi avant dans le luxe, & dans les délices que ſa Cour étoit devenuë un ſerail, les Dames de qualité s'étoient perſuadés que ce n'étoit rien faire contre leur honneur, que de s'abandonner à leur Prince. Mais leurs maris n'étoient pas de même ſentiment. Et il s'y en trouva parmi les gentilshommes de la ſuite du Duc, qui pour cela s'étoient mis en tête de l'aſſaſſiner; ſçavoir, André Lampoguano, Charles Viſconty, & Hierôme Olgiaty. Leurs prétextes furent, que Lampoguano avoit hérité de ſes Ancêtres un fief de l'Egliſe de Coſme, où l'Evéque étoit entré ſans que le Duc s'en eût voulu méler. Viſconty n'avoit pû ſoufrir que le Duc non content d'uſur-

per le Milanois ſur ceux de ſa Maiſon, eût encore introduit l'infamie dans ſa Maiſon en débauchant ſa ſœur, & la proſtituant enſuite à ſon Ganimede. Olgiaty s'étoit proposé d'imiter Brutus à la ſolicitation de Monté ſon précepteur, animé de ce que le Duc lui avoit fait donner les étrivieres, pour ſe venger du foüet qu'il lui avoit donné en ſa jeuneſſe. Le Duc avoit été poignardé dans l'Egliſe de S. Etienne. Et ſes trois meurtriers, au lieu de recevoir l'aplaudiſſement qu'ils atendoient du peuple avoient été traînés au ſuplice, aprés que Laurent de Medicis en avoit livré un qui s'étoit refugié dans les cavernes de l'Appennin. On trouva un teſtament du Duc, qui laiſſoit ſon fils unique ſous la tutelle de ſa mere, à condition qu'elle ſuivroit les Conſeils de Simoneta. Mais l'humeur de Loüis Sforce oncle de l'enfant étoit trop ambitieuſe pour laiſſer écouler une longue minorité ſans eſſaïer d'en profiter. Il voulut d'abord conteſter la tutelle, & n'aïant pas réüſſi, il oſa prétendre, & même déclarer à quelques perſonnes, que le Duché lui appartenoit, parce qu'il étoit né lors

lors que François Sforce ſon pere étoit Souverain, au lieu que ſon frere Galeas, pere de l'enfant étoit venu au monde dans le temps que le même Sforce étoit encore dans la vie privée. Cela vint aux oreilles de la tutrice qui fut conſeillée d'éloigner ſon béau-frere.

Il ſe retira à Piſe, d'où il forma dans Milan une faction ſi puiſſante qu'il ſe fit rapeller en dépit de ſa belle ſœur; il la chaſſa; il ſe mit en poſſeſſion de la tutelle; il fit trancher la tête à Simoneta; il atira le Gouverneur du château à une entrevûë ſur le Pont-levis; il le ſaiſit au corps; fit dreſſer une potence, & alumer une bougie, avec ſerment de le faire pendre, ſi la place n'étoit livrée entre ſes mains, avant que la bougie fut uſée. La garniſon intimidée, & touchée de compaſſion ouvrit les portes; & Loüis Sforce, qui avoit beſoin de troupes pour ſe maintenir dans un poſte qu'il venoit d'ocuper par des voïes ſi violentes, rapela les troupes Milanoiſes, qui étoient alées au ſecours des Florentins.

Laurent de Medicis ne fut gueres

moins touché de ce rapel, que s'il eût été frapé de la foudre. Il connoiſſoit parfaitement le genie de Loüis Sforce, & ne doutoit point que ce Prince n'eut des deſſeins qui l'empécheroient de donner aucune aſſiſtance à ſes voiſins. Et comme la République de Florence ne s'en pouvoit paſſer dans la conjoncture d'alors, elle étoit dans le péril le plus inévitable, & le plus proche où elle eût été exposée depuis que Laurent de Medicis ſe méloit du gouvernement.

Ses autres Aliés de Mantoüe, de Ferrare & d'Urbin étoient dans l'impuiſſance de la ſecourir. Et comme ils ne lui avoient envoïé des troupes, que parce qu'ils le croïoient capable de faire tête au Duc de Calabre, il y avoit à craindre qu'ils ne les rapelaſſent, & n'iſſent leur accommodement à part dés qu'ils apercevroient que Loüis Sforce leur en avoit donné l'exemple, car enfin ſi ce Prince rouloit dans ſon eſprit le deſſein de ſe faire Duc, il étoit trop adroit pour l'entreprendre avant que d'avoir gagné du moins deux des trois puiſſances d'Italie qui le pouvoient traverſer; ſçavoir, le Pape par ſes cen-

ſures, le Roi de Naples par ſon autorité, & les Venitiens par leur voiſinage. Et de fait, comme Laurent de Medicis avoit des Emiſſaires dans toutes les Cours d'Italie, il avoit ſçû que Loüis Sforce entretenoit un Agent ſecret, pour diſpoſer le Roi Ferdinand à lui donner en mariage la Princeſſe ſa fille, qui devoit épouſer le jeune Duc de Milan, lors qu'il ſeroit en âge.

Ainſi Laurent de Medicis avoit ſujet de ſupoſer que le ſecours de Milan manqueroit infailliblement aux Florentins en leur plus grand beſoin, & que ſi Sforce renvoïoit des gens de guerre en Toſcane, ce ne ſeroit plus comme Alié, mais en qualité d'énemi, puis qu'il ne le feroit que pour obtenir par cette infidelité la Princeſſe de Naples. Cependant il n'étoit pas moins indubitable que la défection de Sforce aloit ouvrir au Duc de Calabre en peu de mois les portes de Florence; car les bourgeois de cette ville, qui avoient témoigné d'abord tant de courage, commenceroient d'en manquer auſſi-tôt qu'ils apercevroient, que la partie ne ſeroit pas égale, & ſe diviſeroient en autant de factions qu'il y avoit

avoit entr'eux de personnes de qualité, qui souhaitoient un changement dans l'Etat pour rendre leur condition meilleure. Alors il ne se trouveroit plus de citoïen, qui voulut hazarder sa vie, ou contribuer pour les frais de la guerre ; &, Laurent de Medicis seroit obligé d'en suporter le faix tout seul, ce que la prudence lui conseilloit d'autant moins qu'il ne le pouvoit faire sans se ruiner en efet, si aprés avoir épuisé son crédit & vuidé sa bourse par une excessive dépense, aprés avoir entretenu des armées entieres à ses frais, il ne laissoit pas de sucomber, & étre envelopé sous les ruines de sa Patrie, sa Maison n'auroit plus de quoi se remettre d'une telle disgrace comme elle avoit fait du temps de Cosme le Vieux, & se refugier dans quelque azile, en atendant le retour de la bonne fortune ; s'il mouroit dans l'ocasion, il passeroit pour téméraire au jugement de la posterité : & s'il conservoit sa vie, ce ne seroit que pour l'achever dans la pauvreté, & pour reünir en sa personne les deux plus notables adversitées qui puissent vaincre la patience d'un homme de

cœur, ſçavoir, un infame exil avec une longue mendicité.

Au lieu que s'il uſoit de la même politique dont ſon aieul s'étoit ſi bien trouvé, & s'il ſe contentoit comme lui de hazarder ſa perſonne, ſans conſumer ſes biens par uné dépenſe inutile, d'un côté il ne lui arriveroit point d'autres inconveniens que ceux, qui lui ſeroient communs avec les autres Florentins, & de l'autre, il auroit des reſſources pour ſa Maiſon qui lui ſeroient toutes particulieres : car dans quelque côté du monde qu'elle ſe retirât aprés avoir été chaſsée de Florence, elle y trouveroit de quoi ſubſiſter à l'aiſe, & dans une abondance, qui la diſtingueroit des autres, & la feroit toûjours conſidérer par les Florentins, qui ſeroient envelopés dans le même malheur ; comme la ſeule capable de les rétablir dans leur patrie à la premiere ocaſion, qui s'en ofriroit. S'il perdoit ſa vie en exil, ſa femme qui étoit adroite & vertueuſe, intereſſeroit les Urſins à prendre ſoin des enfans qu'il laiſſeroit en bas âge par l'eſpérance de partager avec eux l'adminiſtration de tant de richeſſes ; & s'il

ırvivoit à la République de Floren-
e, il ſe retireroit à Veniſe, où il joüi-
oit des priviléges de noble Venitien,
ue ſon Aieul lui avoit aquis, en aten-
ant qu'une de ces revolutions, qui
e manquoient jamais d'arriver de
emps en temps à Florence, l'y rape-
aſſent avec les mêmes avantages qu'il
n étoit ſorti.

Ces conſidérations inſpirerent à Lau-
ent de Medicis le déſir de s'acommo-
er au temps. Et quoiqu'il ne lui fut
as impoſſible de conclure un traité
articulier, par lequel un autre moins
:rupuleux auroit trouvé ſon conte, il
ıgea ſagement qu'il n'y auroit point
our lui d'honneur, ni de ſûreté à dé-
acher ſes interêts de ceux de ſa patrie,
our deux raiſons. L'une, que c'étoit
ui qui avoit atiré la tempête dont el-
e étoit agitée, l'autre qu'en quelque
ndroit que la fortune lui préparât une
etraite, il n'y trouveroit jamais ce
u'il auroit quitté chez lui.

Il faloit donc traiter & comprendre
es Florentins dans le traité; mais c'é-
oit en cela que conſiſtoit la plus gran-
e difficulté, parce que la politique de
aurent de Medicis, quelque fertile

qu'elle fut en expédiens ne lui en ſuggeroit aucuns capables d'en venir à bout : Car en premier lieu, il n'y avoit pas d'aparence de s'adreſſer au Duc de Calabre, qui ne ſeroit pas d'humeur à recevoir une propoſition de paix, parce qu'il la regarderoit comme devant lui ravir la gloire de la conquête de Florence. Il y avoit encore moins d'aparence en ſecond lieu, de rechercher le Pape ; car, outre qu'il paroiſſoit trop irrité contre la République de Florence, en général, & contre Laurent de Medicis en particulier, pour recevoir aucune ſoumiſſion de leur part ; il étoit encore trop ataché à l'interét de ſes neveux pour les fruſtrer d'une dépoüille qui leur étoit preſque aſſûrée aprés n'avoir rien épargné pour le faire tomber entre leurs mains.

En troiſiéme lieu, il ne ſembloit pas qu'il y eut aucune reſſource du côté de Naples : Car encore que le Roi Ferdinand fut moins prévenu de paſſion que le Duc de Calabre ſon fils, & que le Pape ; il étoit neanmoins ſi fort obſédé par Nardy à qui le Pape venoit d'envoïer un chapeau de Cardinal qu'il n'y avoit pas lieu de douter, que ce

rince ne lui fit adreſſer toutes les per-
onnes; qui l'iroient trouver de la part
es Florentins, ſous prétexte que c'é-
oit des gens avec leſquels il étoit en
uerre. Que ſi l'on s'ingeroit d'en-
oïer des Députés à ces trois Puiſſan-
s en même temps, outre que l'on
expoſeroit à tous les inconveniens,
ue je viens de repréſenter ſans aucun
ſpoir de ſuccés, on mettroit en com-
romis, la vie d'autant de perſonnes
e qualité qu'il y en auroit de deſtinées
cette commiſſion. Et la République
e Florence ſe rendroit ridicule par
ne députation qui ne ſerviroit qu'à
onner à ſes énemis des marques fo-
nnelles de ſa lâcheté.

De tant de maux qui ſe préſentoient
l'imagination de Laurent de Medi-
s, il choiſit le moindre qui étoit d'a-
r négocier lui même avec le Roi de
aples: Car encore qu'il fut aſſuré
comme j'ai déja dit) de ne rien con-
ure, il avoit neanmoins quelque lieu
eſperer que la ſurpriſe, où ſeroit ce
rince (en le voïant) l'empéche-
oit de le traiter d'abord avec la mê-
e ſevérité dont il auroit uſé envers
n ſimple Député; & qu'enſuite il ne

ſeroit peut-être pas impoſſible de le fléchir s'il lui donnoit audience. D'ailleurs Laurent de Medicis avoit aſſez bonne opinion de ſa fortune auſſi bien que Ceſar, il ſçavoit que le hazard cauſe d'ordinaire les évenemens les plus remarquables par de foibles commencemens: il connoiſſoit le genie du Roi Ferdinand énemi de la guerre & ſuſceptible de toutes les propoſitions de paix, qui tournoient à ſon avantage. Il avoit été pleinement informé de l'adreſſe dont avoit uſé Nardy pour violenter les inclinations de ce Prince, en le faiſant entrer dans une confédération odieuſe avec le Pape; & par conſéquent, il ne deſeſpéroit pas de la rompre pourvû qu'il lui en pût repréſenter de vive voix l'infamie, & lui faire remarquer qu'on l'avoit trompé, lors qu'on lui avoit promis de le faire Seigneur dominant de Florence, puis que la choſe ne pouvoit réüſſir aux termes qu'elle avoit été proposée.

Sur cette préſuppoſition, Laurent de Medicis par un reſultat de prudence héroïque réſolut de s'aler jetter entre les bras de ſon énemi, aprés avoir ménagé une ſuſpenſion d'armes pour

eux mois avec le Duc de Calabre,
omme il avoit formé ce deſſein ſans
participation de ſes amis, il ne leur
n fit aucune confidence. Il donna des
rdres ſecrets pour mettre en ſûreté,
e qu'il avoit de plus précieux. Il fit
nir deux galéres prêtes dans le port
moins fréquenté, qu'il y eut ſur la
ôte de Toſcane, & jettant les yeux
r tous les Gentilshommes Florentins
ont il avoit ſujet de ſe défier, il trou-
a moïen de les empécher de remuër
urant ſon abſence. Il invita leurs en-
ns à une partie de chaſſe du côté, où
devoit s'embarquer ; & la ſemonce
u'il leur en fit eut d'autant plus d'a-
raits pour eux, qu'il n'y avoit point
'endroits en ce païs, où il y eut une
grande quantité de cerfs & de ſan-
gliers. Il n'y en eût pas un qui manquât
l'aſſignation : car il n'y avoit point
le péril à craindre (les troupes du Duc
le Calabre étant trop éloignées, & ne
pouvant venir au lieu de la chaſſe ſans
paſſer ſur les terres des Républiques
de Sienne & de Luques) ce qui ne ſe
pratiquoit jamais dans la diſcipline mi-
itaire qui étoit alors en uſage.

La chaſſe fut bonne & divertiſſan-

te. Et Laurent de Medicis aprés avoir conduit inſenſiblement cette jeune Nobleſſe juſqu'aux deux galéres, lui dit d'un air, où il ne paroiſſoit rien d'afecté qu'il aloit faire un voïage de peu de jours à Naples pour les afaires de la République. Ces jeunes gens le voïans ſeul, & ſans ſuite crûrent qu'il y auroit de l'incivilité à le laiſſer partir de la ſorte, & s'ofrirent de l'accompagner, ſans lui demander le temps d'en avertir leurs parens, parce qu'ils ſe voïoient trop preſſés, & qu'ils ſe figuroient d'ailleurs qu'il ne les auroit pas menés juſque-là ſans la permiſſion de leurs proches qui ne les en avoient pas averti, afin de tenir le voïage plus ſecret.

Ainſi Laurent de Medicis eut ſans brigues & ſans violence les ôtages qu'il ſouhaitoit, & fut en liberté de s'apliquer tout entier à ce qu'il aloit faire parce qu'il n'avoit plus à craindre de remuëment en ſon abſence. Il obligea pourtant ſa nouvelle eſcorte d'écrire à Florence avant que de mettre à la voile. Et il écrivit lui même aux Magiſtrats une lettre aſſez longue dont il eſt important de raporter ici l'abregé

'abord il leur demandoit pardon de
eux choſes. L'une, d'avoir entrepris
ns leur participation une choſe de
conſéquence de celle qu'il aloit né-
ocier. L'autre d'étre parti de Floren-
ſans leur congé. Il n'aléguoit qu'u-
e même excuſe pour ces deux fautes;
avoir, que l'afaire dont il s'agiſſoit
oit ſi délicate qu'elle ne pouvoit, ni
voit étre approuvée, que par le ſuc-
s. Enſuite, il expoſoit en des ter-
es tout à fait tendres, qu'il n'avoit
à ſoufrir plus long-temps que ſa Pa-
ie. fut en danger à ſa conſidération.
t comme il lui devoit tout, il hazar-
oit auſſi tout pour la délivrer; qu'il
oit droit à Naples à deſſein de déſ-
ouſer le Roi Ferdinand, & de lui faire
énetrer l'injuſtice de la ligue, où les
iaires l'avoient engagé; qu'il ne pou-
oit douter que ce Prince ne fut ſon
nemi particulier; mais que nonob-
ant il ne deſeſperoit pas de le faire
ondeſcendre à des conditions ſuporta-
les; que s'il en venoit à bout, il auroit
a gloire d'exempter ſon païs des in-
ommodités de la guerre; & ſi Dieu ne
econdoit pas en ce point ſes juſtes in-
entions ſa priſon ou ſa mort le décha-

geroit de l'envie qu'on lui portoit à Florence, & la poſtérité lui rendroit au moins la juſtice de le mettre au nombre de ceux qui s'étoient ſacrifiés volontairement pour leur patrie.

Cette lettre portée à Florence eut le même éfet dans tous les eſprits, quoiqu'ils ne fuſſent pas tous diſposés de même. A l'égard de Laurent de Medicis ſes énemis ne douterent plus de ſa perte, & ſes amis la crûrent ſi certaine qu'ils commencerent à prendre leurs meſures pour s'établir ailleurs. Mais durant que les uns & les autres raiſonnoient à leur mode ſur cét incident, les deux galéres aborderent à Naples. Et Laurent de Medicis fit avertir le Roi Ferdinand qu'il étoit venu pour avoir l'honneur de ſaluër ſa Majeſté, & l'entretenir de quelques afaires qui ne pouvoient étre négociées par entremetteur.

L'arrivée de Laurent de Medicis n'avoit pû étre ſi ſécrete que la nouvelle n'en eût été répanduë par toute la ville avant que celui qui étoit dépéché vers le Roi eût pû rendre à ſa Majeſté les civilités dont il étoit chargé. De ſorte que le Député des Riaires qui

oit Florentin de nation, mais au re-
e énemi irréconciliable de Laurent
e Medicis, & s'apeloit de Rossally;
ut le loisir d'aler au Palais, & de se
ouver auprés du Roi, lors que le
Gentilhomme fut introduit. Il eut mê-
ne la satisfaction d'entendre que non
eulement le Roi ne lui répondit pas
avorablement, mais ne lui disoit mé-
ne rien de positif, sur quoi il eut sujet
le prendre confiance. Il en fut d'autant
plus animé à représenter à ce Prince
dés que le Gentilhomme fut parti, que
puisque la fortune venoit de lui mettre
entre les mains de quoi terminer en
un moment la guerre de Toscane à sa
gloire, & à l'avantage de ses aliés sans
rien hazarder, il n'y avoit pas lieu de
douter qu'il n'en usât avec toute la
prudence qui lui étoit naturelle. Que
si Laurent de Medicis prétendoit être
venu sur la foi de la tréve accordée par
le Duc de Calabre; il aprendroit à ses
dépens, que cette tréve ne regardoit
que la Toscane, ou tout au plus les
contrées voisines qui se trouvoient
exposées aux incommodités de la guer-
re, mais non pas la ville de Naples,
qui en étoit éloignée de cent lieuës;

qu'encore que tous les Etats du Roi Ferdinand y eussent été compris (ce qui ne se trouveroit pas neanmoins dans aucun des articles) Laurent de Medicis s'étoit mis hors d'état d'en jouir, en négligeant une formalité qui étoit si universellement reçûë dans tous les païs de la terre, qu'il y avoit lieu de soûtenir, qu'elle apartenoit au droit des gens; que cette formalité consistoit à faire sçavoir aux Souverains, le desir que l'on avoit de voir ou de traverser leurs Etats, ou à leur demander un passeport avant que de se mettre en chemin, & que Laurent de Medicis n'aiant pû l'ignorer, devoit être traité en coupable pour l'avoir violée; qu'il n'y avoit plus à faire que deux choses à son égard: l'une de se défaire de sa personne; & l'autre de s'en saisir; que la premiere seroit bien la plus courte & la plus sûre. Mais que si sa Majesté ne s'y pouvoit si-tôt résoudre, ses Aliés espéroient de sa prudence & de son équité qu'elle donneroit incontinent ses ordres pour exécuter la seconde.

Le Roi de Naples ne répondit rien de précis à de Reissally. Il lui témoigna seulement que cette avanture étoit si

ſurprenante, qu'elle méritoit bien
d'être examinée avec plus de loiſir. Et
de fait on n'a gueres vû de Prince
plus embaraſſé qu'il le fut, lors qu'il
se mit à délibérer en lui même ſur la
maniere dont il recevroit Laurent de
Medicis. La cruauté où il panchoit
naturellement, lui perſuadoit d'uſer
de violence. Et le beau prétexte qu'il
avoit eu de l'exécuter l'y pouſſoit en-
core davantage. De plus, il regardoit
la ſouveraineté de Florence, comme
un fief qui releveroit de ſa couronne:
auſſi-tôt que Laurent de Medicis ne
vivroit plus, & la vie d'un particulier
ne lui ſembloit pas aſſez conſidérable
pour balancer un tel avantage. Il s'é-
toit engagé dans une guerre qu'il pou-
voit terminer d'un ſeul coup. Il avoit
promis au Pape de mettre ſon neveu
en poſſeſſion de Florence. Il connoiſ-
ſoit l'humeur violente de ce Pontife.
il prevoïoit qu'il ne lui pardonneroit
jamais, s'il laiſſoit échaper une ſi bel-
le occaſion de ſatisfaire ſon ambition
et ſa vengeance. Et l'hiſtoire de trois
ou quatre ſiécles lui avoit appris,
que les Papes avoient ôté & don-
né la Couronne de Naples, preſque

autant de fois que la volonté, ou le caprice leur en étoit venu.

De l'autre côté le droit des gens, & la bonne foi ſur laquelle Laurent de Medicis étoit venu, ſembloient être deux raiſons ſufiſantes pour diſſuader ſa détention à quiconque auroit eû horreur de commettre des crimes éclatans. Et comme le genie du Roi Ferdinand étoit aſſez irréſolu, il ſentit dans ſon ame une agitation extraordinaire, lors qu'il falut ſe déterminer. On ne doute pas neanmoins qu'il n'eût prit enfin l'injuſte parti ſi la curioſité ne fût venuë au ſecours de ce qui lui reſtoit de vertu, pour l'empécher de violer le droit de l'hoſpitalité. Il ſe reſſouvint, que Laurent de Medicis avoit le bruit d'étre le plus honnête homme de l'Europe. Il ſe ſouvint des merveilles qu'on publioit de lui; & les comparant avec la réſolution généreuſe, qui l'avoit conduit à Naples, il lui prit envie de voir ce Héros, qui étoit enſemble, & le plus grand politique, & le plus galant homme du monde. Il ſe confirma dans ce deſſein par la facilité qu'il avoit de l'exécuter, ſans que perſonne en fut averti. Il

dire à Laurent de Medicis, qu'ils uvoient conférer enſemble pourvû ue leur entrevuë ſe fit ſans témoins. aurent de Médicis qui ne ſe ſoucioit s en qu'elle maniere il vît le Roi, ourvû qu'il eut le temps de l'entre- nir, reçût avec joie la propoſition l'on lui en faiſoit, & ſuggera même moien de le faire réüſſir au gré de ſa ajeſté, en ofrant de ſe laiſſer con- uire ſeul, dés que la nuit ſeroit venuë: u lieu qui lui ſeroit ordonné.

Ainſi l'entrevüe ſe fit dans le cabi- et du Roi, où Laurent de Medicis, orés s'étre inſinué dans l'eſprit de ce rince par toutes les voïes que la- ien-ſeance lui permettoit, lui parla du ujet de ſon voïage, & le fit pénetrer ans la véritable cauſe de la guerre de oſcane qu'on avoit pris tant de ſoin e lui déguiſer. Il ſe juſtifia pleine- ent de tout ce que les Riaires lui ré- rochoient, en s'apercevant que le Roi prenoit quelque plaiſir de ce qu'il ui racontoit. Il acheva de l'ébranler, n lui declarant qu'il ne vouloit apor- er d'autre preuve de ſon innocence, que le deſſein qu'il avoit pris d'en ve- nir lui-même éclaircir ſa Majeſté. Il

ajoûta qu'il ne demandoit point d'autres articles de paix, que ceux que ſa Majeſté jugeroit raiſonnables, & que les Florentins recevroient ſans murmurer, la loi qu'il lui plairoit leur donner, aprés avoir eû l'honneur de l'informer de la querelle qu'on leur avoit faite.

Comme le Roi de Naples étoit vain de ſon naturel, & que la fortune ne lui avoit jamais fait naître d'ocaſions de ſatisfaire l'inclination qu'il avoit pour la fauſſe gloire, quoiqu'il eût déja regné plus de trente ans, il prit avec avidité celle qui ſe préſentoit de devenir arbitre de la deſtinée des Florentins, & ſe flata lui-même du plaiſir qu'il y auroit à donner aux bourgeois de Naples un ſpectacle aprochant de celui qu'avoient eû les Romains, lors que Tiridate frere du Roi des Parthes étoit venu demander à Neron la paix pour l'Armenie. Dans cette penſée le Roi de Naples ſe radoucit inſenſiblement, & rabatit de ſa fierté juſqu'à faire entendre à Laurent de Medicis, que s'il l'envoïoit avertir de ſon arrivée par les plus conſidérables gentilhommes, qui l'avoient accompagné, & lui déclarer qu'il étoit venu comme Dépu-

é de la République de Florence pour égocier la paix ſous la foi de la tréve; ette ouverture lui fourniroit le pré-exte dont il auroit beſoin, pour lui onner une audience publique ſans éroger à la ligue qu'il avoit faite avec e Pape.

Laurent de Medicis accepta cette ɔfre d'autant plus volontiers qu'en ɔartant de Florence il s'étoit muni d'un ɔouvoir ſufiſant, & avoit eû ſoin de nener le fils unique du Gonfalonnier, qui étoit le plus propre qu'on eût pû trouver, pour repreſenter le perſon-nage que le Roi de Naples ſouhaitoit. Il l'envoïa donc le lendemain à ce Prince pour lui faire le compliment dont il étoit convenu. Et le Roi de Naples prit ſon temps pour le rece-voir en préſence de Reſſaily. Le fils du Gonfalonnier qui s'apeloit Thomas Soderiny s'aquita admirablement bien de ſa commiſſion, & fit entendre au Roi de Naples, avec beaucoup de hardieſſe, & de confiance, aprés lui avoir rendu le plus profond reſ-pect; que la République de Floren-ce, enſuite d'une ſuſpenſion d'ar-mes, dont elle étoit convenuë, pour

deux mois avec le Duc de Calabre, avoit bien jugé que cét intervale étoit trop court pour obſerver toutes les formalitées néceſſaires à la concluſion de la paix ; & que, pour profiter des momens qui lui devoient étre ſi précieux pour venir tout d'un coup au fond, ſans s'amuſer aux préliminaires elle avoit envoïé à Naples le plus conſidérable de ſes ſujets qui étoit Laurent de Medicis, afin qu'il traitât de vive voix avec ſa Majeſté ſur la préſupoſition que le Pape ne manqueroit pas, d'áprouver ce qu'on auroit arrêté à Naples.

Le Roi de Naples aprés avoir fait retirer le jeune de Soderini demanda à de Reſſally, ce qu'il en penſoit. De Reſſally répondit, qu'il perſiſtoit à croire, qu'il faloit ſe défaire de Laurent de Medicis, ou du moins l'arrêter. Mais les choſes ne ſont plus dans dans le même état (repliqua le Roi) car nous penſions hier qu'il fut venu de ſon mouvement, & comme perſonne privée ; & nous aprenons aujourd'hui qu'il vient de la part de la République de Florence, & qu'il a caractére d'Ambaſſadeur extraordinaire.

is quand cela ſeroit (reprit de Reſ-
y avec précipitation) vôtre Ma-
é peut l'ignorer juſqu'à ce que les
rentins l'en aïent avertis par les
ies qui ſont en uſage entre les Puiſ-
ces Souveraines en matiere de dé-
tation ; & cependant elle ſera toû-
rs bien fondée d'agir contre Lau-
t de Medicis, quand ce ne ſeroit,
e pour le punir de les avoir négli-
es. Le Roi de Naples répondit,
and j'aurois pratiqué cette ſubtile
percherie, elle ne mettroit pas à
uvert ma réputation du reproche,
avoir violé le droit des gens dans
ne conjoncture ſi célebre. Enſuite il
t une longue exageration du mérite
e Laurent de Medicis, & la conclut,
n témoignant à de Reſſally, que s'il
anquoit à faire un accueil raiſonna-
le à ſa dignité, cela ſeul ſufiroit à
endre ſon Régne odieux à la poſté-
ité.

Ces dernieres paroles acheverent de déconcerter le violent de Reſſally. Il voïoit bien que le Roi de Naples étoit reſolu de donner audience à Laurent de Medicis, & il n'en ignoroit pas les ſuites. Cependant il n'y avoit pas

moïen de l'empécher, à moins que de ſe mettre au hazard de rompre avec le même Roi, ce que Riaire lui avoit défendu ſur toutes choſes. De plus ſi le Roi de Naples étoit réſolu à l'entretenir, il étoit plus avantageux au Pape, & à ſon neveu qu'elle ſe fit avec leur participation, & en préſence de leur Député, que ſi elle ſe faiſoit ſans eux, parce qu'au premier cas, ils trouveroient peut-étre occaſion d'empécher, qu'elle n'eut de ſuccés. Et que ſi elle réüſſiſſoit malgré eux, ils ſeroient toûjours en état de ménager leurs interêts; au lieu que dans le ſecond cas tout aloit étre perdu pour eux, ſans eſpoir de reſſource, puis que le Roi de Naples, aprés avoir traité avec Laurent de Medicis; n'auroit qu'à mander au Duc de Calabre de remener dans ſes Etats l'armée, qui agiſſoit dans la Toſcane: Car, comme cette armée dépendoit preſque de trois Régimens d'infanterie, les Florentins ne laiſſeroient pas de joüir de la paix avec preſque autant de tranquilité que s'ils avoient traité avec le Pape dont la foibleſſe ſeroit alors apperçûe de tout le mon-

, & flétrie du dernier afront.
C'eſt ce qui porta de Reſſally à té-
oigner au Roi de Naples, que ſi ſa
ajeſté trouvoit à propos de donner
dience à Laurent de Medicis, le Pa-
ſon maître eſpéroit qu'elle auroit
bonté de ne rien faire au préjudice
leur union. Le Roi de Naples re-
rtit qu'il ne vouloit, ni voit Lau-
nt de Medicis ni lui parler qu'en
éſence du Miniſtre de ſa Sainteté,
n d'avoir un témoin irreprochable,
i puiſſe répondre de la ſincerité de
s intentions. La premiere audience
Laurent de Medicis ſe paſſa preſ-
e toute en civilités de part & d'au-
e. Il comparut comme Ambaſſadeur
traordinaire de la République de
orence ; & dit, que ſes ſuperieurs
voient envoïé pour ſe plaindre mo-
ſtement du malheur qu'ils avoient
d'encourir l'indignation du Pape
ns être coupable de rien qui la dût
tirer ; que pour ſurcroît d'infortu-
, ils avoient vû les armes de Na-
es ſe joindre à celles de l'Egliſe
our déſoler leur territoire : mais que
s actes d'hoſtilité n'avoient rien
minué de l'ancienne confiance que

la République de Florence avoit toûjours euë en la juſtice de ſa Majeſté, parce qu'elle avoit ſuposé, qu'il faloit bien, qu'un ſi ſage Prince eût été prévenu à ſon préjudice pour la traiter d'énemie ſans aucun ſujet légitime; que c'étoit afin de détruire une ſi dangereuſe prévention qu'il étoit envoïé pour demander la paix à ſa Majeſté, & pour lui déclarer que les Florentins étoient ſi perſuadés de ne l'avoir ofensé en aucune maniere, qu'ils ſe ſoûmettoient à tout ce qu'il lui plairoit de leur ordonner, & la ſuplier tres humblement d'étre le mediateur de leur reconciliation avec le Pape.

Le Roi de Naples répondit galamment, que la Republique de Florence avoit trouvé le ſecret de lui faire tomber les armes des mains, s'il n'y avoit eû que lui d'intereſſé dans la guerre de Toſcane. Mais que comme le Pape y étoit de la partie, il ne pouvoit alors répondre autre choſe, ſinon qu'il donnoit déja la parole Roïale de ſacrifier au bien de la paix toutes ſes prétentions, & toute la dépenſe qu'il avoit faite, & d'emploïer ſes Ofices en-

rs ſa Sainteté pour la diſpoſer à l'ac-
mmodement.

Cét accueil favorable fut ſuivi deux
urs aprés d'une conférence ſecrete
tre le Roi de Naples & Laurent de
edicis, dans laquelle Laurent entra
abord en matiere, & découvrit au
oi les véritables cauſes de la guerre,
ue les Riaires lui avoient ſi finement
éguisées. Il lui montra les informa-
ons de l'afaire des Pazzy, & les mé-
oires écrits & ſignés de la main des
incipaux complices. Il fit voir que
conjuration n'avoit été formée à
ome que pour élever Riaire à la ſou-
eraineté de Florence. Il inſinua mo-
eſtement, que le ſoin qu'il avoit pris
e ménager la réputation du Sou-
erain Pontife, du Cardinal Ne-
eu, & du Prince de Forly dans le
emps qu'il la proſtituoient eux-mêmes
ar le plus lâche de tous les crimes,
voit atiré ſur le territoire de Floren-
ce les ravages qu'on y faiſoit. Mais
qu'il eſperoit, que ſa Majeſté les feroit
ceſſer aprés qu'elle ſeroit éclaircie de
la verité par ſes propres yeux. Enſui-
te il lui repreſenta par un raiſonne-
ment qui ne pouvoit étre conteſté,

que depuis que l'Italie s'étoit partagée en tant de souverainetées diferentes, il n'étoit plus possible d'en changer aucune sans hazarder le tout, dont elle faisoit partie ; que cette harmonie ne dépendoit pas moins des puissances les plus petites, que des plus grandes, parce qu'il n'y en avoit point de si foible dont il ne fut nécessaire d'empécher l'agrandissement ; que ceux dont les Etats étoient plus considérables par leurs richesses, ou par leur étenduë, avoient plus d'interêts que les autres, à maintenir le contrepoids, puis qu'en l'heurtant ils perdroient beaucoup d'avantage ; que sa Majesté, & le Duc de Milan étoient de ce nombre, mais que le Duc de Milan n'étoit pas si-intereſſé dans l'afaire dont il s'agissoit alors : Car encore que le Pape se fut emparé de la Toscane, il lui resteroit toûjours un refuge du côté de l'Empire dont il étoit feudataire ; au lieu que si le Royaume de Naples étoit menacé aprés que la République de Florence seroit assujetie, il ne lui resteroit plus de ressource, puis que ce Roïaume releveroit de la même puissance, qui travailleroit à son

oppression,

opreſſion, & que perſonne ne ſe mé-
leroit de le protéger ; que ſa Majeſté
ſçavoit bien que l'intention des Pa-
pes avoit toûjours été de réünir à
leur domaine le Roïaume de Naples,
& de Sicile que Sixte IV. n'étoit pas
d'humeur à négliger la premiere oc-
caſion qui s'en ofriroit, puis que ſes
démarches faiſoient aſſez connoître
qu'il en cherchoit une ; que l'aliance
des Riaires n'étoit qu'un piége, & la
promeſſe de tenir l'Etat de Florence en
fief de la Couronne de Naples, n'é-
toit qu'une illuſion ; puis qu'on ne
donnoit aucune ſûreté de tenir paro-
le lors que le Prince de Forly ſeroit
entré en poſſeſſion. Et de fait, il n'y
en avoit point d'énoncées dans le
traité de ligue ; mais quand il y en au-
roit eû l'exécution en ſeroit impoſſi-
ble à cauſe que le Prince de Forly
n'aïant point d'enfans, lors qu'il vien-
droit à déceder, celui qui ſeroit Pape
prétédroit que le fief devroit étre réü-
ni à l'Etat Eccléſiaſtique, & non pas
au Royaume de Naples, & s'en ém-
pareroit avec d'autant plus de facilité
que le domaine de Florence touchoit,

à ſes terres, & que les Napolitains n'y pouroient envoïer de troupes ſans ſa permiſſion ; qu'enfin le ſalut de toute l'Italie en général, & celui de ſa Majeſté en particulier conſiſtoit à empécher les étrangers de s'établir entr'eux, ce qu'ils ne feroient pas en continuant la guerre contre les Florentins : Car ſi ce peuple étoit preſſé, il ne manqueroit pas d'accepter les ofres d'un puiſſant ſecours, que leur faiſoit le Roi de France. Et d'ailleurs on ſçavoit bien qu'ils étoient diſpoſés de telle ſorte, que dans le déſeſpoir de conſerver leur liberté, ils préferoient la domination des François, qui leur étoient unis par le commerce à celle des Riaires ; qu'en ce cas le Royaume de Naples devoit s'aſſurer d'être attaqué le prémier, parce que c'étoit là deſſus que les François avoient de plus anciennes & de plus légitimes prétentions.

Comme toutes ces raiſons étoient invincibles, & que le Roi de Naples n'y avoit pas fait de refléxion en ſe liguant avec le Pape, elles le convainquirent. Et la timidité qui étoit ſa

paſſion dominante lui faiſant paroître plus proches les objets afreux dont Laurent de Medicis le menaçoit, il ne lui déguiſa pas le déſir qu'il avoit de terminer la guerre de Toſcane, & ne lui demanda que deux jours pour en concerter les moïens. Laurent de Medicis ravi de voir un ſi heureux acheminement à ſon deſſein retourna dans ſon logis avec les mêmes précautions qu'il en étoit parti, c'eſt à dire, ſans être ſuivi ni vû de perſonne, & laiſſa le Roi de Naples délibérer en ſoi-même ſur la voie qu'il avoit à tenir; car ce vieux Prince n'en communiqua rien à ſes Miniſtres, tant il appréhendoit que Riaire ne les eût gagné.

Il réſolut de mander de Reſſally, & de preſſentir de lui s'il ſeroit poſſible de porter le Pape à relâcher en faveur des Florentins. De Reſſally d'abord fit dificulté de s'expliquer; mais étant preſſé de maniere qu'il faloit parler, ou déclarer par ſon ſilence, que le Pape étoit inéxorable, il ſe tira de ce mauvais pas, en propoſant au Roi de Naples que ſa Majeſté dépéchât un

courier à ſon Ambaſſadeur à Rome, pour avertir le Pape du voiage & des propoſitions de Laurent de Medicis, & pour ſçavoir de ſa Sainteté la maniere dont elle ſouhaitoit que l'on negociât avec lui. Il ajoûta qu'il dépécheroit en même temps un autre courier à ſa Sainteté pour l'informer de ce qui ſe paſſoit à Naples, & lui demander ſes ordres ; & qu'aprés les avoir reçûs, il ne manqueroit pas de les communiquer à ſa Majeſté.

Le Roi de Naples accepta ce parti, parce qu'il tendoit à recevoir en même temps un double éclairciſſement de ce qu'il avoit tant d'envie de ſavoir. Mais le Pape qui ne ſe contraignoit point dans les choſes où il croioit que la diſſimulation n'étoit pas abſolument neceſſaire, répondit à l'Ambaſſadeur du Roi de Naples, & manda à ſon Nonce qu'il ne faloit point écouter les Florentins juſqu'à ce qu'ils parlaſſent de ſe rendre à diſcretion. Il s'expliqua de cette ſorte avec d'autant moins de ſcrupule qu'il ne lui entra pas alors dans l'eſprit, que le Roi de Naples fut capable de l'abandonner, & qu'étant beau-

coup mieux informé que ce Prince de l'extremité où étoient les Florentins, il prevoioit qu'il ne faloit que diferer deux ou trois ſemaines pour les obliger à demander miſericorde.

Cependant il s'abuſa dans ſa conjecture ; & ſa fiere réponſe aiant achevé de convaincre le Roi de Naples de tout ce que Laurent de Medicis lui avoit dit, ce vieux Prince ne pût réſiſter plus long-temps à la tentation d'abandonner le Pape, & ne ſongea plus qu'à faire ſon accommodement à part. Ce n'eſt pas qu'il ne vit aſſez toutes les conſéquences de la choſe ; mais il avoit tant d'envie de la conclure, qu'il trouvoit dans le même inſtant des remedes aux inconveniens que ſon imagination bleſſée par la crainte, lui avoit figurées. Il ne ſongea donc plus qu'à hâter l'exécution de ſon deſſein ; & dés la premiere audience qu'il donna à Laurent de Medicis, il convint avec lui non ſeulement d'un traité de de paix, mais encore d'une ligue ofenſive & défenſive pour dix ans, entre la Couronne de Naples & la République de Florence.

Le Pape en fut tellement ſurpris, qu'il ne voulut croire ni ce que lui écrivoit de Reſſally, ni ce que le Baron Roſſano Ambaſſadeur de Naples à Rome lui en avoüa. Il n'atendit à s'en deſabuſer que lors que le Duc de Calabre eût reſtitué les places qu'il avoit priſes ſur les Florentins, & ramené l'armée qu'il conduiſoit dans les Etats de ſon pere alors. Comme les paſſions dominantes ont cela de commun avec les grands fleuves, qui ſe débordent avec d'autant plus d'impetuoſité que les digues, qui les retenoient étoient plus fortes, ou qu'on avoit aporté plus de ſoin, ou d'artifice pour les retenir; le Pape entra dans une indignation, qui ne pouvoit avoir de plus dangereux ſymptomes. Il s'emporta contre ſon Alié & contre ſes énemis, de la même ſorte que ceux qui ne vouloient plus garder aucune meſure dans leurs reſſentimens. Il ne ſe contenta pas d'interdire les Florentins, il les excommunia tous en général, & Laurent de Medicis en particulier. Il abandonna leur République à quiconque la voudroit ocuper.

Il tâcha d'irriter l'ambition des Princes d'Italie en leur propoſant une ſi riche proie ; & voiant qu'ils s'en rebutoient par les dificultés de s'en ſaiſir, qui leur paroiſſoient invincibles, il ſolicita les Puiſſances étrangeres, & ſe mit en devoir de rapeler dans la mémoire des Alemans leurs anciennes prétentions ſur la Toſcane.

Quant au Roi de Naples, il eſt vrai qu'il ne fut point excommunié, & que ſon Royaume ne fut point interdit : Car il n'y avoit ni raiſon, ni prétexte ſufiſant pour en venir à cette extremité. Mais à cela prés on arréta toutes les graces que les Napolitains avoient accoûtumé de recevoir du ſaint Siége. On leur défendit d'en eſperer à l'avenir. Et comme l'on ſçavoit que la Nobleſſe du païs n'étoit rentrée dans l'obeïſſance du Roi Ferdinand, que par les menaces d'étre retranché de la communion de l'Egliſe, on la ſolicita à la revolte ſous prétexte d'impunité, & l'on commença de chicaner l'inveſtiture de Naples que les Papes précédens avoient accordée à la Maiſon d'Arragon.

Mais comme l'eſprit du Pape étoit délicat en matiere de haine, celle qu'il avoit pour Laurent de Medicis, venoit d'un motif d'autant plus difficile à ceſſer qu'il étoit moins connu de ceux qui pouvoient travailler à la réconciliation ; car encore que ce Pontife eut de la peine à digerer, que Laurent de Medicis l'eût empéché d'élever ſa Maiſon à la Souveraineté de toute la Toſcane ; encore que le même Laurent eut en main de quoi le convaincre du plus lâche, & du plus noir des crimes, & qu'il en eût montré les originaux au Roi de Naples ; encore qu'il eut détaché ce Prince de ſon aliance, & qu'il eût fait recevoir aux troupes de l'Egliſe l'afront le plus ſenſible en les expoſant à une honteuſe retraite aprés la déſertion du Duc de Calabre ; ce n'étoit pourtant pas là, ce qui faiſoit préciſément plus de mal au cœur du Pape. Il étoit plus ingenieux à ſe tourmenter lui même que ne l'étoient ſes propres énemis ; & laiſſant à part l'interêt de ſa grandeur, & de ſa réputation, il ne pouvoit ſoufrir, que Laurent de Medicis, (aprés avoir deſeſpe-

ré de ſauver ſa République en continuant la guerre) eût mieux aimé s'aler jetter entre les bras du Roi de Naples qu'entre les ſiens ; & faiſant la comparaiſon qu'il devoit en cette rencontre, il opoſoit la Sainteté du Chef de l'Egliſe, & ſa qualité de Pere commun des Chrêtiens au Roi de Naples, qui paſſoit dans l'Europe pour le plus cruel, le plus perfide, & le plus intereſſé de tous les Princes. Il concluoit de là, qu'il faloit bien, que Laurent de Medicis ſe fut imaginé que ce Roi, (tout vicieux qu'il étoit,) étoit encore meilleur que ſa Sainteté, puis qu'il le lui avoit préferé dans le choix, le plus délicat que l'on puiſſe faire dans la vie civile, en lui confiant tout enſemble, & ſa vie & ſa fortune. Auſſi le Pape n'eût rien oublié de ce qu'il jugeoit propre à pouſſer ſon reſſentiment ſi les Turcs ne ſe fuſſent alors emparés de la ville d'Otrante, & n'y euſſent jetté des troupes, qu'ils avoient aſſemblées dans l'Epire. Une ſi ſoudaine invaſion fut plus éficace, que n'avoient été toutes les conſidérations divines & humaines. Elle réünit les Princes d'Italie ;

elle réconcilia Laurent de Medicis avec le Pape ; elle fit lever les cenſures fulminées contre les Florentins, & le Pape les rétablit dans la communion de l'Egliſe, à condition qu'ils enverroient quinze galéres, bloquer le port d'Otrante, & les y entretiendroient à leurs dépens tant que le ſiége dureroit devant cette place.

Comme il n'apartient pas à un écrivain d'Anecdotes de s'arrêter à des ſiéges, je ne dirai rien de celui-ci, ſinon que les Infideles y montrerent aux Chrêtiens à faire des fortifications regulieres, & que les aſſiégés, aprés avoir temoigné plus de réſolution que les aſſiégeans demanderent à capituler dés qu'ils eurent appris la mort de Mahomet ſecond leur Empereur; comme s'ils euſſent deſeſperé de leur bonne fortune ſous un autre Chef. Les Princes d'Italie n'aiant plus d'ennemis communs s'en firent de particuliers. Et le Senat de Veniſe apprenant la mort de Borie d'Eſte Marquis de Ferrare, s'imagina qu'il lui ſeroit aiſé de s'emparer de ſon Etat, parce qu'Herculès d'Eſte ſon ſucceſſeur étoit

trop jeune & trop voluptueux pour ſuporter les fatigues de la guerre. Mais comme il n'étoit preſque pas poſſible, de donner un prétexte plauſible à cette uſurpation ſans y méler le Pape ; le Senat le fit ſonder par ſes Emiſſaires, & lui propoſa de partager le Ferrarois avec la République, aprés qu'il auroit été conquis à frais communs. Le Pape y conſentit, parce que (voïant bien que ſa mort étoit proche) il vouloit ſe hâter autant qu'il pourroit d'agrandir ſes neveux. Ainſi la ligue fut concluë, & le nouveau Marquis araqué par ſes deux voiſins, lors qu'il n'atendoit deux que des complimens de condoleance ſur la mort de ſon pere. La premiere penſée, qui lui vint en ſe mettant ſur la défenſive, fut de s'adreſſer à Laurent de Medicis, qui s'étoit rendu ſi puiſſant à Florence par le dernier ſervice rendu à ſa République, qu'il en diſpoſoit preſque de la même ſorte, que s'il eût été ſouverain. Il lui fit repréſenter par un envoïé extraordinaire l'injuſtice qu'on lui faiſoit, & les dangereuſes conſéquences de la guerre,

qu'on lui venoit de déclarer.

Laurent de Medicis qui les avoit déja prevûës ne ſe contenta pas de l'aſſiſter du ſecours de Florence, mais lui moienna de plus une contre-ligue entre le Roi de Naples, les Ducs de Milan, & d'Urbin, & la République de Florence pour la conſervation du Ferrarois. Il y eut donc peu de temps aprés quatre armées en campagne dont le ſuccés fut aſſez balancé. Celle de Veniſe, ſous Robert de ſaint Severin, qui la commandoit depuis la mort de Coliogne, & qui profita de la mort inopinée du Duc d'Urbin Général des troupes deſtinées à la garde du Duché de Ferrare, les diſſipa ſans hazarder de combat général, & ſe preſenta victorieux aux portes de Ferrare. Mais de l'autre côté, le Duc de Calabre s'étant trop avancé dans l'Etat Eccléſiaſtique avec le reſte des troupes confédérées, fut défait à Velitre, par Robert Malatête Seigneur de Remini, Chef de l'armée du Pape. Les principaux Seigneurs de Naples y furent tués, ou fait priſonniers. Et le vainqueur ſe preparoit déja pour marcher à la conquête de ce

Roiaume, lors que Riaire bien loin de ſoufrir qu'il ſe rendit plus recommandable, aiant réſolu de le dépoüiller, lui fit (trois jours aprés la bataille) avaler du poiſon, dont il mourut en deux heures. Enſuite le même Riaire ſe mit en devoir de faire entrer dans Reminy des gens de guerre qui lui étoient afidés. Mais Laurent de Medicis en étant averti par des eſpions, y avoit déja fait couler d'autres troupes qui ſauverent la place aux héritiers de Malatête.

Cette précaution ne releva gueres neanmoins les afaires du meilleur parti : car l'armée de Veniſe étant devenuë la maîtreſſe de la campagne, aprés la défaite du Duc de Calabre, & la mort du Duc d'Urbin ſerra de ſi prés la ville de Ferrare, que Laurent de Medicis jugea qu'elle l'emporteroit infailliblemét s'il n'avoit recours à l'unique reméde pour s'en garantir. Ce remede conſiſtoit à détacher le Pape de l'alliance des Venitiens. Et pour y parvenir il n'y avoit point d'autre voie que de menacer ſa Sainteté d'un Concile. Laurent de Medicis en fit la propoſition à

l'Empereur & aux Rois de France, & d'Angleterre, qui l'apuïerent avec tant de chaleur que le Concile néceſſaire à le déconcerter, fut convoqué.

La nouvelle qu'il en reçût ne l'étonna pas moins que s'il en eût déja reſſenti le coup. Il ſe ſouvenoit de la peine qu'un autre Concile aſſemblé au même lieu avoit fait à un de ſes prédéceſſeurs; & comme il ne croïoit pas être auſſi heureux que lui à s'en débaraſſer, & qu'il ne voioit pas les mêmes diſpoſitions dans les eſprits, que le Pape avoit rencontrés, pour les diviſer; il ſe figura qu'il alloit être déposé de la Papauté, s'il ne levoit promptement le ſcandale de la guerre de Ferrare, & ne faiſoit de bonne grace ce que tout le monde Chrêtien ſouhaitoit de lui. De là vient qu'il ne ſe contenta pas d'abandonner la République de Veniſe ſans aléguer aucune cauſe de ſa déſertion; mais deplus il la lui fit ſçavoir par une déclaration publique qui valoit bien pour le moins une déclaration de guerre. Il la cita devãt ſon tribunal pour rendre conte des actes d'hoſtilité qu'elle avoit exercées

dans la Duché de Ferrare, & des prétentions qu'elle y pouvoit avoir. Il lui commanda de reſtituer ce qu'elle y avoit pris, & d'en tirer ſes troupes, faute de quoi, il proteſta qu'il s'aloit joindre aux Princes ligués pour l'y contraindre.

Le Senat de Veniſe montra plus de fermeté qu'on n'eſpéroit d'une République accoûtumée à ne ſe commettre, (que le moins qu'elle pouvoit) avec la fortune. Il ne s'amuſa point à reprocher inutilement au Pape ſon manquement de foi, ni à le faire ſouvenir que c'étoit lui qui l'avoit engagé dans la querelle, qu'il le vouloit préſentement empécher de vuider. Il afecta à cét égard une eſpece d'inſenſibilité, qui pouvoit paſſer pour un juſte mépris, & répondit avec une fierté mélée de reſpect; que ne reconnoiſſant ſur la terre aucune puiſſance ſuperieure, il n'étoit obligé de rendre conte à perſonne de ſes actions, ni de ſe déporter au gré d'autrui d'une guerre qu'il avoit cruë juſte, puis qu'il l'avoit entrepriſe.

Ainſi l'obſtination des Venitiens

qui devoit attirer aprés elle une tres-longue, & tres-dificile guerre, aiant obligé les Princes d'Italie de s'aſſembler à Cremone, afin de reſoudre entr'eux ce qu'il y avoit à faire; Laurent de Medicis y parut en qualité d'Ambaſſadeur de ſa République, & s'y comporta de maniére qu'il acheva de donner à ſa reputation le plus vif éclat dont elle étoit capable; car encore que ſes actions paſſées, & principalement ſon voiage de Naples, l'euſſent fait paſſer pour le plus grand homme d'Etat qui fut alors en Italie; il y avoit neanmoins quelque lieu de douter s'il entendoit auſſi bien la guerre que la négociation. Et l'extréme ſoin qu'il avoit toûjours eû d'apaiſer les querelles auſſi-tôt qu'elles commençoient, ſembloit apuier la conjecture de quelques-uns qu'il ſe défioit de ſa vertu militaire, & n'avoit pas aſſez bonne opinion de lui méme pour ſe juger capable d'exécuter dans la campagne ce qu'il avoit arrêté ſur le tapis. Mais dans l'aſſemblée de Cremone, il parla de la guerre, avec tant de ſuffiſance & de facilité, que tous ceux

qui l'oüirent s'en retournerent perſuadés, qu'il n'étoit pas moins propre aux armes qu'aux belles lettres, & qu'il ſçavoit admirablement bien inſpirer des réſolutions vigoureuſes, lors qu'il les jugeoit néceſſaires pour le bien commun.

Il leur repréſenta, que l'Italie n'avoit point alors de plus formidables énemis que les Venitiens qu'ils avoient changé le deſſein de veiller pour la liberté publique dont ils s'étoient ſi heureuſement aquités durant tant de ſiécles, en la réſolution de l'aſſujettir, & que la guerre de Ferrare en étoit une preuve évidente, que les gens de bien avoient pû avec bien-ſéance les laiſſer ſortir de leurs marais, & s'établir en terre ferme, durant qu'ils ne s'étoient mélés que d'exterminer les tirans de Padoüe, & de protéger le ſaint Siége, contre les Empereurs; mais que dans la conjoncture préſente, on ne pouvoit plus avec juſtice approuver leurs entrepriſes, puis qu'elles ne tendoient qu'à l'opreſſion de l'Italie; qu'ils avoient reduite preſque à l'extremité, l'importante ville de Ferrare;

& que ſi l'on ſoufroit qu'ils la ptiſſent, il n'y auroit plus moien de les empécher enſuite de ſe rendre maîtres de Modéne & de Regge ; qu'ils trouveroient dans ces deux villes les clefs de toutes les places de la Romagne, tant elles leur aportetoient de commodités pour s'en emparer dans le même temps qu'elles ôteroient à ceux qui les auroient perduës les moiens de ſe défendre, & qu'aprés la conquête de la Romagne, les plus puiſſans Princes de l'Italie n'auroient plus de ligue de communication, & ſeroient aiſémenr domtés les uns aprés les autres par une République dont le conſeil étant éternel, & toûjours uniforme la tiendroit toûjours en état de profiter des revolutions que le temps & la fortune introduiroient chez les voiſins.

Le diſcours de Laurent de Medicis fit prendre les armes à toute l'Italie contre les Venitiens, & les contraignit bien-tôt de changer le deſſein d'uſurper les Etats d'autrui, en celui de défendre le leur. Hercule d'Eſte à la tête d'une armée formidable entra dans

le territoire de Breſſe & de Bergame, & força (par cette irruption) les Venitiens de rapeller les troupes, qui avoient preſque reduits Ferrare à l'extremité, Ces troupes ſe diſſipérent d'elles mêmes, enſuite de quelques combats, où elles eurent du deſavantage, & toute la campagne de terreferme fut ſi abſolument abandonnée, qu'il ne paroiſſoit plus aucun ſoldat Venitien pour empécher le pillage, lors que le Senat s'aviſa de divertir l'orage dont il aloit étre accablé par un artifice qui lui réuſſit.

Il avoit preſſenti, que Loüis Sforce qui gouvernoit alors le Milanois en qualité de tuteur du Duc ſon Neveu, s'étoit engagé plutôt dans la ligue par compagnie, que de deſſein formé, parce que s'étant entêté d'uſurper la ſouveraineté dont il n'avoit que l'adminiſtration, il ne lui étoit plus avantageux, que les Princes ligués afoibliſſent les Venitiens, de peur qu'ils ne ſe tournaſſent aprés contre lui. Dans cette vûë on dépécha de Veniſe un Senateur adroit & experimenté. Il s'inſinua dans ſon eſprit, en lui faiſant ob-

ſerver qu'il contribuoit ſans y penſer à l'exécution des afaires d'autrui, en ruinant les ſiennes; & que le contrecoup du mal, qu'il faiſoit aux Venitiens rejailliroit bien tôt ſur lui, s'il n'y prenoit garde; qu'il s'étoit engagé dans une ligue qui ne lui pouvoit étre que préjudiciable, puis que quiconque s'empareroit de l'Etat de terre ferme ſe rendroit maître du Milanois, quand il lui plairoit; que le jeune Hercule d'Eſte à qui cette conquête étoit deſtinée avoit de l'ambition; & que quand il ſeroit devenu extraordinairement puiſſant ſans l'avoir deſiré, il voudroit l'étre davantage, & travailleroit pour en venir à bout; que le veritable interêt du Duché de Milan étoit d'empécher que l'Italie ne changeât de maître, parce que durant qu'elle ſeroit dans le même état le Milanois en ſeroit toûjours la principale partie, & ſes maîtres par conſéquent ſeroient toûjours les Princes les plus conſiderés d'Italie.

Ce raiſonnement fut d'autant plus agréable à Loüis Sforce qu'il ſe trouvoit conforme à ſon genie. Ce Prince

qui rafinoit trop en toutes choſes, ſe laiſſa flater par la vanité de montrer ſa puiſſance en empéchant de réüſſir une entrepriſe ſi proche du ſuccés, qui étoit celle de ruiner les Venitiens, & en tirant du bord du précipice, la plus illuſtre République de l'Univers ſans faire autre choſe, que de ſuſpendre ſon concours & de ceſſer d'agir avec ceux, qui l'y aloient pouſſer. Il abandonna les confédérés ſans leur en donner avis. Il conclut un traité ſecret avec les Venitiens, ſans prévoir que ce même traité ſeroit cauſe de ſa ruine, & de celle de ſa Maiſon. Il rapela ſes troupes de l'armée d'Hercule d'Eſte, qui en faiſoient la meilleure partie, & le reduiſit par cette deſertion à ſortir de la Lombardie, & à retourner dans ſon Etat. Et ainſi la guerre ceſſa de la même ſorte qu'un feu à qui l'on auroit retranché l'aliment, & le Pape en conçût un dépit qui augmenta la fiévre dont il mourut le 10. Août 1484.

Laurent de Medicis, aprés avoir eſſaié inutilement de faire connoître à Loüis Sforce la faute qu'il commettoit

propoſa aux Florentins d'emploïer les gens de guerre, qu'ils avoient dans l'armée confedérée à recouvrer la ville de Sereſana, que Fregoſſe leur avoit enlevée & venduë à la République de Génes. Le Conſeil des huit y conſentit. La place fut aſſiegée, & ſe défendit avec tant de vigueur qu'il falut que Laurent de Medicis vint au ſiége. Sa preſence ralentit le courage des habitans & de la garniſon. On lui envoïa preſenter une couronne d'olivier, & la ville ſe ſoûmit aux loix qu'il lui voudroit impoſer. Elle lui ouvrit les portes, & le reçût avec autant de tranquillité que ſi elle n'eût eu rien à craindre. Ce témoignage de confiance ne lui fut pas inutile. Et ſi Laurent de Medicis ne la traita pas tout à fait d'innocente, Il empécha du moins qu'on ne la condamnât à ſe racheter du pillage, & qu'on ne lui ôtât ſes privileges.

Au retour de cette expédition la fortune lui fit naître l'occaſion de rendre avec uſure au Roi de Naples l'ofice qu'il avoit reçû. La ville d'Aquila s'étoit revoltée contre le vieux Prin-

ce, à qui la trop grande ſévérité ſuſcitoit toûjours de nouvelles afaires, & s'étoit miſe ſous la protection du ſaint Siege. Innocent VIII. qui avoit ſuccedé à Sixte IV. la lui avoit accordée avec trop de precipitation, & ſans examiner les ſuites qu'elle pourroit avoir. La Nobleſſe de Naples, qui n'atendoit que la déclaration du Pape, pour avoir un prétexte de rebellion, ſe mit en campagne, & faiſant revolter toutes les villes où elle avoit de l'autorité, reduiſit ſon Roi à la neceſſité de demeurer enfermé dans ſa ville capitale. Robert de ſaint Severin mécontent, auſſi bien que les autres, accepta le Généralat des armées du Pape, quoique ſon frere du même nom y eût été empriſonné, & débaucha les troupes que le Duc de Calabre menoit de Tarente au ſecours de ſon pere.

Tant de malheurs redoublés accablerent tellement le Roi de Naples, qu'il ne ſongeoit pas même à demander le ſecours à Laurent de Medicis, lors que celui ci par un excés de généroſité hazardoit tant de choſes pour

le dégager d'un ſi grand peril. Et de fait, ſans avoir reçû de lettres ni de courier de Naples, il avoit déja mis en campagne les Urſins ſes aliés, & leur avoit donné de l'argent pour lever des troupes. Il en avoit auſſi fait diſtribuer à Proſper, & à Fabrice chefs de la Maiſon de Colonne, juſqu'à la concurrence portée par le traité ſecret, que cette Maiſon avoit conclu avec la Couronne de Naples pour leur défenſe mutuelle contre le ſaint Siege. Et ces deux Maiſons oublians pour un temps leurs querelles, agirent de concert, & firent ſoulever une partie de l'Etat Eccléſiaſtique. Ce qui força le Pape de rapeler ſaint Severin, qui faiſoit de notables progrés dans l'Abruſſe. Saint Severin ne fut pas ſi heureux dans le Patrimoine de ſaint Pierre qu'il l'avoit été dans le Royaume de Naples; & ſe défendit ſi mal contre les Urſins, & les Colonnes, que le Pape dont l'eſprit étoit défiant, le ſoupçonna d'intelligence avec ſes énemis. Et cette colluſion pretenduë, lui donna lieu de craindre, que les armées, (aprés avoir

avoir paſſé quelque temps à faire ſemblant de ſe batre) ne ſe joigniſſent, & ne marchaſſent enſeignes déploiées contre Rome.

L'humeur guerriere de ſa Sainteté ſe ralentit tout à coup. Elle rechercha la paix avec precipitation, comme elle avoit déclaré la guerre avec légereté, & aima mieux s'adreſſer à Laurent de Medicis pour la négocier qu'à nul autre, parce qu'il la pouvoit conclure plutôt, & ſans obſerver les formalitées ordinaires.

Ainſi Laurent de Medicis fut arbitre de l'Italie, & s'aquita de cette glorieuſe commiſſion avec tant d'adreſſe qu'il merita l'amitié du Pape ſans rien relâcher des interêts du Roi de Naples: Car ce Pontife aiant d'un côté reconnu la faute qu'il avoit faite mal à propos; & de l'autre la moderation de Laurent de Medicis, qui n'avoit pas voulu ſoufrir que le Roi de Naples tirât d'autre avantage du ſoulevement de l'Etat Eccléſiaſtique, que celui de conſerver ce qui lui appartenoit légitimement. Sa Sainteté fut ſi touchée de la vertu de ce Héros qu'elle lui fit

propoſer l'aliance qui éleva depuis la Maiſon de Medicis à la ſouveraineté, où nous la voions maintenant.

Le Pape avoit été marié en ſa jeuneſſe, & l'aîné de ſes enfans, qui s'appeloit Abe devoit étre Chef de cette illuſtre Maiſon, & héritier de celle de Maleſpine, qui poſſedoit deux Principautées, & d'autres belles terres en Italie. Laurent de Medicis fut prié de lui donner en mariage Marguerite ſa fille aînée, & les nôces en furent célébrées avec une magnificence qui ne tenoit rien de la vie privée. Enſuite le Colége des Cardinaux fut aſſemblé pour agréer l'intention que le Pape avoit de faire Cardinal Jean de Medicis fils puîné de Laurent, quoi qu'il n'eut pas encore treize ans accomplis. La choſe étoit dificile, en ce que depuis la Papauté de Jean XII. & les malheurs dont elle fut ſuivie, tous les Souverains Pontifes qui lui avoient ſuccedé au nombre de plus de cinquante, avoient établi pour loix inviolables, qu'à l'avenir perſonne ne ſeroit reçû dans le ſacré Colége avant la majorité. Cependant les ſufrages

des Cardinaux furent brigués avec tant de ſoin ; & il leur prit une envie ſi favorable de ſe relâcher en faveur du Pape, qui n'avoit pas négligé de les ſoliciter en ſecret, les uns aprés les autres, & en conſideration de Laurent de Medicis, qui venoit de les délivrer d'une guerre pendant laquelle tous leurs revenus avoient été ſaiſis qu'enfin ils conſentirent à ce qu'on leur demandoit, à condition que ce ſeroit par voie de diſpenſe ſeulement, & ſans tirer à conſequence. Juſques ici la vertu de Laurent de Medicis avoit paru plus militaire que civile, parce qu'elle n'avoit guere trouvé d'exercice que dans la guerre. Mais la tranquilité profonde qu'il avoit procuré à ſa Patrie lui donna le loiſir de ſe développer tout entier, & d'expoſer en vuë l'autre partie de ſon ame, qui n'étoit pas moins admirable dans les fonctions paiſibles. Il avoit obſervé, que la République de Florence avoit toûjours été ataquée de deux cotés, ſçavoir de celui de Sienne & de celui du Mont Apennin. Pour fortifier le premier il fit bâtir ſur une éminence une

ville Imperiale apelée Pogio, & la peupla de pauvres habitans de Pongibonne, dont le Duc de Calabre avoit fait brûler les maisons pour avoir tenu trop long-temps contre son armée. Et pour empécher l'accés du second, il repara Fierosola, située sur le grand chemin de l'Appennin de Boulogne, & la ferma de murailles flanquées de nouvelles tours, de l'invention de l'ingenieur fameux Marc Antoine de saint Gal.

Mais de peur que les querelles, qui survenoient souvent entre les voisins de sa République ne troublassent le repos dont elle joüissoit, en la reduisant à prendre parti tantôt pour l'un & tantôt pour l'autre, il fit une ligue entre les Florentins & les Seigneurs de Perruse & de Citta di Castello de Boulogne, & de Sienne, dont les deux principaux articles portoient, au cas qu'il arrivât quelque diferent entre deux des confédérés, ils seroient obligés de le soûmettre à l'arbitrage des autres, & de s'en raporter à ce qui seroit résolu par la pluralité des voix, & que celui des deux qui ne voudroit

point aquieſcer à la ſentence, y ſeroit contraint par la force dont on uſeroit envers lui juſqu'à ce qu'il l'eut exécutée de bonne foi. Cette confederation jointe à l'autorité que Laurent de Medicis avoit aquiſe ſur l'eſprit de ces Princes les lui rendirẽt ſi ſoûmis qu'ils ne firent plus rien d'important, que par ſes conſeils, & joüirent d'une tranquilité profonde durant ſa vie.

Il y en eut même quelques-uns qui eſſaiérent de l'imiter dans l'ordre nouveau qu'il mettoit aux afaires de ſa République, & l'étudierent (pour ainſi dire) lors qu'il profita de la conjoncture, où il n'y avoit point de Florentin qui ôſat s'opoſer à ſes intentions, en donnant à ſes amis les uns aprés les autres les principales charges de l'Etat avec un juſte temperament, & ſans que les perſonnes de la plus haute qualité en priſſent de l'ombrage : Car encore que ces perſonnes n'euſſent aucune liaiſon particuliere avec lui, pourvû que le mérite ne leur manquât pas, il ne laiſſoit pas de les mettre dans les afaires, afin de garder la bien-ſéance, & de donner de l'émulation aux autres.

Quant au même peuple Laurent de Medicis ſçavoit que pour l'empécher de remuer, il étoit néceſſaire de lui donner à gagner & de lui faire naître de temps en temps de nouveaux ſujets de divertiſſemens. Pour ſatisfaire à la premiére de ces deux paſſions, il s'aviſa de mettre une ſomme d'argent entre les mains de ceux qui avoient l'intendance des proviſions publiques, afin de les faire donner à meilleur marché. Mais aprés qu'il eût reconnu par expérience qu'on lui étoit moins obligé de cette liberalité cachée, & que pour peu qu'il la continuât, elle lui atireroit infailliblement le ſoupçon & la haine de la Nobleſſe, il changea de metode, & ſe mit à bâtir une maiſon de plaiſance à Cajane, où tous les pauvres de Florence, & des environs trouverent long-temps l'occaſion de gagner leur vie, pendant qu'à certaines fêtes de l'année il avoit ſoin de repréſenter des courſes de chevaux, & des tournois, où la jeuneſſe étaloit à à l'envi ſon agilité.

Il donnoit auſſi des comédies quoi qu'elles ne fuſſent pas alors auſſi re-

gulieres qu'on les vit depuis ſous la Papauté de ſon fils, & lors que ſes facteurs du Grand Caire lui avoient envoiés des bêtes feroces, il les faiſoit combatre les unes contre les autres, devant les Florentins qui étoient d'autant plus avides de ce divertiſſement que l'Italie n'en avoit point eû de ſemblable depuis le luxe des premiers Ceſars.

Mais comme il avoit l'eſprit délicat en galanterie, auſſi bien qu'en toute autre choſe, il ſe méla de rafiner ſur les divertiſſemens du Carnaval, & les rendit plus ſpirituels, & plus capables d'étre goûtés par les honnêtes gens. Pour entendre mieux ce que je vais dire, il faut ſupoſer, que la faction des Guelfes & des Gibelins, en obligeant les citoiens de Florence, à paſſer le jour & la nuit ſous les armes, avoit introduit dans leurs divertiſſemens une infinité d'actions libertines, qui ſentoient la guerre, & avoient enfin dégéneré dans une telle brutalité qu'il y avoit de l'honneur à les fuïr, & de la honte à les rechercher; car on n'y combatoit

que pour d'infames objets ; on n'y faiſoit des feſtins que pour s'enivrer, le bal étoit ſuivi de la proſtitution, & les théâtres n'expoſoient rien qui pût être vû par des yeux innocens, ou entendu par de chaſtes oreilles.

Cependant Laurent de Medicis entreprit de purifier cette ſorte de fêtes ; & pour y procéder plus finement & ſans être exposé d'abord à la raillerie publique, il en conféra avec tous les galans, & tous les beaux eſprits d'Italie. Enſuite il forma le deſſein de repréſenter au Carnaval des hiſtoires de l'Antiquité. qui fuſſent bien-ſeantes à toutes ſortes de perſonnes ; & qui inſtruiſiſſent en méme temps qu'elles réjoüiroient. Ainſi on choiſit pour la premiere fois, de donner au peuple un ſpectacle dont on voit encore la repréſentation dans un manuſcrit de la bibliotéque du Roi enrichi de belle figures. C'étoit le combat d'Hercules, & des autres héros, qui aſſiſtérent à la nôce de Pirithous contre les Centaures. Les Peintres, les Sculpteurs & les Architectes partagérent entr'eux la décoration des vuës, &

des places publiques les plus leſtes de la Nobleſſe, & de la bourgeoiſie furent exercés par des Maîtres expérimentés. Le combat fut livré avec toute l'adreſſe & l'artifice imaginables, & les Florentins en témoignerent une telle ſatisfaction, que Laurent de Medicis crut qu'il faloit continuer, & prit pour les trois années ſuivantes les trois triomphes de Petrarque.

Sa galanterie n'en demeura pas là; car comme il y avoit des prix ordonnés dans les meilleures villes d'Italie, pour la courſe des chevaux; il fit venir d'Afrique des barbes d'une prodigieuſe viteſſe, qui furent dreſſés avec tant de ſoin qu'ils vainquirent à Rome, à Milan, à Naples, à Veniſe, & dans tous les autres lieux, où la lice leur fut ouverte. Les prix qu'ils remporterent conſiſtoient en argenterie, & en étoffes précieuſes, qui furent toûtes emploiées à la décoration des Autels, afin que le peuple en les voiant ſe ſouvint agréablement de celui qui les avoit dédiées, tant il aportoit de prévoiances à ménager juſqu'aux moindres occaſions de con-

ſerver ou d'acroître l'amour que le peuple avoit pour lui.

Il faiſoit pourtant toutes ces choſes d'un air qui montroit aſſez qu'il n'agiſſoit que pour ſe delaſſer ; car ſes plus précieuſes heures étoient occupées à maintenir la paix dans ſa Patrie, en étoufant les ſemences des guerres civiles, qui pulluloient de temps en temps parmi les Florentins. Et comme il ne pouvoit douter que cette paix particuliere ne dépendit de celle de l'Italie en général, il établit une liaiſon entre les Princes & les Républiques du païs, qui dura autant que ſa vie. Son cabinet devint le rendez-vous de tous leurs députés. On y termina durant quatre ans, tous les diférens qu'ils eurent enſemble. On y prit des meſures, qu'ils s'obligeoient volontairement à garder, & qu'ils ne rompoient jamais. Ce fut dans une de ces conférences politiques qu'il échapa à Laurent de Medicis en apprenant le mariage de nôtre Charles VIII. avec l'heritiere de Bretagne, que l'Italie ſeroit en grand danger auſſi-tôt que la France vien-

droit à connoître ſes propres forces.

Ainſi la fable de l'Hercule Gaulois étant devenuë une vérité, & ſe trouvant un homme dans le monde; qui ſans puiſſance & ſans caractére gouvernoit à ſon gré la partie de l'Europe la plus jalouſe de ſa liberté, la plus avisée en elle même, & la plus dificile à manier. Ce miracle ſurprit également les nations les plus proches & les plus éloignées de l'Italie, & l'Empereur des Turcs Bajazet II. envoia témoigner à Laurent de Medicis, l'eſtime qu'il faiſoit de ſa vertu dans le même temps que Mathias Corvin Roi d'Hongrie lui rendoit le même ofice par une ſolennelle Ambaſſade.

Le fameux Cayte Bey Soudan d'Egipte lui fit préſenter à Florence des choſes ſi précieuſes, & ſi magnifiques, que jamais Prince n'en avoit reçuës de ſemblables dans le plus haut luſtre de l'Empire Romain; car outre les pierreries, l'or, le Baume, Bénjoin, les ſenteurs, & les veſtes, on y voioit un Camelcopard ſi énorme pour ſa grandeur, & ſi beau à

voir pour la diverſité des couleurs, dont ſa peau étoit tachetée, qu'on venoit de toutes parts à Florence pour le conſidérer. Les plus fameux Peintres le deſſignerent, & les Poëtes s'occuperent pendant quelques mois à le décrire. Ce qui ſervit en quelque maniere, à conſoler Laurent de Medicis de ſa perte, lors que le changement d'air & de nourriture le fit mourir au bout de dix-huit mois. Et de fait, ſi nous n'avions pas tant de témoignages antiques de cét animal, il paſſeroit pour fabuleux aujourd'hui, que les Indes étant plus connuës, & l'Amerique découverte, il n'y a pourtant aucune relation qui parle d'un Cameleopard de cette eſpece. Cependant la fille de Laurent de Medicis, qui avoit épouſé le fils du Pape accoucha d'un enfant mâle, & ſa Sainteté lui rendit viſite, la pria de lui demander quelque grace. Elle y conſentit, mais non pas de la maniere qu'on penſoit; car au lieu de parler de ce qui pouvoit ſatisfaire l'ambition d'une jeune femme, la ſimpatie & la tendreſſe

qu'elle avoit pour ſon jeune frere le Cardinal l'obligerent à deſirer ſeulement, qu'il vint demeurer à Rome. Le Pape, qui n'étoit pas moins charmé de ſa vertu que de ſon incomparable beauté dépécha un courier à Florence, pour diſpoſer Laurent de Medicis, à rapeler ſon fils le Cardinal de Piſe, où il achevoit ſes études, & l'envoier à la Cour de Rome, avec promeſſe de lui conferer les priviléges des Cardinaux Neveux, & de le conſidérer en cette qualité. Laurent de Medicis eût été bien-aiſe de ne pas introduire ſon fils dans le grand monde en un âge ſi peu avancé, neanmoins comme il l'aimoit trop pour lui faire perdre une conjoncture ſi favorable à ſa fortune, il lui permit de faire le voiage de Rome, mais il lui fit preparer un équipage ſi magnifique, qu'encore que le luxe fut aſſez grand à la Cour du Pape à cauſe des Cardinaux de Naples & de Milan, qui l'y avoient introduit depuis quelques années, on n'y avoit rien vû d'approchant. Ce ne fut pourtant pas à cela, que Laurent de Medicis s'atacha le

plus ; car il ſongea bien davantage à l'éducation qu'au train de ſon fils. Il ne mit auprés de lui, que des perſonnes, dont la probité lui étoit connuë, & les Gouverneurs qu'il eut dans ſa jeuneſſe furent des gens conſommés dans l'étude & l'exercice de la prudence politique.

Laurent de Medicis contribua lui-même à cette inſtruction, ce que l'expérience lui avoit appris, & dérobant à ſon ſommeil, les heures qu'il ne pouvoit ôter aux afaires ; il écrivit un Livre à l'exemple des Ofices de Ciceron, pour apprendre à ſon fils à s'aquiter à la Cour de Rome de tous les devoirs de la vie civile ; en homme de ſa qualité. Il repréſenta la dignité de Cardinal dans toute ſon étenduë. Il examina les talens qu'il faloit avoir pour la ſoûtenir avec cela, il décrivit admirablement bien le genie de ceux qui en étoient alors honorés, & des principales perſonnes, qui faiſoient figure auprés de ſa Sainteté, il marqua diſtinctement l'air dont il faloit agir avec chacun d'eux en particulier.

Ce ſeroit ici le lieu de rapporter un extrait de ce livre, mais comme il périt ſi abſolument durant le long éxil de Laurent de Medicis qu'il n'en eſt pas reſté le moindre fragmént, on n'en ſçait autre choſe que ce que j'en viens de dire. Les autres ouvrages de Laurent de Medicis en vers, & en proſe n'ont point eû de plus favorable deſtin ; & l'on auroit de la peine à ſçavoir qu'il en étoit auteur ſi les lettres imprimées, & manuſcrites de ſes amis, dont je parlerai dans le livre ſuivant, ne faiſoient mention de ſes Odes, de ſes Sonnets, de ſes billets galans, & d'un Dialogue de la nature de l'amour divisé en cinq parties ; & ſi Paul Jove, qui vivoit de ſon temps n'avoit mis ſon éloge parmi ceux des plus célebres Auteurs modernes.

A peine le Cardinal de Medicis eût-il reçû, & rendu les viſites du ſacré Colége, qu'il fut obligé de retourner à Florence par les accidens que je vais décrire. Son pere, qui s'étoit retiré à ſa maiſon champêtre de Car-

rego, pour vaquer à l'étude de la Philoſophie avec les plus ſçavans de ſes amis, apperçût une comete, dont l'influence lui fut ſi maligne, qu'il en eut la fiévre le même jour. Le lendemain en plein midi (le temps étant tout à fait ſerain, & ne paroiſſant aucun des ſignes avant-coureurs du tonnerre) la foudre tomba ſubitement ſur la principale Egliſe de Florence apellée ſancta Maria del Fiore, ſans apporter d'autres dommage, que de briſer les armes de la Maiſon de Medicis, qui avoient été miſes au plus haut du portail. Quelque moment aprés on entendit un bruit éfroiable au lieu, où on gardoit les bêtes feroces, pour le divertiſſement du peuple. Et l'on aprit enſuite qu'elles s'étoient toutes ſoulevées contre un lion extraordinairement grand & furieux, que ceux qui le gouvernoient n'avoient pû empécher qu'elles ne le déchiraſſent, & qu'aprés cette exécution elles s'étoient apaiſées d'elles-mémes.

Comme les Italiens s'embaraſ-

ſent aiſément l'eſprit des pensées de l'avenir ; ils ne manquerent pas de faire des prédictions ſur ces trois prodiges, qui furent preſque toutes juſtifiées par l'évenement. Mais il n'y eut que Savonarolle Religieux de l'Ordre ſaint Dominique, qui porta la prophétie auſſi loin qu'elle devoit aler, en préchant dans le plus fameux auditoire de Florence, que les Italiens aiant comblé la meſure de leurs péchés ; Dieu qui ne vouloit plus diferer leur châtiment aloit leur ôter le ſeul homme qui maintenoit la tranquilité, & qu'incontinent aprés ſa mort ils ſe déchireroient les uns les autres, & ſeroient expoſés en proie aux Nations étrangeres. Cependant quelque grande que fut déjà la réputation de Savonarolle, & quoi qu'il emploiât toute ſon éloquence, qui a été la plus grande des derniers ſiécles, pour ſe faire croire, il ne perſuada preſque perſonne, & ceux qui avoient le plus d'interêt d'apaiſer la colere du ciel, aimerent mieux ſe figurer, que cét admirable Prédicateur

les menaçoit par une prévention d'eſprit déſavantageuſe à la Maiſon de Medicis, que de ſe réſoudre à faire pénitence.

Fin du Troiſiéme Livre.

Bayerische Staatsbibliothek München